
3 1761 08248558 2

AU

# PAYS DES NÈGRES

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

AU

# PAYS DES NÈGRES

## PEUPLADES ET PAYSAGES D'AFRIQUE

PAR

V. TISSOT ET C. AMÉRO

---

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 84 GRAVURES



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

—

1889


1974

# AU

# PAYS DES NÈGRES.

---

## I.

L'esclavage. — Les marchés d'esclaves. — Supplices et sacrifices humains. — Les « Coutumes » du Dahomey. — Funérailles sanglantes. — Terribles représailles. — L'anthropophagie africaine.

Quelle est cette terre envahie par d'impénétrables forêts et par des marécages malsains, stérilisée par les sables du désert, exposée à toutes les ardeurs d'un soleil torride, et où s'agitent au milieu de la plus affreuse barbarie plus de 150,000,000 d'hommes noirs, appartenant à une race incontestablement inférieure, et pour laquelle la nature semble avoir été marâtre? Est-il besoin de nommer le continent africain?

Ses habitants sont faibles et légers comme des enfants, cruels sans même avoir conscience de leur cruauté; ils paraissent ne posséder d'énergie que pour souffrir. Chose étrange! dans cette partie du monde, le frère vend son frère, sans hésitation et sans remords. Sans être moins odieux, il se montre parfois plus inhumain encore lorsqu'il le fait servir à de sanguinaires sacrifices.

La déchéance native des hommes de la race noire, leur misérable condition, dont ils ne sont pas capables de sortir, excite la pitié des philanthropes; mais, étudiés de près, ils déconcertent les dévouements les plus sympathiques et provoquent les plus excessives sévérités de jugement.

L'esclavage est « l'institution » la plus forte, la plus résistante de l'Afrique, si tant est qu'il y ait d'autres institutions véritables. L'anthropophagie y a ses adeptes persévérants, moins excusables que les sauvages de l'Océanie, qui sont demeurés longtemps isolés dans leurs îles, tandis que les Africains ont vu la Méditerranée battre de ses flots les promontoires de la Grèce, les rivages de la Gaule et de l'Italie; Carthage et l'Égypte ont joui de civilisations rivales de Rome et de l'Orient hellénique : il n'en reste rien sur ce sol ingrat, rien que des ruines. Ici, l'étape de l'état sauvage à la barbarie a été franchie depuis vingt siècles au moins, et il n'y paraît presque pas; le perfectionnement intellectuel et moral y est absolument insensible; le fétichisme des peuples arriérés ne s'élève pas même au niveau de l'idolâtrie; le progrès matériel est nul; et l'outil, l'arme, le vêtement, ou ce qui tient lieu de vêtement, sont presque partout ceux de l'homme primitif aux prises avec les premières difficultés de l'existence.

La terre d'Afrique est sillonnée de convois d'esclaves. Autrefois, l'écoulement de cette denrée humaine se faisait principalement par les côtes de l'Atlantique; cela durait depuis le quinzième siècle, lorsque la traite fut abolie par les nations coloniales de l'Europe, et que l'Amérique ne voulut plus d'esclaves noirs. Aujourd'hui, c'est vers l'Égypte, vers la mer Rouge, vers l'océan In-

dien que se dirigent les tristes caravanes d'Africains réduits en servitude.

Les étapes se font dans les plus affreuses conditions, à travers des déserts brûlants.



Fig. 1. — Navire négrier.

On voit se développer à l'horizon une ligne noire qui serpente à travers les herbes courtes, ou les sables jaunes; bientôt, sous l'ardent soleil quelques armes jettent des éclairs; c'est un convoi d'esclaves qui approche; il avance péniblement, escorté par des forbans du désert montés sur des chameaux. Quelques-uns des trafiquants

vont à pied et raniment à coups de fouet ceux des Noirs dont l'épuisement ralentit la marche du cortège au milieu des sables. Les jeunes filles et quelques très jeunes garçons, comme marchandise de choix, sont groupés par quatre sur les chameaux.

M. Trémaux, qui a voyagé en caravane dans le Soudan au milieu du désert de Korosko, se croisa ainsi avec un convoi qui s'acheminait vers le Caire. Sa pitié fut émue au spectacle de tant de misères. Il fut surtout impressionné par la vue d'une homme âgé, dont la barbe courte et déjà grisonnante se dessinait en blanc sur sa figure noire. « Ce pauvre diable, » dit-il, « ruisselait de sueur et marchait en avant de la courbache (le fouet), qui avait déjà laissé de nombreuses traces de poussière blanche sur ses épaules noires et nues. Ses genoux fléchissaient sous lui, et de moment à autre il prenait un petit trot chancelant pour suivre le simple pas de ses compagnons. » Le voyageur fit signe à l'un des *djellads* qui escortaient le convoi de mettre ce vieillard à la place d'une des vigoureuses jeunes filles qui étaient sur un chameau : un balancement négatif de la tête fut la seule réponse qu'il reçut.

Dans d'autres parties de l'Afrique, on passe au cou des esclaves de longues perches de bois, reliées les unes aux autres; on leur met des chaînes aux mains. Ils se trouvent ainsi dans l'impossibilité de s'enfuir ou de tenter aucune résistance. Mais leur marche en est rendue plus pénible; ils avancent lentement, malgré les coups de fouet.

Souvent, dans les déserts que l'on doit traverser, les vivres viennent à manquer; les malheureux captifs, hâves, épuisés, ressentent les tortures de la faim et de la soif.

Les traitants abandonnent ceux d'entre eux qui ne peuvent plus se traîner.

Dans ces circonstances, des faits atroces se produisaient fréquemment il y a quelques années encore. Les trafiquants ne prenaient pas la peine de délivrer de leurs



Fig. 2. — Caravane.

liens ceux des Noirs qui demeuraient en arrière. Emprisonnés dans les longues fourches qui leur interdisaient tout mouvement, ces tristes victimes s'affaissaient sur le sol, se tordant dans les douleurs d'une affreuse agonie, jusqu'à ce que la mort vînt les délivrer. Souvent la mort ne se faisait pas attendre : les malheureux étaient dévorés vivants par une troupe de fourmis qui, en quelques

heures, ne laissaient de leur corps que le squelette. Livingstone a vu, sur sa route, des cadavres d'esclaves abandonnés ainsi, encore attachés les uns aux autres.

Quelquefois le traitant va jusqu'à immoler ses esclaves, non par pitié, mais en cédant à la colère, et pour être sûr qu'aucun rival dans son abominable industrie ne pourra recueillir l'abandonné et en tirer profit. Livingstone dit, dans son *Dernier journal*, qu'il lui arriva de passer près d'une femme attachée à un arbre par le cou; elle était morte. Les gens du pays lui expliquèrent qu'elle n'avait pu suivre la bande dont elle faisait partie, et que son maître n'avait pas voulu qu'elle devînt la propriété de celui qui la trouverait, si le repos venait à la remettre. Il avait vu encore une femme poignardée ou tuée d'une balle, et qui gisait dans une mare de sang. La réponse qu'on lui faisait était toujours la même : le maître, pour soulager sa colère, avait tué la pauvre créature, qui lui occasionnait une perte d'argent.

Le lieutenant Cameron, dans sa traversée de l'Afrique équatoriale de l'est à l'ouest, vit revenir d'une chasse aux esclaves un Noir portugais. Il ramenait une file d'une cinquantaine de pauvres femmes, chargées de gros ballots : c'était le butin fait par la troupe du Noir sur les gens de leur propre pays. Quelques-unes de ces infortunées portaient, en outre, leurs plus jeunes enfants dans les bras. Elles avaient été capturées dans quarante ou cinquante villages, qu'on avait détruits et ruinés; la plupart des hommes avaient été tués; les autres, chassés dans les marécages, se trouvaient exposés à périr d'inanition.

« Je suis persuadé, » dit Cameron, « que ces quarante ou cinquante esclaves représentaient plus de 500 êtres




Fig. 3. — Chasse aux esclaves.

humains tués en défendant leurs foyers, ou morts de faim, sans parler d'un plus grand nombre demeurés sans abri. Toutes ces femmes étaient attachées ensemble par la ceinture avec de grosses cordes à nœuds, et si elles ralentissaient leur pas, on les battait sans pitié. Ces mulâtres portugais et ces marchands noirs sont très brutaux dans le traitement de leurs esclaves; les Arabes, au contraire, les traitent en général avec moins de cruauté. Habituellement, les esclaves de l'intérieur ne sont pas conduits jusqu'à la côte : on les dirige sur le pays de Sékéletou, où, pour des causes diverses, la population est assez clairsemée, et où il y a une grande demande d'esclaves. Ils sont troqués contre de l'ivoire, qu'on apporte ensuite sur la côte. »

M. Trémaux, que nous citions tout à l'heure, raconte une histoire des plus émouvantes. C'était au bord du Nil Bleu, à un endroit où il est possible de passer le fleuve à gué. Une caravane venait de traverser les forêts sans fin du Fa-zogl, emmenant en Égypte ce qui restait de la population de toute une région mise à feu et à sang.

Parmi les femmes juchées sur les chameaux, se trouvaient une mère avec sa fille; la fille, jeune et belle, était traitée avec égards, la mère avait reçu plusieurs blessures en se défendant; souffrante et âgée, cette pauvre femme n'était qu'un embarras. Les *djellads* ne l'avaient emmenée que pour ne pas causer trop de chagrin à la jeune esclave, dont ils comptaient tirer un bon prix ; mais ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour se débarrasser d'elle. A la traversée du fleuve, les chameaux ne devant pas être trop chargés, on dédoubla leurs fardeaux : la fille passa des premières, mais la mère ne reparut pas sur l'autre rive.

Lorsque la malheureuse enfant vit que le convoi se remettait en route sans sa mère, elle s'abandonna à la plus vive douleur, elle fut hissée sur un chameau, malgré sa résistance, ses pleurs et ses supplications. Et la caravane se remit en marche; mais peu de temps après, les conducteurs s'aperçurent que la jeune fille avait disparu : elle avait réussi à briser ses liens et à se glisser dans les hautes herbes sans être vue. Naturellement, ses compagnes reçurent, pour prix de leur silence, une correction exemplaire.

Deux des *djellads* repassèrent le gué. La vieille négresse n'était plus au bord du fleuve; mais sa trace fut bien vite retrouvée dans le sol vaseux. Ils arrivèrent à l'endroit où elle recevait les caresses de son enfant. Elle les vit et dit à sa fille de fuir; mais il était trop tard. La jeune négresse fut entraînée. La mère se tordait de désespoir, appelant sa fille, regardant, l'œil fixe et le bras tendu, dans la direction où elle allait disparaître pour toujours.

Ce n'est là qu'un des mille drames poignants auxquels donne lieu chaque jour l'horrible trafic humain. On a vu de ces malheureux mourir presque subitement de chagrin : leur cœur se brisait.

Mais comment parvient-on à arracher ces Noirs à leur sol?

Ce sont de prétendus marchands d'ivoire, qui, pénétrant très avant dans les empires nègres, s'approvisionnent, par l'astuce et la violence, de cette chair, dont la vente donne de si beaux profits dans diverses contrées de l'Orient. Le commerce de l'ivoire, tout avantageux qu'il est pour les caravanes, ne saurait couvrir leurs frais de campagne et ne sert qu'à sauver les apparences. Les tra-

fiquants du Nil Blanc, — pour ne parler que de ceux-là, — sont en réalité des chasseurs d'esclaves; c'est un ramassis de tout ce que l'Égypte peut fournir de gens sans aveu.

Armés jusqu'aux dents, ils partent par bandes de deux



Fig. 4. — Sur le Nil Blanc.

ou trois cents, sous la conduite du chef, qui leur a fourni fusils, pistolets et sabres. Entassés dans des barques qui s'avancent silencieuses sur le Nil, ils guettent de loin leur proie. Intervenant dans les querelles des indigènes. ils se font accepter sans peine comme auxiliaires par l'un ou l'autre des chefs ennemis; puis à la faveur de la nuit ou par trahison, ils se rendent maîtres d'un village, in-

cendient les huttes, massacrent tous ceux qui résistent et s'emparent des survivants par « droit de conquête ». Ils n'épargnent guère que les femmes, les jeunes filles et les enfants, parce qu'il leur est aisé de les emmener sans résistance, et que ces pauvres créatures sont aussi d'une vente plus avantageuse.

Ces malheureuses victimes de la cupidité sont de la part de leurs ravisseurs l'objet de toutes sortes de violences et de mauvais traitements. Les esclaves passent, du reste, de main en main sans que leur sort reçoive aucun adoucissement. Entraînés vers la basse Égypte, ils sont vendus à de petits marchands, dont les caravanes n'osent s'aventurer au loin. Ceux-ci les cèdent ensuite aux agents arabes, échelonnés de Khartoum à la mer Rouge. On embarque les esclaves à Souakim ou à Massoua pour être dirigés sur le Caire, vers l'Arabie ou la Perse.

Ce n'est qu'après s'être débarrassés de leurs esclaves, qui peuvent valoir en moyenne de 100 à 125 francs, que les honnêtes négociants du Soudan viennent vendre à Khartoum l'ivoire qu'ils ont obtenu par des moyens au nombre desquels on peut, sans leur faire tort, compter la fraude et le pillage.

Livingstone trouva le pays situé à l'ouest du lac Tanganyika bouleversé par les Arabes venus de la côte de l'océan Indien, métis cruels, monstres à face humaine. Les indigènes Manyémas n'ayant pas d'esclaves à leur livrer, ces misérables traitants s'en procuraient par la guerre; tantôt, ainsi que leurs émules, ou leurs complices du haut Nil, ils épousaient la querelle d'un chef contre un autre, tantôt ils volaient quelques chèvres et répondaient aux réclamations par des coups de fusil; fina-



Fig. 5. — Source dans le désert.

lement, ils emmenaient tout ce qui avait échappé au carnage. Ils parvenaient encore à leurs fins en ayant l'art de faire de quelque chef un créancier insolvable : les tristes sujets payaient de la perte de leur liberté les dettes de leur roitelet idiot.

Les consuls européens qui résident à Khartoum se sont montrés impuissants à s'opposer à la traite des Noirs. A certains moments, les casernes de cette ville ont regorgé d'esclaves des deux sexes. On a vu le gouvernement en vendre, en donner à ses employés à valoir sur ce qui leur était dû pour leurs appointements! Les mesures prises par l'administration égyptienne ne l'ont jamais été que temporairement; partant, elles sont demeurées inefficaces. Sir Samuel Baker trouva réunis, lors de son passage à Gondokoro, environ 3,000 esclaves noirs, dans le moment où le gouvernement du Soudan, se montrant assez énergique dans la répression de la traite, faisait remonter le Nil Blanc par des vapeurs pour s'emparer des bateaux chargés d'esclaves.

L'intrépide voyageur Rohlfs, se trouvant à Mourzouk, capitale du Fezzan, y a vu arriver du Kordofan des caravanes d'esclaves noirs. Le gouverneur du Fezzan favorisait cet odieux trafic, et Mourzouk est devenu sous sa protection un véritable marché d'esclaves; des marchands viennent d'Égypte y acheter des Nègres. Au moment du séjour de Rohlfs dans cette ville, il y avait environ 2,000 esclaves disponibles. Les prix, plus élevés que sur la côte de la mer Rouge, étaient de plusieurs centaines de francs pour un jeune homme robuste, ou une jolie négresse nubile.

Du Bornou, — qui forme la limite méridionale du Fezzan, — à la ville de Mourzouk, il y a environ 1,100 ki-

lomètres de trajet à travers de mornes solitudes sans arbres, sans herbes et sans eau : c'est là le lugubre itinéraire des caravanes qui amènent les esclaves. Des deux côtés de la route suivie par Rohlfs, on voyait les ossements blanchis des esclaves morts. Auprès des sources, ils sont plus nombreux : ils y étaient arrivés mourants; ils n'ont pas eu la force de les atteindre et de s'y désaltérer. Plus d'une fois, en puisant à ces sources, on en retire des crânes.

Le commerce des esclaves dans le Soudan égyptien est loin de n'être plus qu'un souvenir. Encore en 1882, un missionnaire écrivait de Delen, dans la partie montagneuse du Kordofan, habitée par des Noirs appelés Nubas, que presque chaque semaine il assistait impuissant au passage de colonnes de captifs, emmenés par les arabes pasteurs, les Bakarahs.

Ces Nubas sont très recherchés, parait-il, comme esclaves, à cause de leur intelligence; leur pays est aujourd'hui le centre de la chasse à l'homme. Pendant quarante ans, des courses y ont été organisées régulièrement par le gouvernement égyptien. Les employés et la solde des troupes étaient payés en esclaves; le reste des Noirs enlevés servait à former des régiments spéciaux.

L'Angleterre intervint en 1842, mais le désordre dura encore longtemps, jusqu'à ce que l'abominable trafic, cessant d'être le monopole de l'État, devint le but de la spéculation privée, qui organisa sur une grande échelle l'exploitation des empires noirs.

Le Madhi, insurgé contre le gouvernement égyptien, et soutenu par les marchands d'esclaves du Soudan, a écrasé l'armée envoyée pour le faire rentrer dans l'obéissance (novembre 1883).

Si l'on se transporte des déserts du nord-est de l'Afrique au golfe de Guinée, c'est toujours le même tableau, plus affligeant encore si c'est possible.

Il y a quelques années, dans son expédition sur l'Ogôoué, M. de Brazza y trouva l'esclavage en pleine vigueur. Les Nègres des rives de ce fleuve vendent leurs enfants, leurs frères, leurs amis. Il fallait à M. de Brazza des gens du pays pour conduire ses pirogues; il acheta une quinzaine d'esclaves, auxquels il rendit la liberté. Ces Africains de l'Ogôoué ne sont pas exploités par des gens venus de loin, puisqu'ils s'asservissent mutuellement en quelque sorte, en vue d'un bénéfice douteux à réaliser.

Ces populations noires paraissent donc privées de sens moral aussi bien que de sensibilité. Ceci nous amène à rappeler bien des cruautés commises sur le sol africain par les Africains eux-mêmes; mais comme dernier mot sur l'esclavage, n'oublions pas de dire que sur les côtes de l'ouest, dans les parties du littoral où le commerce des Noirs a été ruiné par l'abolition de la traite, les captifs tombés entre les mains du vainqueur dans les guerres de peuplade à peuplade sont tués depuis qu'ils ne peuvent plus être vendus.

Kamrasi, roi d'Ounyoro, assurait son autorité sur ses provinces en les parcourant, suivi d'une sorte de garde prétorienne, forte de 500 hommes. Ce corps possédait le privilège de piller sur le chemin du roi et ne manquait pas d'en user. Une simple faute commise par l'un des sujets était punie de mort, après un jugement des plus sommaires, et le coupable, pieds et poings liés, périssait sous le bâton.

Lorsque Speke arriva à la cour de Mtésa, le jeune roi

d'Ouganda, le voyageur constata avec effroi que la vie des gouverneurs, des officiers les plus élevés, ne tenait qu'à un caprice. Le moindre soupçon, un rêve fâcheux, pouvait entraîner leur mort. « Il m'est arrivé, » disait Mtésa, « de faire tuer jusqu'à cent courtisans dans la même journée. » Et il manifestait l'intention de punir d'une manière semblable la négligence dont les serviteurs pourraient se rendre coupables envers son hôte, « car il savait comment on guérit la désobéissance ». Hâtons-nous de dire que Mtésa s'était un peu humanisé depuis la visite de plusieurs explorateurs, et lorsque la nouvelle de sa mort est arrivée en Europe à la fin de septembre 1883, elle a provoqué de véritables regrets.

Ses officiers, ses sujets devaient s'agenouiller ou s'accroupir autour de lui, et ne l'approcher qu'en rampant et le regard baissé. « Toucher au trône, aux vêtements du roi, même par mégarde, ou lever les yeux sur ses femmes, entraînait la peine de mort. »

Quant aux nombreuses femmes du harem, la vie de ces malheureuses créatures était attachée à l'observation minutieuse des lois d'une étiquette bizarre comme les tyrans seuls en savent imaginer. La moindre intempérance de langue, un geste involontaire, un acte quelconque, non prévu ni voulu par un maître fantasque et jaloux de son pouvoir, pouvait les faire sans délai traîner à une mort ignominieuse. Les jeunes pages du roi remplissaient à leur égard l'office de bourreau. « Il ne s'est point passé de jour, » a écrit Speke, « que je n'aie vu conduire au supplice quelquefois une, quelquefois deux et jusqu'à trois ou quatre femmes du harem de Mtésa. »

Faut-il s'étonner après cela qu'il vînt à l'esprit de ce tyran de décharger une carabine sur un homme inoffen-

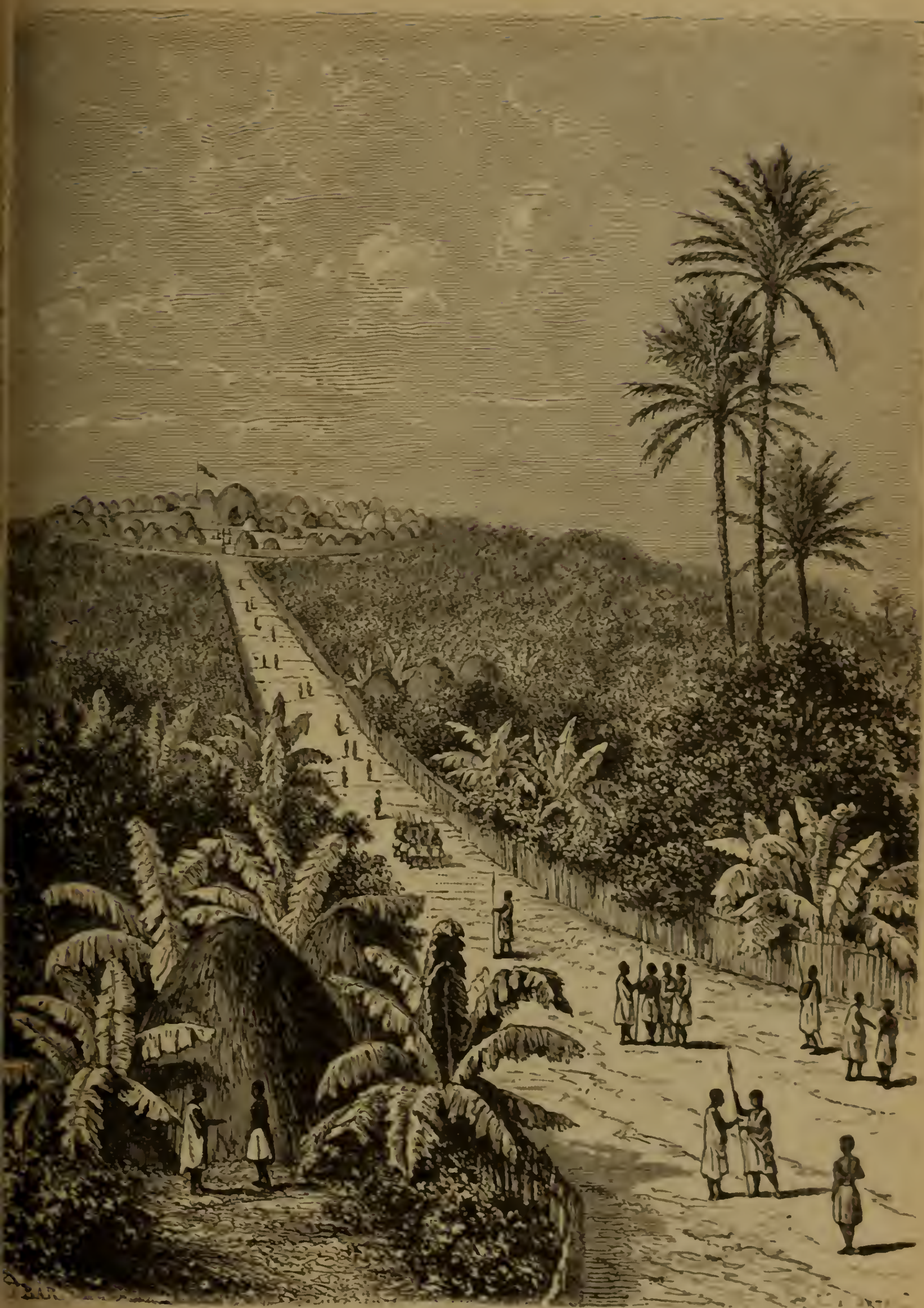


Fig. 6. — Capitale de l'Ouganda.

sif, uniquement pour s'assurer que l'arme avait été régulièrement chargée? Speke vit cela : la carabine était un présent fait par lui au roi.

La férocité de Nacer, roi de Tagali, était proverbiale, et il en tirait lui-même une étrange vanité. Un jour qu'il rentrait à son quartier, il entendit une panthère rugir. « Comment! » dit-il, « il y a dans le royaume de Nacer une panthère qui crie la faim? C'est une honte pour Nacer! » Et, désignant au hasard un de ses hommes, il le fit jeter en pâture à la bête affamée.

Le Casembé, visité par Livingstone au centre de la région des lacs équatoriaux, était un usurpateur cruel : pour une faute légère commise par un de ses sujets, il lui faisait couper les oreilles, le nez ou les mains, il vendait ses enfants, il saisissait les bestiaux.

Au Dahomey, on excite le peuple par des spectacles sanguinaires. Le roi ordonne journellement des exécutions. Et l'on peut voir, soit sur la place du marché, soit à la porte du palais du roi, ce que Jules Gérard voyait chaque jour à Abomey, des têtes coupées, des cadavres de suppliciés, les uns pendus, d'autres disposés par dérision comme des hommes qui s'apprêtent à marcher.

Dans le même pays, à des époques fixes, des sacrifices humains ont lieu comme des solennités publiques. Des prisonniers sont cloués contre un arbre par la tête, la poitrine, les pieds et les mains. A la fête des Coutumes, chaque jour on immole des victimes humaines.

Un Anglais, lieutenant de vaisseau, qui se trouvait il y a quelques années à Abomey, fut forcé par le roi d'assister à cette hécatombe.

Dans une plaine immense, couverte de milliers de

spectateurs, 3,000 esclaves et 3,000 bœufs ou moutons étaient rangés sur deux lignes. Le roi se promena au milieu de cette allée vivante, et, sur un signe fait avec son bâton royal, les 6,000 têtes tombèrent à la fois. Les guerriers dahomyens se précipitèrent sur les victimes et mangèrent la chair sanglante des animaux.

Lors des Coutumes, si le roi a été battu dans une des dernières rencontres et n'a pas fait de prisonniers, il prend simplement 3,000 de ses sujets pour victimes. Ceux-ci sont arrivés à un tel degré de stupidité, que ceux sur qui le choix tombe s'estiment heureux et fiers.

Une autre fois, un négociant hollandais vit apporter 24 corbeilles contenant chacune un homme vivant dont la tête seule passait au dehors. On les disposa un moment en ligne sur le rebord de la plate-forme où se tenait le roi; puis on les précipita l'une après l'autre. En bas, une foule ivre de sang, sautant, hurlant, se jetait sur ces corbeilles, chacun s'efforçant d'accaparer une tête à scier avec quelque mauvais couteau ébréché! Cette tête valait à celui qui l'avait coupée un chapelet de cauris, d'une valeur de 2 francs 50 centimes environ.

Dans les grandes Coutumes, on sacrifie hommes et femmes avec un certain nombre de chevaux; les sacrificateurs ont bien soin de mêler le sang des chevaux égorgés à celui des victimes humaines.

Dans cet affreux pays, le roi donne habituellement audience aux Européens dans une enceinte parée de rangées de têtes humaines, fraîchement coupées, saignant encore.

Lorsqu'un roi du Dahomey meurt, on lui érige dans un monument cimenté du sang d'une centaine de captifs, provenant des dernières guerres, et sacrifiés pour

faire cortège au souverain dans l'autre monde. Le corps du monarque est mis dans son cercueil, la tête reposant sur les crânes des rois vaincus par lui. Ces préparatifs achevés, on fait entrer dans le caveau 8 *abaïas* (danseuses de la cour) et 50 gardes du roi. On place auprès d'eux un amas d'ustensiles et de vêtements, des parures, du



Fig. 7. — Rue à Loucenda (près du Tanganyika).

tabac, des barils d'eau-de-vie; puis on sacrifie ces malheureux pour qu'ils aillent rejoindre leur maître, qui a besoin d'eux.

« Chose étrange! » dit le docteur Répin, « il se trouve toujours un nombre suffisant de victimes volontaires des deux sexes, qui considèrent comme un honneur de s'immoler dans le charnier royal. Le caveau reste ouvert pendant trois jours pour recevoir les pauvres fanatiques, puis le premier ministre recouvre le cercueil d'un ve-

lours noir et partage avec les grands de la cour et les *abaïas* survivantes les joyaux et les vêtements, dont le nouveau roi a fait hommage à l'ombre de son prédécesseur. »

Dans le pays des Achantis, les royales obsèques étaient, au commencement de ce siècle, encore plus sanglantes. Un envoyé de la Grande-Bretagne, M. Bowdich, qui, en 1817, visita Coumassie, cette horrible capitale anéantie récemment par les Anglais, raconte que les sacrifices offerts à la royauté se renouvelaient là, de semaine en semaine, pendant trois mois.

Avec de pareilles mœurs chez les Africains, il ne faut pas s'étonner que de simples représailles soient terribles. G. Lejean, dans la relation de son voyage au Taka, raconte ce qui s'était passé dans un village de la haute Nubie, un peu avant qu'il visitât cette région. Un homme de Hafara avait enlevé deux jeunes garçons du village où habitait son beau-père; c'était avec l'intention de les vendre, et il les vendit à Kassala, malgré les protestations du beau-père. Alors celui-ci fit prévenir secrètement sa fille de se tenir prête à un grave événement. Une nuit, il conduisit à Hafara 300 guerriers bien armés, qui envahirent silencieusement le village. A la porte de chaque hutte, un homme se posta en sentinelle, tandis que deux autres pénétraient à l'intérieur et coupaient la gorge à tous ceux qui s'y trouvaient. Ce fut l'affaire de quelques minutes. Les 500 habitants de Hafara passèrent sans résistance du sommeil à la mort.

Naturellement, ces représailles atroces devaient en amener d'autres. Les voisins des gens de Hafara, aidés des marchands d'esclaves de Kassala, firent une razzia chez les habitants si susceptibles de Basen. Ils en tuè-

rent tant qu'ils purent et emmenèrent les jeunes filles et les enfants pour les vendre à Kassala.

Les indigènes du Manyéma (dans la région des lacs) sont sanguinaires et poussent le mépris de la vie humaine aux dernières limites. L'anthropophagie se pratiquait ouvertement chez eux avant que les manifestations de dégoût des trafiquants arabes les eussent obligés à la dissimuler.

Les Bassoutos de l'Afrique australe pratiquent l'anthropophagie, et plus d'une fois les Boërs ont dû tenter de ravoir par la force un des leurs, capturé pour servir à des festins de cannibales. On a prétendu que les Niams-Niams du Soudan oriental sont anthropophages; mais il est probable qu'on ne doit accuser de ce goût monstrueux qu'une seule de leurs tribus, celle des Bindgis. Le rivage nord-ouest du Loûta Nzidjé est bordé de montagnes qui plongent à pic dans le lac; elles sont habitées par des tribus suspectées d'anthropophagie.

Mais les Monbouttous, du bassin de l'Oûellé, se livrent au cannibalisme avec bien plus de passion. Lorsque Schweinfurth visita le roi Mounza, on tuait chaque jour pour la table dece monstre un des petits enfants ramenés à la suite d'expéditions fructueuses. Chaque année, comme s'il s'agissait de grandes chasses, ces expéditions s'organisent contre les peuplades qui vivent sous l'équateur. Les Monbouttous mangent sur place les morts restés sur le champ de bataille, et emmènent leurs prisonniers pour les manger à loisir. Schweinfurth s'étant arrêté devant un étal de viandes appétissantes, proprement exposées sur des feuilles de bananier, apprit que cette marchandise était de la chair de vieilles femmes en-

graissées pour les gourmets. Sur la côte occidentale, les Pahouins sont également anthropophages.

D'autre part, il y a des populations, comme les riverains du Nyassa et de la Rofouma, qui ont horreur de l'anthropophagie, à ce point qu'ils s'abstiennent même de toucher à la chair des animaux qui se nourrissent de l'homme, tels que le lion et la panthère.

# II.

Nègres et Noirs. — Condition de la femme. — Les sorciers blancs. — Albinos africains. — Les nains. — Coiffures bizarres. — Nudité et vêtement. — Ornements du visage. — Colliers, bracelets, etc. — Armes offensives et défensives. — Fanatisme et superstitions. — Devins et sorciers. — Le culte du serpent. — Les missionnaires. — Les marabouts. — Mœurs et coutumes. — Supplices. — Épreuves judiciaires — Habitations et villages. — Nourriture. — Industrie.

L'Afrique est une terre qui, sans sa nombreuse population, semblerait un continent nouvellement créé : les siècles n'y apportent avec eux aucun changement, et il en sera ainsi tant que les Européens n'auront pas fait la conquête de ce vaste sol, pour le plus grand profit de la civilisation et le relèvement de l'humanité.

Quelle est donc cette race si rebelle à tout progrès? Elle est assez diverse. Il y a des populations d'une laideur repoussante; il y en a d'assez belles, il y en a d'étranges; nous pouvons même montrer des Nègres *blancs*, des géants et des nains. Nous ne parlerons que des races ou groupes d'hommes qui ont une physionomie distincte, remarquable : les autres participent de traits généraux que nous indiquerons.

Sous le nom de Nègres, beaucoup de voyageurs, de missionnaires et d'ethnographes ont confondu des races qui se dérobent à cette classification et qui n'ont même aucune parenté entre elles. Nous citerons, après M. Du-

veyrier, les Koï-Koïns ou Hottentots, les Foulbés, les Haoussas, les Bantous et les Mâbas comme exemples d'autant de peuples, ou de grandes familles de la Nigritie, entre lesquelles on chercherait vainement des caractères communs, soit physiques soit intellectuels ou ethnologiques.

La nature laineuse des cheveux est le véritable cachet du Nègre. « Tout peuple qui n'en est pas marqué, » dit M. Vivien de Saint-Martin, « quelque foncée que puisse être d'ailleurs la teinte de son épiderme, quelle que soit même la coupe de sa physionomie, n'appartient pas à cette classe inférieure de la famille humaine. Ce pourra être un peuple *noir*, ce ne sera pas un peuple *nègre*. Les Cafres sont des Noirs, ce ne sont pas des Nègres. Les Fellatas ou Foullas, cette grande nation qui domine aujourd'hui sur la moitié du Soudan, sont un peuple noir; ce n'est pas un peuple nègre. On en peut dire autant des Tiboûs, branche adultérée de la race berbère, aussi bien que des Bischaris et des autres tribus nubiennes, qui sont les Éthiopiens des Grecs; on peut étendre également cette distinction aux Abyssins et à bien d'autres tribus de l'Afrique orientale. »

La haute région forestière située dans le triangle, formé par le lac Tanganyika et les lacs Moëro et Bangoueolo, semble être, selon Livingstone, la patrie de la race noire. Les habitants, hommes et femmes, y sont, en général, très beaux, particulièrement ceux de l'Itahoua. On trouve parmi eux des têtes bien faites, de belles formes, de petites mains. C'est à croire que les êtres disgraciés qui vivent dans les marais pestilentiels des côtes constituent une race dégénérée, tandis que le vrai type nègre serait celui de l'Égyptien des temps antiques.

En dehors de l'islam, il y a des populations qui peuvent répudier le nom de sauvages, mais qui assurément sont encore en pleine barbarie; tels sont les Môssis, qui



Fig. 8. — Hottentot Kora.

vivent au sud de Tombouctou, et les Achantis de la Guinée.

Examinons d'un peu plus près les caractères physiques et moraux des populations africaines.

Les Ouolofs sont grands et bien faits; leur peau est d'un noir d'ébène; ils ont les cheveux crépus, les lèvres fortes, le nez un peu déprimé, la physionomie plutôt avenante que repoussante.

Les Peuls ont la peau assez claire, d'un brun rougeâtre; ce sont des Nègres cuivrés, leurs cheveux sont crépus comme ceux des Nègres, mais leurs lèvres, beaucoup moins épaisses, laissent au profil quelque chose de la régularité des types européens. Un grand nombre de Peuls portent deux tresses de cheveux tombant des tempes, assez semblables aux tresses d'ordonnance de nos anciens hussards.

Les naturels de l'Egba ont la couleur du cuivre. Ce sont plutôt des négroïdes que de véritables Nègres. L'œil, chez eux, est beau, la lèvre peu épaisse, mais les gencives sont bleues, les joues proéminentes, le menton rentré, le front fuyant; leurs formes sont parfaites. Les femmes relèvent leurs cheveux sur la tête comme une touffe de laine, et cette coiffure leur donne une ressemblance lointaine avec les bêtes à cornes. Elles se tatouent et se font des cicatrices sur la peau; elles se plaisent à pratiquer sur leurs enfants ces sauvages ornementations, et le corps des pauvres êtres porte, de la tête aux pieds, la marque d'incisions, teintes en bleu au moyen de l'antimoine.

Voici le portrait que le capitaine Burton fait des habitants du Dahomey :

« C'est une vilaine race. Ils sont menteurs comme des Crétois, et, sous le rapport de l'intelligence, de vrais crétins. Ils sont lâches et, par conséquent, cruels; ils sont joueurs et, par conséquent, voleurs. Brutaux, ils ne respectent rien, ils n'obéissent à personne. Au moral

de la vermine. Au physique, ils ont la peau noire, les



Fig. 9. — Hottentot. — Portefaix au Cap.

sourcils jaunes. Ils sont de taille moyenne, sveltes, agiles, bons marcheurs, danseurs infatigables. Voilà pour le sexe masculin. Quant aux femmes, elles appartiennent à

l'ordre des éléphants ; en d'autres termes, elles sont massives et carrées ; ce sont elles qui moissonnent, qui fauchent, qui font les gros travaux. On sait qu'une partie d'entre elles, dans ce pays, portent les armes et forment la garde personnelle du roi. »

Un missionnaire écrivait en 1865 :

« Le nègre est au Dahomey un peu moins sauvage que sur les autres points des environs de la côte; en présence du blanc, du missionnaire surtout, il est timide et doux comme un agneau ; d'un amour peu stable, et le plus souvent feint, il oblige son maître à se tenir toujours sur le qui-vive. Je dis son maître, car ici ils sont tous esclaves les uns des autres... Tous les sauvages sont, en général, d'une grande taille et ont le corps bien fait jusqu'au cou ; mais quand on passe à la figure, on dirait des monstres : de grosses lèvres, une large bouche, un nez très épaté, une chevelure très crépue, point de barbe (« une tête de boule-dogue », a écrit Jules Gérard, le tueur de lions, qui passa deux ou trois semaines à la cour du roi de Dahomey) ; ils se rasent la tête de toutes les manières. Ils sont tous marqués à la figure avec un instrument tranchant...

« Ici, la femme est un être abominable, sans pudeur, sans honte, et méchante comme la vipère. On la voit, la pipe à la bouche, courir de danse en danse, et se livrer ainsi, du matin au soir, à toutes sortes d'orgies et de crimes. Il y a possibilité de ramener les hommes, mais on n'a presque rien à espérer des femmes. Le Noir, quand il s'agit de travailler, est d'une mollesse à ne pas pouvoir remuer les jambes. Le rotin est aussi nécessaire à ces gens qu'à nous la nourriture. »

Les Achantis, qui ont bien des traits communs avec

les précédents, se distinguent de la plupart de leurs voisins en ce qu'ils considèrent la femme comme l'égale de l'homme. Lorsque le roi est mineur, sa mère exerce le pouvoir en son nom; à défaut d'héritier mâle, elle est appelée à succéder.



Fig. 10. — Ouolof de Saint-Louis en costume de fête.

Mais chez les Pahouins les femmes sont traitées en esclaves. Les filles, dès leur enfance, sont promises au plus offrant. A ces femmes sont réservés les travaux pénibles, tels que la culture des jardins, la cueillette et le transport à dos des bananes, etc. Plus elles sont capables

de porter de lourdes charges, plus elles sont appréciées et recherchées. Les Pahouins n'ont pas d'esclaves : leurs femmes leur en tiennent lieu et sont cruellement maltraitées; aussi le suicide n'est-il pas inconnu parmi elles. Ces malheureuses ne deviennent même pas libres à la mort de leur mari : les parents en héritent.

Dans la Guinée méridionale, à laquelle le Congo donne actuellement une importance justifiée par la situation de cette contrée, qui est la clef de l'Afrique équatoriale, les diverses races paraissent appartenir à la famille cafre. Elles sont, sans exception, de couleur noire. Les Mouchicongos, qui occupent le Congo proprement dit, les Mousserongos, les Cabindos, et les Loangos du littoral, ont les yeux bruns et ouverts, une bouche moyenne, avec des lèvres pas trop épaisses, un nez épaté, l'oreille un peu grande; le front, très bombé chez l'enfant, devient fuyant chez l'adulte. Les cheveux, coupés très courts, sont laineux; la barbe n'apparaît généralement qu'à un âge avancé : elle est noire d'abord, d'un jaune roussâtre plus tard, et enfin blanche.

Si l'on en croit le voyageur suédois Anderson, les Damaras sont une race d'hommes très belle; une taille de 2 mètres est commune parmi eux; le corps et les membres sont bien proportionnés; leur visage est régulier, expressif, leurs gestes sont gracieux. La couleur de leur peau n'est pas très foncée. Les femmes sont délicates, bien proportionnées, avec de petits pieds et de petites mains, mais avec l'âge elles deviennent fort laides; du reste, les deux sexes sont très malpropres. Ils s'enduisent d'ocre rouge et de graisse, ce qui répand autour d'eux une odeur nauséabonde.

Les Zoulous ont une véritable beauté de formes, des traits

réguliers. Malgré leurs cheveux laineux, ils appartiennent à l'une des races les plus remarquables de l'Afrique.

Les habitants de l'Ougogo (les Vouagogos) sont supérieurs aux tribus échelonnées de cet État à la côte de l'océan Indien. « Il y a dans leur front, » dit Stanley, « quelque chose de léonin; leur physionomie est intelligente, leurs yeux sont grands et largement ouverts. Ils ont le nez plat, les lèvres grosses, mais pas de cette façon monstrueuse que nous supposons chez tous les Nègres. » C'est à peu près le portrait qu'avait fait d'eux le capitaine Burton.



Fig. 11. — Femme de Guinée. (Race noire.)

Cet explorateur a noté que, dans l'est et dans le nord de l'Ougogo, la race est vigoureuse, avec la nuance claire des Abyssins, mais la physionomie est sauvage, même chez les femmes; les lèvres sont épaisses et d'une expression brutale, les paupières rougies; la voix est forte, impérieuse. La partie postérieure de la tête est petite relativement à la largeur de la face. Et comme il faut que partout l'homme s'enlaidisse, — quand ce n'est pas la femme, — les Vouagogos s'arrachent les deux incisives du milieu de la mâchoire inférieure. Quelques-uns se rasent la tête, d'autres se tressent une quantité de petites nattes comme les anciens Égyptiens, et les enduisent de terre ocreuse et micacée; ce même enduit sert à embellir le corps; une couche de beurre fondu par-dessus ne gâte rien, paraît-il, aux yeux des plus difficiles en matière de goût.

Un peuple étrange entre tous ces Noirs est celui des Vouasongoras aux longues jambes. Ils ont en aversion tout ce qui est étranger. Cette aversion n'égale que leur amour extravagant pour leurs bestiaux. « Si une vache meurt de maladie, » dit Stanley, « on fouille tout le pays pour découvrir celui qui a dû ensorceler la bête, et y trouve-t-on un étranger, sa vie est en péril. » Chez ces peuples, et aussi bien que chez les Vouarouandas, les Vouagafous, les Vouanyambous, et, en général, les peuples vivant à l'ouest du Nyanza, un étranger mourrait faute d'une goutte de lait qu'on ne la lui donnerait pas. Jamais le roi Roumanika, si généreux et si bon qu'il se se soit montré à l'égard de plusieurs voyageurs, n'offrit une cuillerée de lait à Stanley, pendant le séjour que celui-ci fit auprès de lui.

A en croire les rapports faits à Stanley, il y aurait

chez les Vouasongoras quelques tribus à jambes si lon-



Fig. 12. — Femme Zoulou pétrissant le pain.

gues « qu'ils ne peuvent les contempler sans un étonnement mêlé de crainte ».

Lorsqu'en 1872 Livingstone et Stanley, explorant le lac Tanganyika, entendirent parler d'un peuple de Nègres blancs, qui habitait au nord de l'Oujidji, ils se refusèrent d'y croire. Quatre ans plus tard, Stanley reconnut la vérité de cette assertion, en arrivant sur la frontière d'Ounyoro, au pied de l'énorme massif du Kabongo, qu'aucun voyageur européen ne connaissait encore. Le géant de ces montagnes est le mont Gambaragara, volcan éteint, dont la neige recouvre souvent le sommet. C'est autour de ce sommet que plusieurs villages sont habités par une race d'hommes au teint blanc, semblable à celui des Européens. Les fonctions de sorciers auprès des rois d'Ounyoro leur sont dévolues. « C'est une belle race, » dit Stanley, « et quelques-unes de leurs femmes sont réellement très jolies. Ils ont des cheveux crépus, de couleur brunâtre. Leurs traits sont réguliers, leurs lèvres minces; le nez, quoique bien conformé, est cependant un peu épais à la pointe. N'était le caractère négroïde des cheveux, on les prendrait pour des Européens ou pour des Syriens. »

Comme la plupart des peuples de l'Afrique équatoriale ce peuple blanc a pour principale occupation l'élevage des bœufs, et le fond de son alimentation se compose de lait et de bananes. Ces blancs sont établis depuis des siècles autour du Gambaragara; l'intensité du froid qui règne sur cette haute montagne est leur meilleure défense contre leurs ennemis. En 1874, Mtésa, roi d'Ouganda, envoya contre eux une armée de 100,000 hommes; le chef qui les dirigeait occupa aisément les pentes du volcan, mais il ne réussit pas à faire avancer ses troupes jusqu'au refuge des sorciers blancs: le froid les força de renoncer à leur entreprise.

Les blancs dont nous parlons n'ont rien de commun avec les albinos. Il y a de ces derniers parmi les Noirs africains, et il paraît qu'on ne peut rien voir de plus affreux qu'un albinos de race noire, avec son profil de



Fig. 13. — Dschako, domestique du lieutenant Cameron.

Nègre, ses cheveux crépus et jaunâtres, et sa peau qui n'est ni absolument blanche, ni noire, ni rosée.

Après cette surprise de blancs africains, il en est réservé une autre à nos lecteurs : les jolies femmes noires.

Dans un village de la Terre de la Lune, le capitaine Burton, admis dans un cercle de femmes jeunes et vieilles qui fumaient, en compta jusqu'à trois qui au-

raient été belles en tous pays : « Le type grec, » dit-il, « dans toute sa pureté, le regard souriant, des formes sculpturales, le buste de la Vénus coulé en bronze. Un jupon court, de fibres de baobab, était leur unique vêtement, et certes, elles ne perdaient rien à ignorer l'usage de la crinoline et du corsage. Ces ravissants animaux domestiques me souriaient avec grâce chaque fois que je leur présentais mes hommages; et quelques feuilles de tabac que je me plaisais à leur offrir m'assuraient une place d'honneur dans ce cercle, auquel, comme à beaucoup d'autres mieux vêtus, la fumée du narcotique tenait lieu d'idées, de contenance et de conversation. »

Durant son passage chez les Manyémas, Livingstone a tracé à chaque page de son journal des notes comme celles-ci : « C'est une jolie fille... cette femme est vraiment jolie ».

Les voyageurs anglais, à qui nous sommes redevables de tant de particularités curieuses concernant le pays dont nous traçons rapidement le tableau, ont été vivement frappés d'une bien singulière manière d'y concevoir la distinction et la beauté chez la femme : ils l'ont trouvée assez répandue sur leur route, mais surtout dans le Karagoué.

Cette distinction et cette beauté résident dans un embonpoint extrême. Pour l'obtenir, on soumet les femmes à un engraissement méthodique, au moyen de grandes quantités de lait. On s'y prend de bonne heure, et l'éducation de la jeune fille consiste principalement à s'habituer à absorber le plus de lait possible. Les femmes atteignent la puberté en même temps qu'un ample développement des formes; bientôt, elles deviennent obèses; en continuant leurs soins, elles doivent arriver au point de

ne plus pouvoir se mouvoir qu'avec le secours des mains. Les bras sont énormes, et leur poids entraîne le corps. Speke réussit à obtenir les mesures d'une des princesses de la famille de Roumanika. Il les a consignées dans sa relation, et les déclare d'une exactitude rigoureuse. Les voici : tour de bras, 58 centimètres; buste, $1^{m}$,32; cuisse, 68 centimètres; mollet, 51 centimètres; hauteur, $1^{m}$,72.

Dès l'âge adulte, les femmes Bongos, — nous dépassons la région des lacs, — acquièrent (naturellement celles-là) une extrême ampleur de ceinture. Leurs formes rappellent celles de la fameuse Vénus hottentote. Il n'est pas rare d'en trouver parmi elles qui pèsent jusqu'à 150 kilos. « La silhouette de ces graves personnes, marchant d'un pas solennel, » dit Schweinfurth, « évoque le souvenir d'un babouin qui danse. »

Nous avons parlé des Manyémas. Les Monbouttous, bien qu'à une centaine de lieues au nord de ces derniers, offrent de nombreux traits de ressemblance avec eux : même physionomie, même nez plutôt assyrien qu'épaté, mêmes cheveux longs. Ils sont beaux et bien faits, avec un visage régulier; comme dernier trait, ils sont anthropophages les uns et les autres. Ajoutons que les Monbouttous ont le teint très clair; on en rencontre parmi eux dont les cheveux sont blonds.

Les Niams-Niams, qui occupent la même région, ont tout à fait le type d'un peuple belliqueux : la lance d'une main, le bouclier de l'autre, un sabre recourbé à la ceinture, les reins entourés d'une peau de bête, la poitrine et le front ornés de trophées de bataille et de chasse, la chevelure d'une longueur exceptionnelle flottant sur l'épaule, les yeux étincelants sous d'épais sourcils. Dans le bassin de la rivière des Gazelles, hommes et femmes

ont la coutume d'arracher les incisives de la mâchoire supérieure. Les Niams-Niams liment ces mêmes dents en pointes.

Les Chillouks, les Nouers et les Dinkas, qui figurent parmi les peuples les plus importants du haut Nil, vivent au milieu de marais, et leur silhouette rappelle celle des échassiers qui y cohabitent avec eux. Ils ont ce que Livingstone appelle « le pied d'alouette », c'est-à-dire le talon démesurément allongé et la plante du pied très large. Avec cela, la jambe longue et sèche, le cou long. Ils se tiennent debout sur une jambe pendant de longs moments, comme les hérons. Ils sont très noirs et vont entièrement nus.

Les Baris, établis dans la même région, sont d'une haute et belle stature. Ils ont le nez un peu large, à la vérité, mais non pas écrasé; leur bouche rappelle celle des sculptures égyptiennes. Le front est large et arrondi, l'œil expressif et franc.

Il nous reste à dire quelques mots des nains africains.

Les Akkas forment une race noire, qui a été découverte par Schweinfurth, dans le pays des Monbouttous; leur taille ne dépasse pas un mètre et demi, mais ils n'ont rien de la difformité ordinaire des nains; au contraire, ils se montrent d'une agilité extraordinaire, turbulents et braves. Leur couleur n'est pas celle des Nègres; ils sont plutôt bruns que noirs; leur face est très prognate; la tête est ronde, ils ont le nez enfoncé et les narines très larges. D'autres détails, tels que l'allongement des bras, l'écartement des jambes, la grosseur et le ballonnement du ventre, mais surtout la courbure de l'épine dorsale en forme de G, paraissent rapprocher les Akkas des singes anthropomorphes.

Au temps où Schweinfurth a visité le roi Mounza, ce despote africain entretenait des régiments de ces pygmées; il gardait aussi à sa cour quelques-uns de ces petits hommes pour sa distraction.

Les Akkas ne forment pas la seule population naine de l'Afrique : leur taille est exactement celle des Obon-



Fig. 14. — Bushman (profil).

gos. Il y a encore d'autres races africaines très petites. Les Massarouas du désert de Kalahari, auxquels les Anglais ont donné le nom de Bushmen (hommes des buissons) et que l'on appelle aussi Boschimans, ont une taille au-dessous d'un mètre et demi. Ils sont d'un noir foncé, avec de petits yeux brillants, et leurs cheveux clairsemés sont rasés à la hauteur des oreilles, ne laissant sur la tête qu'un rond assez semblable à une calotte.

Tout ce monde sauvage est peu ou point vêtu, à quelques exceptions près que nous indiquerons.

Dans la plupart des tribus du haut Nil, les hommes vont entièrement nus; les femmes s'attachent à la ceinture une étroite lanière de peau, quelques minces pendeloques d'écorce ou de verroterie. Hommes et femmes sont d'une saleté repoussante; les couches de beurre ou de graisse dont ils s'enduisent le corps, la cendre et la fiente de vache dans lesquelles ils se roulent pour se garantir de la piqûre des insectes, leur donnent un aspect peu avenant et une odeur qui fait reculer. Cette nudité et ces précautions contre les moustiques se rencontrent chez nombre d'autres peuples africains.

Parfois, cette complète nudité est dissimulée soit par une peau de chèvre, soit, comme dans le pays des Madis, par une sorte de queue en crin végétal attachée aux reins, comme chez les femmes Latoukas, qui portent par devant un large pan de cuir tanné, soit par une bande d'étoffe, passée dans la ceinture, et dont les bouts retombent par devant et par derrière, comme chez les Bongos, dont les femmes se contentent pour tout costume d'une branche souple et garnie de ses feuilles ou d'un bouquet d'herbe attaché à la ceinture.

Dans certains endroits, où tout le monde va nu, les filles seules adoptent une pièce de vêtement, ne serait-ce qu'un pagne, tissu de fils d'écorce et large comme la main. D'autres fois, lorsque ce monde noir fait choix d'un vêtement, d'un ornement quelconque, les jeunes filles, seules, n'ont pas le droit de suivre l'usage commun.

Certaines populations, vivant dans une nudité presque complète, prennent un soin extraordinaire de leur chevelure : ils la dressent en coiffures, qui ne manquent ni d'é-

légance ni d'originalité. Ces sortes de soins se rencontrent chez les Liras, qui se singularisent entre tous par de véritables perruques à marteau et à queue, laborieusement édifiées avec leur chevelure naturelle, à l'aide d'un mélange d'argile ou de terre de pipe; ce qui a inspiré à sir Samuel Baker une boutade humoristique : « Je



Fig. 15. — Bushman (face).

ne pense pas, » a-t-il dit dans un de ses livres, « que le lord chancelier d'Angleterre ou aucun des membres du barreau anglais ait jamais pénétré dans l'intérieur de l'Afrique; il est donc difficile d'expliquer l'origine et la coupe africaine de leurs perruques; mais je puis assurer qu'un avocat passé au cirage et portant pour tout vêtement sa perruque officielle donnerait une idée parfaite d'un membre de la tribu des Liras. »

Chez les Latoukas, la coiffure affecte la forme d'un casque chargé de plaques de cuivre poli, orné de rangs de verroterie ou de cauris (1); ce casque a l'avantage, ou, si l'on veut, l'inconvénient d'être fixé à demeure sur la tête.

La coiffure des naturels de l'Obo, quoique différant de celle des Latoukas, est bizarre et demande un laps de plusieurs années pour être achevée!

Dans le pays des Manyémas, dont les habitants, nous l'avons dit, sont d'une très belle race, les coiffures des femmes frappèrent Cameron par leur étrangeté : elles lui rappelaient un chapeau des anciennes modes porté par les dames anglaises, mais dont on aurait enlevé le fond, avec les cheveux pendant en longues boucles sur le cou. Les hommes enduisent d'argile leurs cheveux et les maintiennent aussi en forme de cornes, ou nattés de manière à avoir l'air de porter des casques.

Le costume des Cafres consiste pour les hommes en une ceinture, faite de la peau de quelque animal sauvage; pour les femmes, en un simple cordon de grains de verre, passé autour des hanches.

Les Zoulous ne se surchargent pas de vêtements : une écharpe tombant des hanches aux genoux suffit aux hommes comme aux femmes; les jeunes filles seules s'enveloppent d'une longue chemise d'indienne. Les guerriers s'entourent la tête d'une peau de léopard, ou piquent dans leur coiffure quelques plumes d'autruche, blanches ou noires.

Les Bushmen du désert de Kalahari se couvrent à peine de quelques peaux, larges comme la main; il suf-

(1) Sorte de coquilles servant aussi de monnaie.

fit aux femmes qu'elles aient des colliers de verroterie pour elles et leurs enfants.

Les Nègres de la Louêna, qui habitent un pays arrosé par le Zambèze (nous pourrions dire inondé), portent des peaux, retenues sur les reins par une ceinture et pendant jusqu'aux genoux; chez les femmes, cette sorte de jupe descend un peu plus bas par derrière et atteint le mollet. Les hommes mettent aussi un manteau à capuchon, et les femmes, un mantelet de fourrure. Les peaux sont parfois remplacées par des étoffes européennes et des couvertures, que le commerce porte jusque-là.

Les nobles de l'Ouganda se couvrent des peaux, tachetées de noir, du chat-pard et portent une dague à la ceinture; les plébéiens ont des vêtements d'écorce bariolés et des manteaux de cuir de vache ou de peaux d'antilope. Les étoffes d'écorce sont d'une extrême finesse et rappellent nos lainages : elles sont formées des filaments intérieurs des écorces de certaines essences d'arbres, qu'on fait macérer. Les parties de costume faites de peaux d'antilope jointes ensemble sont d'un travail de couture des plus habiles. Les officiers du roi ceignent leur tête d'un turban ou d'une couronne en tiges d'arbre tressées, décorées de défenses de sanglier polies avec soin, de baguettes à talisman, de graines colorées, de verroteries ou de coquilles.

Le vêtement indispensable, dans la Guinée méridionale, est le pagne; il y en a pour les riches en étoffes d'Europe, de couleur et de grandeur variées; par-dessus les pagnes, on porte des chemises, aussi longues que possible. Cette garde-robe s'enrichit parfois de vieux habits d'uniforme ou bourgeois, de bonnets de coton rouges ou blancs et de vieux chapeaux.

Dans l'Ounyoro, les hommes et les femmes sont vêtus; les femmes portent un court jupon, une chemise montante et une sorte de plaid, le tout, en un tissu fabriqué par elles avec l'écorce d'une variété de figuier, que l'on multiplie en quantité à l'entour des maisons, pour cet usage. Les femmes de l'Ounyoro préparent aussi des peaux de chèvre, qui rivaliseraient avec les plus belles peaux de chamois.

Par où brille la race noire, c'est dans la variété et la profusion des ornements. Il faut dire que ces ornements sont souvent tout ce qui indique une intention de toilette.

Nous avons parlé de certaines coiffures, laborieusement édifiées et conservées indéfiniment. Les Zoulous, lorsqu'ils se marient, se font poser sur le sommet de la tête une sorte de gâteau, fait d'une substance gommeuse et que l'on entretient avec soin.

Les Nègres de la Louêna piquent dans leurs cheveux une ou plusieurs petites houppes de soies d'éléphant : chacune d'elles rappelle la mort d'un de ces animaux, tué par le chasseur qui s'en pare.

Faut-il ranger parmi les ornements du visage le *pélélé* et la *botoque* avec lesquels les riverains du lac Nyassa et de la Rofouma se défigurent à plaisir? Qu'on en juge. Le *pélélé* est un disque qui s'insère dans la lèvre supérieure, et la *botoque*, un cône que l'on introduit dans la lèvre inférieure. La bouche d'une dame noire parée de ces deux ornements ressemble assez à un bec de canard. Une manière analogue de s'embellir consiste, pour les petites-maîtresses du pays des Madis, à charger la lèvre inférieure, préalablement percée, d'un appendice conique en bois, en os, en cuivre, ou simplement en roseau.

Ernest Linant a vu une femme portant un ornement de ce genre, de la longueur de 30 centimètres, qui, à chaque mouvement de la tête, venait lui frapper les seins.

Le bonheur des femmes Bongos est de se distinguer par des ornements du même genre que le mariage leur



Fig. 16. — Femmes Betjouanas du Kalahari.

donne le droit de porter. Elles se percent la lèvre inférieure et y font pénétrer des chevilles de plus en plus grosses : de cette façon, cette lèvre s'allonge démesurément, horriblement, et dépasse l'autre, qui est également trouée, mais ne reçoit qu'une chevillette de cuivre, un brin de paille, parfois un anneau, à moins qu'on ne préfère passer cet anneau dans la cloison du nez. Les

oreilles de ces beautés sont ourlées d'anneaux et de croissants de métal; la conque même est trouée, et jusqu'à une demi-douzaine de petites boucles de fer sont suspendues au lobe.

Chez les Mittous, voisins des Bongos, les femmes introduisent des objets dans les deux lèvres, comme si elles se proposaient de donner à leur bouche la forme d'un large bec. Rien d'affreux comme cette rondelle insérée dans la lèvre supérieure et ce cône de quartz ou de corne, qui pend à la lèvre inférieure. La femme ainsi parée doit, lorsqu'elle veut boire, relever sa lèvre supérieure avec ses doigts et se verser le breuvage dans le gosier. Quel supplice... si ce n'était le comble de l'élégance!

Autre supplice : le carcan perpétuel! Dans le pays des Madis, les hommes portent de hauts colliers de fer, composés d'anneaux superposés, d'autant plus nombreux que leur possesseur a été plus heureux à la guerre; certains guerriers comptent une douzaine de ces anneaux: mais alors ils ne peuvent que difficilement remuer le cou.

De lourds colliers de fer, encerclant étroitement le cou et rivés par le marteau du forgeron, sont portés avec grâce par les femmes des Niams-Niams.

A propos des Niams-Niams, disons que la queue qu'ils portent, — et qui longtemps a fait le sujet de savantes dissertations, — n'est autre chose qu'un ornement un peu égaré. Cet appendice en cuir, assez curieusement ouvragé, retenu devant par la ceinture, passe entre les jambes et s'épanouit par derrière en éventail.

Dans plus d'une partie de l'Afrique, hommes et femmes se tatouent affreusement. Mais chez les Zoulous les tatouages qui s'étalent sur la poitrine des guerriers sont

des distinctions enviées et parcimonieusement octroyées par les chefs.

En fait de colliers, tandis que les femmes d'une région ou d'une autre se chargent la poitrine de colliers



Fig. 17. — Coiffures des tribus voisines du Tanganyika.

de verroteries, de coquilles, de grains de corail, de perles de terre, et même de simples morceaux de quartz, les hommes suspendent à leur cou des chapelets formés de petits morceaux de bois travaillés, alternant avec des racines, des serres d'oiseaux de proie, des dents de chien, de crocodile et de chacal, de petites écailles de tortue, et d'une infinité d'objets analogues. Le officiers

du roi d'Ouganda portent à leur cou, autour des bras et aux chevilles des pieds, soit des ouvrages de bois, — sortes d'amulettes, — soit de petites cornes garnies d'une poudre magique.

D'autres anneaux de pied sont en cuivre, en fer et quelquefois en argent. Dans la Guinée méridionale, on porte de ces anneaux en cuivre qui pèsent jusqu'à 2 et 3 kilogrammes.

Quant aux bracelets, il y en a d'énormes en ivoire, comme ceux que mettent au-dessus du coude les Diours et les Dinkas; il y a des anneaux de fer pour l'avant-bras, des tresses de ficelle, des bracelets en os, etc.

Parfois, les pagnes coloriés des femmes se distinguent par un luxe de coquilles, de verroterie et d'ornements de fer disposés avec assez de goût.

On connaitrait mal tout sauvage si on ne le voyait pas dans son attirail guerrier. En Afrique, il y a une assez grande variété d'armes, depuis la sagaie du Zoulou jusqu'aux canons, — sans munitions, — du roi de Dahomey.

Les Latoukas ont pour armes la lance, une massue, un coutelas et un vilain bracelet de fer hérissé de lames de couteau. Ce bracelet sert à se défendre alors qu'on a perdu ses autres armes, et aussi à déchirer son adversaire dans une lutte corps à corps. Les boucliers (d'une trop grande dimension) sont en peau de buffle ou en peau de girafe, celle-ci plus estimée que l'autre pour cet usage, comme étant plus légère.

Dans l'Ounyamouési, les hommes sont armés soit d'arcs et de flèches, soit d'excellents fusils de munition, à pierre, provenant de l'armée anglaise des Indes et qu'on vend à Bagamoyo de 17 à 21 francs.

Les Baris ont des sabres et des poignards.

Dans la région du haut Nil qu'ils habitent, les Noirs s'arment aussi de lances, au fer très allongé ou ovale; ils ont des sagaies de différentes sortes : l'une, dont le fer en forme de spatule est emmanché au bout d'un bâton, se lance au loin; l'autre, de forme bizarre, en fer mince et aplati, présente plusieurs lames divergentes et tranchantes de tous côtés; celle-ci, garnie d'une courte poignée, se lance également à distance; des haches emmanchées sur des espèces de fourches, dont la forme varie suivant les tribus; des arcs, des flèches aux dards acérés et trempés dans un poison subtil qui est le suc laiteux d'une euphorbe. Leurs flèches à pointes de fer sont seules empoisonnées, d'autres à pointes d'ébène servent à la chasse. Les boucliers sont de formes et de matériaux variés : en peau de girafe ou d'hippopotame, ou même en carapace de tortue et en peau de crocodile. Les masses d'armes sont en ébène et autres bois durs.

Ajoutons, pour compléter cette énumération, les bâtons de chasseur que les Nègres pasteurs lancent sur le menu gibier.

Les Makololos de la Cafrerie intérieure ont pour armes des lances très légères, qu'ils jettent comme une javeline. Ils sont capables d'atteindre leur but à une distance de quarante et même de cinquante pas. La javeline, lancée en l'air, retombe ensuite de tout son poids sur l'ennemi contre qui elle est dirigée.

L'arme favorite des Zoulous est aussi la javeline, ou plutôt la sagaie. Ils portent toujours avec eux cinq ou six de ces dards, au maniement desquels ils sont exercés dès l'enfance. Bien qu'ils possèdent des fusils et qu'ils

sachent s'en servir, ils abordent l'ennemi avec leurs sagaies : ils en ont de longues qu'ils lancent avec adresse, et de courtes dont ils tirent un grand parti dans la lutte corps à corps. Ils n'ont pas renoncé non plus au *knobiri* en bois de laurier, employé comme massue à la guerre et à la chasse.

Les armes du guerrier de l'Ougogo (entre le lac Tanganyika et l'océan Indien) sont faites avec beaucoup d'art : elles se composent d'un arc, de flèches barbelées, d'une couple de sagaies, d'une lance dont le fer ressemble à la lame d'un sabre, d'une hache d'armes et d'une petite massue.

« Doit-on se battre, » dit M. Stanley, « le messager du chef court d'un village à l'autre, en soufflant le bruit de guerre dans sa corne de bœuf. A cet appel, le Mgogo jette sa houe sur son épaule, revient à la maison, et ressort l'instant d'après en costume de combat : des plumes d'autruche, d'aigle ou de vautour se balancent sur sa tête; un long manteau rouge flotte derrière lui. A son bras gauche est un bouclier de peau d'éléphant, de rhinocéros ou de buffle, orné de dessins blancs et noirs; il tient sa lance d'une main, de l'autre ses javelines. Son corps est peint de la couleur de guerre; il a des clochettes aux genoux et aux chevilles; aux poignets, de nombreux anneaux d'ivoire, qu'il entrechoque pour annoncer sa présence. Il a quitté à la fois la houe et l'allure du cultivateur; c'est maintenant un guerrier plein de fierté et d'enthousiasme, bondissant comme un tigre et flairant le champ de bataille. »

Sur le littoral de la Guinée méridionale, l'armement se compose du fusil à pierre et de sabres importés d'Europe. L'arc et les flèches ne se retrouvent plus

qu'assez avant dans l'intérieur, et de même les boucliers et les sagaies. Les Noirs ont encore un fort bâton quadrangulaire en bois très dur, faisant office de casse-



Fig. 18. — Armes, outils, ustensiles, ornements des Nègres.

tête. Il y a aussi des espèces de petits yatagans de formes très variées, produit de l'industrie du Mayumbo : les Nègres de cette partie de la Guinée ne fondent pas le fer, ils l'achètent dans les comptoirs des Européens

établis sur le littoral et le transforment en instruments et en armes par le travail de la forge.

Le major Serpa Pinto a trouvé les Louenas du Zambèse en possession de quantité de fusils à percussion, fabriqués en Angleterre et apportés par les commerçants du Sud. Les indigènes avaient aussi des mousquets à pierre de fabrication belge, vendus par les Portugais de Benguela. Le même voyageur a vu aussi quelques carabines rayées. Ces armes européennes font un peu abandonner les armes du pays : les sagaies barbelées, les massues et les petites hachettes. Comme arme défensive en harmonie avec ces dernières se trouve le grand bouclier ovale, fait en bois et recouvert de peaux de bœuf.

Les Dahomeyens, s'ils n'ont pas de projectiles pour leurs canons, sont équipés de fusils, de flèches, de sagaies et de sabres. Ils se servent maladroitement du fusil : ils tirent sans épauler. En revanche, ils manient très bien leurs longues sagaies. N'oublions pas les amazones du roi de Dahomey, habiles à lancer les flèches et à manier le lacet : elles emploient le lacet pour faire des prisonniers.

Les armes des Damaras sont la sagaie, le *kierie*, massue que les indigènes savent lancer au loin avec une dextérité surprenante contre les quadrupèdes et les oiseaux; enfin, l'arc et les flèches, et quelques fusils dont ils ne savent pas encore se servir.

Les habitants du Manyéma sont armés de lourdes piques et de boucliers; ils ne connaissent ni les arcs ni les flèches.

Sir Samuel Baker a porté sur les Noirs de l'Afrique deux jugements contradictoires, qu'il est utile de rapprocher.

Voici le premier : « Je voudrais que les négrophiles d'Angleterre pussent voir, comme moi, le cœur même de l'Afrique; leur sympathie pour les Noirs en serait fort diminuée. La nature humaine, vue dans son état de crudité tel que nous le montrent les sauvages de l'Afrique, est au niveau de la brute et ne soutiendrait pas la comparaison avec le noble caractère du chien. On ne trouve chez eux ni gratitude, ni pitié, ni affection, ni désintéressement; aucune idée du devoir, point de religion, mais seulement la cupidité, l'ingratitude, l'égoïsme et la cruauté. Ils sont tous voleurs, paresseux, envieux et prêts à piller et à faire esclaves leurs voisins. »



Fig. 19. — Petit fusil des Sarracolas (haut Sénégal).

Peu de jours après, le voyageur écrivait :

« Le Nègre est une curieuse anomalie. Chez lui, les côtés bons et les côtés mauvais de l'humanité percent spontanément, comme les fleurs et les épines sur les buissons de ses solitudes. Créature toute d'impulsion, rarement influencée par la réflexion, le Noir nous pétrifie par sa complète stupidité, et soudain nous confond par des marques inattendues de sympathie... Dans sa sauvage patrie, l'Africain est méchant, mais non pas autant que le seraient, je crois, les blancs dans des circonstances analogues. Il est dominé par les passions mauvaises qui sont inhérentes à la nature humaine;

mais chez lui, le vice n'est pas exagéré comme cela se voit chez les nations civilisées. »

Le second jugement adoucit quelque peu la sévérité du premier; malheureusement, les appréciations rigoureuses de sir Samuel Baker fortifient l'impression peu favorable que fait naître la lecture des relations des explorateurs contemporains.

Stanley a décrit ses impressions à la vue d'un rassemblement de sauvages, trépignant d'impatience de se ruer sur lui et son escorte. Des roulements de tambour les appelaient au combat. Ils brandissaient leurs lances, bandaient leurs arcs en jetant sur le voyageur et les siens des regards furieux; une animation cruelle était peinte sur leurs visages; de leurs armes ils frappaient le sol; la bouche écumante, grinçant des dents, fouettant l'air avec leurs lances, ils piétinaient de rage d'être obligés de différer d'en venir aux mains.

Un Italien, M. Bolognesi, raconte ce qu'il a vu dans des villages du haut Nil. Des ossements entassés sous un arbre témoignaient d'une exécrable coutume : à la suite de chaque engagement avec leurs ennemis, les vainqueurs s'emparaient des cadavres du parti vaincu et les promenaient dans les campagnes. Après plusieurs jours d'orgies, les triomphateurs attachaient à des arbres ces cadavres et les y laissaient jusqu'à ce qu'ils fussent réduits à l'état de squelettes. C'est alors qu'on apportait les ossements sous l'arbre des trophées de guerre. M. Bolognesi vit sous un de ces arbres une telle quantité d'ossements entassés qu'ils s'élevaient jusqu'à la moitié de la hauteur du tronc.

S'agit-il des Nubiens? le vol est en aussi grand honneur chez eux que jadis à Sparte ou dans l'Italie avant

les Romains. Des Cafres? Ils sont menteurs, paresseux, voleurs, et voleurs pleins de ruse, voraces jusqu'à la gloutonnerie. Ajoutez qu'il n'y a chez eux aucune pudeur naturelle.

Parle-t-on des Pahouins des deux Guinées? Ils sont voleurs, menteurs, querelleurs, avides, rusés, toujours en guerre entre eux. Des Ouadaïens, visités par le docteur Nachtigal? Ils sont, il est vrai, très courageux, mais aussi très orgueilleux, très entêtés, barbares, hostiles à tout ce qui vient du dehors, hommes et choses. Ainsi des autres!

Cependant, pour être juste, il faut dire qu'il y a quelques exceptions agréables à constater. Ainsi, pour ne parler que d'eux, les Zoulous sont gais, hospitaliers, expansifs (au point d'accompagner leurs paroles d'une mimique très expressive). Leur énergie et leur moralité leur assurent une supériorité sur tous leurs voisins; ils ont la prétention fondée de fournir les plus braves guerriers de l'Afrique australe; enfin, ils savent observer la discipline.

Au nord du continent africain, l'islamisme étend sa diffusion. Il domine dans certaines régions. Il y a des populations entières qui sont musulmanes : les Ouolofs du Sénégal, les Peuls et les Toucouleurs; à l'orient, les Somalis, cruels et fourbes, ont été récemment fanatisés par une confrérie religieuse musulmane, au point que l'accès de leur territoire n'est plus permis qu'à des forces supérieures.

En dehors de l'islamisme, certains peuples africains croient en un dieu; les autres, et c'est le plus grand nombre, n'ont pas la plus légère notion d'un être suprême. Ils sont adonnés à des pratiques superstitieuses;

ils attribuent volontiers un pouvoir occulte aux chefs qui les régissent aussi bien qu'à des êtres invisibles, qui disposent, suivant leur caprice, du sort des hommes.

Les Pahouins admettent l'existence d'un dieu créateur du monde, qu'ils appellent Agnama. Ils ont aussi une idée vague d'une vie future. Point de culte. Ils n'attendent de Dieu ni bien ni mal. Les malheurs qui leur arrivent, tels que la maladie, la mort, ils les attribuent aux maléfices, aux sortilèges de leurs ennemis. Chez eux le féticheur, *ngan*, est aussi le médecin. Il sait se faire payer, et c'est un proverbe dans le pays que nul médecin ne va à sa besogne sans un sac vide.

Les Nouers, de la région du haut Nil, ont un dieu qu'ils appellent Nav. Le prêtre qui est son représentant, ou plutôt sa représentation vivante, est une sorte de Grand Lama, comme au Thibet, pour lequel on professe une vénération voisine du culte. Il est immortel et exempt des servitudes inhérentes à la nature humaine. Donc jamais ses fervents n'entendent parler de sa mort, et un des prêtres de son entourage est toujours là pour se substituer à lui et prolonger son existence. La supercherie se renouvelle indéfiniment.

Les Nègres de la Guinée méridionale reconnaissent un être supérieur, une puissance occulte : le Zambi. Mais ils sont surtout entichés de leurs génies bienfaisants ou malfaisants, qui prennent à leur gré toutes sortes de formes : tantôt arbres, rochers ou cailloux et griffes de tigres, voire bouchons de carafe. Il y a chez eux des fétiches portatifs ; il y en a d'autres ayant la forme d'une statue ; un coin des huttes est réservé à ces fétiches comme des dieux lares. Il y a enfin des fétiches d'importance, logés dans une case qui est un diminutif de temple et

confiés à la garde de sortes de prêtres. Ces fétiches-là passent pour savoir découvrir les coupables, décider de



Fig. 20. — Cafre amakose.

la victoire et disposer même de la pluie ; et cependant il ne leur est rendu aucun culte.

Les fétiches africains affectent, du reste, toutes sortes de formes. Outre les statues grossièrement ébauchées, il y a encore des têtes d'animaux, des morceaux de fer, des boules de terre ornées de plumes. Chez les Achantis,

nombre d'arbres sont fétiches, par exemple tous ceux de Coumassie, la capitale.

Dans d'autres parties du continent noir, on possède des figurines, que les femmes serrent sur la poitrine pour se préserver de la stérilité; d'autres sont portées par les enfants pour les faire grandir; certains fétiches donnent de l'embonpoint à ceux qui les gardent sur eux. On a des figurines blanchâtres, — représentant les hommes blancs, — implorées pour éviter de tomber entre les mains des trafiquants égyptiens ou portugais et se préserver de l'esclavage; quelques figurines se suspendent au bras en signe de deuil. La corne du rhinocéros se place à l'entrée des cases pour les garantir du « mauvais œil »; les cornes d'antilope jouissent de la même autorité; enfin en guise de « porte-bonheur », en bien des lieux on attache à son bras des gris-gris en dents d'hippopotame, en ivoire et autres matières.

Dans les pays musulmans, les marabouts font un commerce fructueux de gris-gris; ils vendent aussi des amulettes pour la préservation de tous les dangers : ce sont généralement des versets du Coran, logés dans une épaisse et volumineuse enveloppe de cuir.

Les indigènes de l'Afrique équatoriale n'ont aucune idée précise de la divinité. Mais, comme les autres, ils sont extrêmement superstitieux; ils croient à des sorts défavorables qu'on peut leur jeter. Ainsi les Houmas du Karagoué refusaient de vendre du lait aux voyageurs anglais, sachant que ceux-ci faisaient usage de porc, de poisson, de volaille et d'une espèce de fève appelée *maharagoué*, et craignant, par suite, pour leurs troupeaux, des influences funestes.

Les populations, quand elles échappent à la tyrannie

des chefs militaires, tombent sous celle de grands magiciens, qui exercent une réelle autorité dans certaines provinces.

Devins et sorcières s'imposent à la simplicité du com-



Fig. 21. — Le Temple des serpents, à Wydah (Dahomey)..

mun de leur race. Les explorateurs ont trouvé à la cour de Kamrasi des sorcières, figurant dans toutes les cérémonies, la tête couronnée de racines entremêlées de lézards desséchés, de dents de crocodile, de griffes de lion, de petites carapaces de tortue. Les sorciers de tous pays s'entourent du même bric-à-brac. Ces sorcières

noires, — et laides, on peut le croire, — confectionnent des baguettes charmées.

Mtésa avait aussi les siennes, rusées commères affectant de parler avec des intonations aiguës. Elles ceignaient leurs reins de tabliers de peaux de chèvre très petits, bordés de clochettes, et étaient armées de petits boucliers et de lances, décorées d'une houpe de filasse.

Les premiers explorateurs européens, avec les moyens dont ils disposent, fusils, revolvers, montres, boussoles, ont été pris par les indigènes pour d'habiles magiciens. Le roi Roumanika n'eut rien de plus pressé que de prier Speke d'user de sa puissance occulte pour tuer son frère Rogéro, qui était pour lui un compétiteur embarrassant.

Le même voyageur trouva le lac Victoria habité par un *mgussa*, ou esprit, ayant pour interprète un sorcier respecté, qui avait établi son domicile dans une île du lac. C'est là qu'étaient données les consultations, au milieu d'un appareil rappelant celui des sorcières de la cour; mais avec cette particularité, que le sorcier et sa femme prenaient des airs cassés de vieillards, toussant, parlant en tremblotant, et se traînant avec peine.

La sorcellerie est le plus souvent inséparable de la médecine. Il en est ainsi chez les Cafres, qui ont une connaissance assez étendue de la propriété des plantes, bien qu'ils administrent leurs médicaments à si forte dose, qu'ils tuent souvent leurs malades avec ce qui aurait pu les guérir. Ils accompagnent leurs prescriptions médicales d'un sacrifice : c'est une chèvre, un mouton, un bœuf qu'il convient d'immoler aux mânes des ancêtres pour se les rendre favorables.

Les Nègres de la Côte d'Or sont aussi adonnés au féti-

chisme. Ils croient, néanmoins, à une autre vie. Leurs superstitions se ressentent du contact avec les populations musulmanes. Ils ont une croyance légendaire, qui ne manque pas de grâce : c'est l'existence d'un enfant divin, antérieure à la création du monde. Cet être surnaturel, dont l'enfance demeure éternelle, ne boit ni ne mange. Des démons, désignés sous le nom de *woodsi*, occupent aussi une place importante dans leur métaphysique. Ils se font de l'âme humaine, *kra* ou *kla*, une idée assez originale. Le *kla* existe avant le corps et peut être transmis d'un corps à l'autre; il est en quelque sorte distinct de l'homme charnel, auquel il donne des avis et peut en recevoir des hommages et des offrandes. Cela ressemble à un démon familier ou à un ange gardien et protecteur; mais le *kla* constitue une dualité mâle et femelle, une association des deux principes du mal et du bien.

Tout cela est inoffensif et préférable de beaucoup aux pratiques sanguinaires de cultes barbares, comme dans le Dahomey et chez les Achantis, où le prêtre est un bourreau, et le sang de nombreuses victimes, l'holocauste. Nous avons parlé de la cruauté exceptionnelle de ces peuples de la portion occidentale du continent africain; nous n'y reviendrons pas, car c'est un sujet trop attristant. Qu'on nous permette, toutefois, de mentionner cette étrange particularité de temples consacrés par les indigènes aux serpents; ces reptiles sont honorés par eux.

A Wydah (Dahomey), il existe un de ces temples, où les indigènes apportent avec un soin infini les serpents qu'ils rencontrent, au lieu de les détruire. On les compte par milliers dans ce sanctuaire hospitalier.

Le docteur Répin a vu cet asile vénéré des serpents fétiches, situé non loin du fort, dans un lieu un peu

isolé, sous un groupe d'arbres magnifiques. « Ce curieux édifice, » dit-il, « consiste simplement en une sorte de rotonde de 10 à 12 mètres de diamètre et de 7 à 8 de hauteur. Les murs en terre sèche, comme ceux des cases des habitants, sont percés de deux portes opposées, par lesquelles entrent et sortent librement les divinités du lieu. La voûte de l'édifice, formée de branches d'arbres entrelacées qui soutiennent un toit d'herbes sèches, est constamment tapissée d'une myriade de serpents... Tous appartiennent, comme doit bien le supposer le lecteur, à des espèces inoffensives, car ils sont dépourvus des crochets canalicules dont la présence caractérise les serpents venimeux. Leur taille varie de 1 à 3 mètres. »

Devant cette absence presque complète d'idées religieuses tant soit peu avouables, les missionnaires chrétiens ont vu dans l'Afrique un immense champ de labeur. C'est peut-être, de leur part, une généreuse illusion; dans tous les cas, la tâche est ingrate.

Il y a des pays, — comme le pays des Matabélis, dans l'Afrique australe, — où les missionnaires anglais, établis depuis nombre d'années, n'ont pas fait une seule conversion durable, et voici pourquoi. Lorsqu'à la mort d'un chef converti, son successeur se montre rebelle à la religion nouvelle, tous les catéchisés de ses États disparaissent comme par enchantement; c'est à qui se compromettra le moins ; le christianisme ne fera jamais de martyrs parmi les peuples de la race noire.

A la tête des missions catholiques nommons la mission française fondée par les Jésuites à Bagamoyo, qui est un petit port, situé sur l'océan Indien, en face de Zanzibar.



Fig. 22. — Le serpent-dieu et le grand-prêtre de Wydah.

Cet établissement ressemble à un village. Il y a là, dans seize corps de logis séparés, 10 religieux, 10 religieuses et 200 élèves, garçons et filles. La mission de Bagamoyo a été d'un grand secours pour tous les explorateurs qui ont tenté de pénétrer dans l'Afrique par le Zanguebar.

Des missionnaires catholiques sont allés aussi s'établir dans l'Ouganda, en 1879. Le roi Mtésa leur fit un bon accueil; il leur donna une propriété de l'étendue d'un hectare, toute plantée de bananiers; il leur fournit même des ouvriers pour y construire leur modeste résidence de roseaux.

Les Anglais étendent leurs anciennes missions de l'Afrique australe à toute l'Afrique équatoriale. Ces nouvelles missions protestantes, soutenues par de puissants capitaux, ont dans leur personnel des officiers de marine et des matelots, des médecins, des ingénieurs, des charpentiers, des forgerons, des agriculteurs, des tisserands et même un imprimeur. On voit que l'Angleterre songe tout à la fois au salut des âmes et aux satisfactions que peut procurer l'industrie et les arts des peuples civilisés. Les Noirs de l'Afrique doivent être surpris de tant de sollicitude, — à moins qu'ils n'aient soupçonné des vues intéressées chez leurs bienfaiteurs, — ce qui est probable.

L'église écossaise a créé près du lac Nyassa la mission de Livingstonia.

La Société britannique des missions des Universités a fondé en 1864, à Zanzibar, un établissement, destiné à recueillir les enfants esclaves libérés par les croiseurs anglais, et à secourir aussi les esclaves adultes. Cette société compte étendre son action dans toute la Nigritie méridionale.

Sur la côte occidentale d'Afrique, la propagande catho-

lique a moins de succès que celle des missions protestantes des Anglais.

Bien plus grande encore est l'influence du mahométisme, qui envahit le pays en refoulant le fétichisme, et transforme les villages et les campagnes par l'agriculture. « Le rejet de l'idolâtrie par le Coran est incessant, rapide, fatal, » dit M. Plauchut. « Partout l'islamisme souffle sur les Noirs la haine des chrétiens; il pénètre, protégé simplement par son prestige, dans les tribus les plus sauvages des golfes de Biaffra et de Guinée; il fonde l'empire de Haoussas, il est dans le Bambara, suit le cours du Niger, et descend les montagnes de Kong jusque dans les criques les plus inaccessibles de la Côte d'Or. Trois ou quatre marabouts, avant-garde d'une tribu d'émigrants du Fouta, rencontrent-ils dans un beau site un village nègre aux huttes chancelantes, aux habitants nus ou couverts de peaux, ils s'y arrêtent, catéchisent les enfants et leur apprennent à déchiffrer avec une patience admirable les caractères arabes. Les fétiches peu à peu font place aux gris-gris, renfermant les versets du livre saint.

« Arrive bientôt la tribu colonisatrice, escortée par quelques chefs à cheval, qui, le sabre à la main, forcent, s'ils s'y refusent, les Nègres à travailler, à défricher la terre et à l'ensemencer. Si le Noir veut résister, il est tué; s'il échappe pour aller se cacher dans les forêts de la côte, on court à sa poursuite. Au bout de peu d'années, le sol, étouffé jusque-là par une végétation désordonnée, se couvre de cultures; les ânes, les bœufs, les chèvres, les chevaux emplissent, aux portes des villages, les enceintes fortifiées, où ils dorment à la belle étoile; les Nègres portent désormais avec orgueil le *boubou* séné-

gambien, le fusil, le sabre, tout ce qui caractérise l'homme libre; les femmes ont répudié leur ancienne nudité, et ne se montrent plus aux étrangers que le corps entouré d'un pagne bariolé, aux couleurs éclatantes. Nos mis-



Fig. 23. — Culte du Voudou.

sionnaires européens ne peuvent lutter contre ce système des marabouts, presque toujours et partout triomphant. Il leur faudrait user du sabre, donner sur terre le paradis de Mahomet et le promettre aux Nègres, même encore après leur mort. »

Qui se chargerait de réunir en un corps d'ouvrage les

us et coutumes, ayant force de loi, chez les cent nations de l'Afrique? Celui-là se livrerait à une entreprise laborieuse et vaine. On ne pourrait pas procéder par région, ni par groupes, — où les affinités seraient peut-être insaisissables; — l'ethnographie ne fournirait point de fil conducteur, et il serait illusoire de compter sur les douteuses analogies qu'offrent les langues, car souvent, sur des territoires contigus, il est parlé des idiomes qui n'ont entre eux aucune parenté : ce ne sont pas des dialectes divers d'une même langue, mais des langues essentiellement distinctes.

De même, les mœurs, les usages et coutumes varient d'une peuplade à l'autre. Pour la morale de ces Noirs, ce qui est « le bien » en amont... de la cataracte d'un fleuve, devient « le mal » lorsque le cours d'eau a repris son écoulement paisible. On dirait même que, dans la crainte de se confondre avec les tribus voisines, chaque tribu donne du relief, de l'exagération aux caractères qui lui sont particuliers, de telle sorte que les oppositions se trouvent, de jour en jour, plus nombreuses et plus marquées.

Nous nous bornerons à noter quelques particularités intéressantes, butinées çà et là dans les relations des voyageurs.

L'Ouroua, qui forme à l'ouest de la région des lacs un vaste et puissant royaume, a été visité par Cameron, qui eut des difficultés avec le roi Kasongo. Ce roi possédait deux capitales, l'une accessible à tous, l'autre peuplée de 3,000 femmes et interdite aux hommes; les enfants mâles en étaient éloignés, quelques jours après leur naissance.

Voilà certes une curieuse organisation politique; celle

du Dahomey l'est davantage encore. Qu'on en juge.

Le roi du Dahomey est doué d'un double nom, d'un double caractère, d'une double fonction. Une moitié de lui-même administre la ville; l'autre moitié régente les campagnes. A la dualité dans la personne du monarque correspond la dualité dans l'État. Toutes les charges sont masculines et féminines : il y a un grand prêtre femelle et un grand prêtre mâle, un premier ministre femelle et un premier ministre mâle, un généralissime femelle et un généralissime mâle. Autour du roi se pressent des courtisans femelles et des courtisans mâles, ces derniers ne pouvant jamais entrer dans le gynécée, et les premiers ne pouvant jamais en sortir, sauf dans les grandes occasions. Les officiers des deux cours sont égaux en fonctions et en prérogatives, sauf pourtant qu'un certain officier femelle porte le titre de *Mère des hommes*. Ce matronat nous paraît l'une des plus singulières institutions que l'on connaisse.

Dans beaucoup de parties de l'Afrique, les filles sont censées appartenir au roi du pays. C'est à lui qu'on demande une femme. Lorsque le hasard ne préside pas à la distribution, le sujet doit savoir gré à son souverain d'avoir tenu compte, dans le choix qu'il a daigné faire, des services rendus, du rang et des qualités personnelles du postulant.

Chez les Zoulous, dans l'organisation des forces militaires, les hommes mariés forment des régiments, distincts des régiments des célibataires, et reconnaissables à la couleur des boucliers. Chez eux encore, les hommes se réservent le soin de traire les vaches; il est expressément interdit aux femmes de s'en mêler, sous peine de mort, dit-on. Les jeunes garçons du pays sont soumis,

à l'âge de quatorze ou quinze ans, à une initiation à la vie des guerriers, dans une cérémonie où les hommes du village leur administrent, tout en dansant, des coups de baguettes, qui font jaillir le sang de leurs corps nus.

Si nous voulions énumérer les supplices de ces peuples barbares, ce serait à ne plus en finir : la décapitation, les longues tortures avant l'exécution, les joues traversées d'un couteau qui paralyse la langue, l'enterrement vivant, l'empalement, les criminels livrés en pâture aux fourmis de l'Afrique australe, la dent des cannibales, la section des doigts ou du poignet, etc.

Au Congo, il existe une sorte de jugement de Dieu. Dans les cas d'accusation grave entre deux individus et dans l'impossibilité de découvrir de quel côté sont les torts, les gardiens des fétiches administrent aux deux parties, aux deux adversaires, un poison, la *casca*, qui doit tuer celui qui est coupable. Cette même façon de procéder se retrouve au pays des Achantis; là, c'est un fragment de l'écorce d'un arbre appelé *odum* que l'on fait mâcher à l'accusé, en lui donnant une grande quantité d'eau à boire. La *casca* est aussi administrée à haute dose à des criminels voués à une mort à peu près certaine, et il paraît que le spectacle d'une de ces exécutions est réellement horrible. Dans ce même pays, il est certains accommodements avec la loi : celui qui est puni de mort peut livrer en son lieu et place un de ses esclaves pour être exécuté. C'est assez commode, et les adversaires de la peine de mort n'ont pas songé à cette substitution par voie de contrainte ou de persuasion.

Chez les Nouers, où l'on coupe le cou aux voleurs, l'assassin est à la merci des parents du mort : ils ont le

droit d'exiger de lui autant de vaches qu'il a de doigts aux pieds et aux mains.

Ce qui semble commun à tous les Africains, c'est leur penchant à jaser, rire, se livrer avec frénésie à des danses,



Fig. 24. — Arrivée d'une fiancée nègre.

entremêlées de mascarades grotesques. Naissances, mariages, funérailles sont l'occasion de chants et de danses.

Danses et chants s'exécutent aux sons d'une musique qui présente une assez grande variété d'instruments. C'est une suite de tambours dont les sons gradués produisent une échelle de tons, se rapprochant assez de la gamme; ce sont des clochettes en fer à timbres gradués

aussi, des castagnettes également en fer. En fait d'instruments à vent, ils ont des espèces de musettes, formées d'une calebasse, dans laquelle le musicien souffle, au moyen d'une corne d'antilope percée par le petit bout. Ces instruments sont de diverses grandeurs et produisent chacun une note différente. Ils ont aussi des flûtes et de vrais hautbois, en guise de pipeaux rustiques. Dans les instruments à cordes se trouve la lyre antique, formée d'une carapace de tortue couverte en peau de girafe, garnie de deux montants, avec les cordes. Pour d'autres, la carapace de tortue est remplacée par un morceau de bois creusé.

On devine que, dans ces réunions bruyantes, les libations ne sont pas épargnées. On s'y enivre de *pombé*, boisson fermentée faite avec le grain du sorgho ou blé cafre, de *mérissa*, ou d'autres sortes de bière; de vin de palmier. Une ivresse artificielle s'y ajoute parfois : dans le Barozé, elle est puisée dans l'emploi du *bangué*, qui est une sorte de chanvre, qu'on fume dans des pipes.

La guerre et le pillage, — une guerre sans miséricorde suivie de supplices pour les prisonniers, — remplit le reste de leur temps, en dépit des soins que réclamerait l'agriculture. Ajoutons-y les exercices militaires, pendant lesquels, courant les uns sur les autres, la lance au poing, la tête surmontée de cornes menaçantes, les guerriers font semblant d'en venir aux mains entre eux. Mais c'est forfanterie pure, comme on s'en apercevrait vite s'ils étaient véritablement en présence d'un ennemi. Il nous reste à dire un mot de quelques singularités concernant les funérailles. Chez les Bassoutos de la Cafrerie, on se débarrasse des morts le plus tôt possible. Après avoir creusé une fosse et lorsque le soleil est couché, on y

apporte le cadavre, ficelé de manière qu'il demeure accroupi et qu'il tienne sa tête dans ses mains. Il est déposé dans la fosse, la tête au niveau du sol et la face tournée vers l'Orient. Et pour que le défunt ne revienne pas tourmenter les vivants, on jette dans la fosse quel-



Fig 25. — Huttes des Marawis.

ques grains de *mabélé* et de maïs, quelques haricots et quelques pépins de courge, plus un paquet de chiendent.

C'est dans une attitude à peu près semblable, avec les genoux rapprochés du menton et maintenus par un lien, que l'on inhume les Bongos; les hommes sont placés la

face orientée vers le nord et les femmes du côté du sud.

Chez les Damaras, lorsqu'une femme meurt laissant un enfant qui aurait besoin de ses soins, il arrive souvent qu'on ensevelit vivant la pauvre créature aux côtés de sa mère.

Comme on le pense bien, c'est la hutte qui est l'habitation ordinaire des Noirs africains; mais elle varie extrêmement de formes, ressemblant tantôt à une ruche, tantôt à un cube. Les matériaux sont divers : on emploie les tiges de dourra et d'autres herbacées, les roseaux, la terre; presque partout, les toits sont couverts de chaume.

Ces huttes légères qui forment un village, ou plutôt un campement, sont souvent détruites par l'incendie, allumé accidentellement ou par suite de faits de guerre.

Dans les pays du Zambèse, le major Serpa-Pinto a remarqué un genre d'habitation qu'il a mentionnée dans son livre : c'est une hutte ovale, donnant accès à une autre hutte demi-cylindrique. Les Louênas des mêmes régions ont des bâtisses à cône tronqué, élevées avec beaucoup de soin et de solidité.

Dans toutes les parties de l'Afrique que Schweinfurth a visitées, il n'a pas rencontré une seule tribu dont l'architecture n'offrît une disposition qui ne fût particulière, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. « Les cases des Diours, » dit ce voyageur, « ne ressemblent pas à celles des Chillouks, qui ont la forme des champignons, ni aux demeures des Dinkas, habitations massives que distinguent les appentis des porches. Elles ne peuvent pas non plus être confondues avec les huttes des Bongos, leurs toits n'ayant jamais les curieux appendices qui caractérisent ces dernières. Ce sont, en général, des cons-

tructions fort simples, sans ornements d'aucune sorte, mais présentant néanmoins, dans leur structure, le soin et la symétrie que tous les Nègres paraissent apporter dans l'érection de leurs demeures. Un clayonnage, fait en bois ou en bambou, et recouvert d'argile, constitue la muraille. La toiture est simplement une pyramide en chaume. »

Ajoutons qu'il n'est pas rare que les cases des Dinkas, rondes, fort grandes et solides, aient jusqu'à une quarantaine de pieds de diamètre. La muraille, assez basse,



Fig. 26. — Hutte des nègres Dinkas.

est formée d'un mélange d'argile et de paille hachée ; le revêtement de la toiture conique est fait au moyen de couches de paille superposées, qui donnent à la construction l'aspect d'une haute meule de blé. Ce toit a pour support un arbre planté au milieu de la case, et auquel on a laissé ses branches. Cette construction peut durer de huit à dix ans.

Dans la Guinée méridionale, l'habitation indigène est la *chimbèque*, hutte dont les parois sont faites de *loangos* (sorte de jonc), reliés ensemble par des liens de palmier rotang et des lattes de branches de palmier bambou. Le toit est en herbes sèches ou en folioles de palmier raphia. Ces huttes ont de 7 à 8 pieds de façade, sur

5 ou 6 de profondeur. On emploie dans le Dahomey pour édifier les cases, la terre glaise un peu ramollie dans l'eau et qui cuit sur place à l'ardeur du soleil : faire des briques donnerait trop de peine. Ces murs résistent tant qu'un toit les protège contre les infiltrations des eaux pluviales. Une enceinte renferme un certain nombre de ces petites maisons carrées, appartenant au chef de famille ; elles n'ont d'autre ouverture que la porte, et sont couvertes d'herbes sèches. Le toit avance assez pour former, au moyen de piliers de bois, une galerie extérieure.

Abomey, la capitale du royaume, se présente ainsi à la vue des voyageurs terrifiés : un mur de 20 pieds de hauteur entoure un vaste espace, où s'élève une quantité de huttes, construites comme nous venons de le dire, en bambous, et couvertes en chaume. La plus grande est habitée par le roi, les autres par ses femmes. L'entrée de la demeure royale est parée de crânes humains; aux murs sont appendus symétriquement des mâchoires, et, çà et là, des têtes encore sanglantes; sur le toit, d'autres têtes sèchent au soleil. Ces têtes représentent, pour ce tyran sanguinaire, les attributs de la royauté, les insignes de la suprême puissance; et il les renouvelle par d'autres exécutions, sans exciter un murmure, sans susciter la moindre opposition; car il est le maître absolu devant lequel tout fléchit et tout tremble.

Chez les Zoulous, les demeures sont, en général, assez bien tenues; celles des chefs se font remarquer par une propreté irréprochable, bien différentes sous ce rapport des habitations des Cafres et des Hottentots. Ce sont des huttes en forme de ruches, solidement construites au moyen de longues branches d'arbre, qu'on enfonce en

terre et que l'on joint par le haut. Les parois sont faites d'un lacis de roseaux ou de brindilles, recouverts de bouse de vache. L'entrée est fort basse, et l'on ne peut y pénétrer qu'en rampant. Ces huttes sont disposées en cercle autour d'un enclos solidement palissadé, qui sert de remise au bétail et le défend contre les entreprises des lions et des hyènes. Le tout forme un village ou *kraal*.

Chez les Bassoutos de la Cafrerie, le centre de chaque



Fig 27. — *Roudou*, hutte provisoire élevée pour se mettre à l'abri.

ville est occupé par une enceinte murée, renfermant les bœufs de tous les habitants.

Dans les villages des Manyémas, les cabanes basses forment de longues rues, au milieu desquelles sont plantés des palmiers à huile. Il y a une autre sorte de groupement de demeures; c'est le *tembé*, qu'on trouve dans plusieurs des États situés à l'est du Tanganyika. Les habitations sont disposées avec plus ou moins de solidité sur les quatre côtés d'une aire, qu'elles entourent et sur laquelle ouvrent toutes les portes. Chaque appar-

tement, séparé du voisin par une cloison, abrite un ménage. Sur les toits en terrasse, sont rangées les provisions de grain, d'herbe, de tabac, les citrouilles et les autres légumes de la dernière récolte.

Le lieutenant Cameron a vu, sur le petit lac Mohrya, des villages où les huttes sont bâties sur pilotis, comme les cités lacustres de la Suisse aux temps préhistoriques.

Il convient de dire quelques mots des comptoirs fortifiés nommés *zéribas*, établis par les trafiquants du haut Nil et de l'Afrique équatoriale. Ce sont également des stations de chasse. Qu'on se représente une enceinte carrée de plus de cent pas de côté, formée d'épines et de troncs d'arbres. Dans cette enceinte s'élèvent une vingtaine de cases, y compris les grands magasins de dépôt. Au dehors, devant l'entrée de la *zériba*, croissent quelques arbres, à l'ombre desquels se font les transactions avec les indigènes. La *zériba* est souvent entourée par les cases de Noirs amis, bien aises de se couvrir de la protection d'une demeure dont les maîtres possèdent des fusils et de la poudre.

On se doute bien que le « mobilier » de ces rustiques habitations de la race noire est des plus primitifs. Il en est de même des ustensiles. Ce qu'il y a de plus luxueux, ici ou là, c'est la couche d'un chef, formée d'une natte à tissu élastique, en paille coloriée; dans la Guinée, cette couche a un meilleur air, car le *chimbamba* est une sorte de large banc en bambou, sur lequel s'étale une natte en matiba. Partout, le simple mortel s'étend par terre sur une natte.

Mentionnons quelques tabourets en bois; au Dahomey, on en fait de très lourds, taillés dans un bloc de bois et ornés de sculptures et de découpures à jour. En pour-

suivant notre inventaire, nous trouvons encore des nattes, destinées à servir de nappes, des chasse-mouches et des éventails en palmier, le gratte-dos en bois, espèce de râpe qu'on trouve chez les habitants du haut Nil, des pipes de diverses formes, — celle des Chirs est à double



Fig. 23. — *Tembé*, dans l'Ounyamouesi.

fourneau, dont l'un reçoit le tabac et l'autre des plantes aromatiques ; celles des Baris, compliquées de calebasses, sont munies d'un pied qui se fiche en terre ; on les bourre de tabac en poudre.

Il y a aussi des calebasses servant à la préparation des aliments, des jarres de terre, des gamelles en bois garnies d'étain ou simplement faites d'une calebasse,

des plats à fruits et à pain tressés en jonc de couleur, des cuillers en corne d'antilope, des paniers et sacs à provisions, des filtres pour la fabrication des diverses sortes de bière qui forment la boisson du pays, des cornes de bœuf servant, à défaut de jarres, de vases pour ces boissons.

A ces divers ustensiles on peut ajouter, pour les régions qui sont en communication avec les comptoirs fondés par les Européens sur divers points du littoral, quelques poteries pour la cuisson des aliments, des chaudrons, des assiettes, des fourchettes de fer, des couteaux, et un certain nombre de menus outils.

Est-on curieux de savoir ce que mangent ces gens-là? car ils ne sont pas tous anthropophages.

Le Sénégalien, le Berbère et le Haoussa ont leur cous-coussou; les Zoulous, leur bouillie de farine mélangée de lait caillé; d'autres peuples ont leurs gâteaux de maïs. Le Vouaganda (habitant de l'Ouganda) se nourrit presque uniquement de bananes, qui demandent peu de culture; le Mossi, le Groussi et l'habitant du Gourma préfèrent à tout leur igname bouillie et leur farine de manioc. Le manioc est aussi la base de l'alimentation chez les Nègres de la Guinée méridionale; on le mange bouilli, cru, fermenté, en farine et en pâte gluante, dont les femmes forment des galettes.

Dans cette partie de l'Afrique occidentale, on a aussi le maïs, la banane, la patate douce, l'igname, l'ambrevade, plusieurs espèces de haricots, des tomates de la grosseur de belles cerises, des aubergines et des citrouilles, l'ananas et la pastèque. En fait de chair, celle des canards, des poules d'Inde, des cabris et des mou-



Fig. 29. — Armes, instruments de musique, ustensiles, etc.

tons; beaucoup de poissons. Cette cuisine a, pour condiment essentiel le piment, employé à haute dose.

Les femmes broient le grain entre deux pierres et font cuire le gâteau dans des fours improvisés; ou encore elles allument un grand feu sur un terrain battu, et, quand il est suffisamment chauffé, la galette de pâte

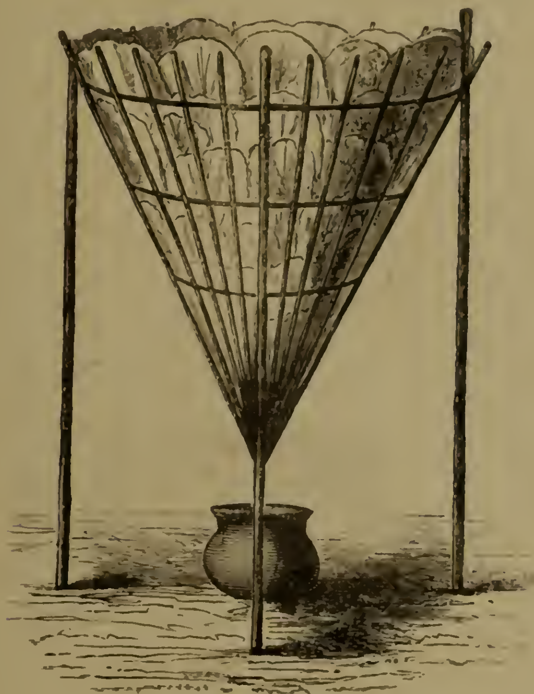


Fig. 30. — La fabrication du sel.

est posée dessus, recouverte d'un vase de métal sur lequel on fait du feu.

Près de la côte occidentale de l'Afrique, les indigènes cultivent des concombres et les mangent en salades, assaisonnés d'une huile tirée de la semence même de cette plante.

Dans la région du haut Nil, les Noirs riverains des affluents du grand fleuve ne mangent ordinairement

qu'une fois par jour, vers le coucher du soleil; leur principale nourriture est le lait, puis le doura, qu'ils consomment en bouillie ou en grains cuits à l'eau. La viande est pour eux un régal qu'ils ne rencontrent que dans les fêtes, les sacrifices, et quand il perdent une tête de bétail. Ils ont des haricots, des pois, des courges, qu'ils cultivent sur les bords des cours d'eau ou dans les îles. Les forêts leur fournissent aussi des racines, des fruits sauvages, des champignons et du miel en quantité.



Fig. 31. — Fourneau africain.

D'autres nourritures semblent accuser chez certains peuples de l'Afrique une réelle dépravation de goût. C'est ainsi qu'on mange des pâtés de moucherons sur les bords du Nyassa et des fourmis blanches dans le Manyéma; frites dans la poêle, ces fourmis constituent, selon Livingstone, un mets très agréable.

« Excepté l'homme et le chien, » dit Schweinfurth, « les Bongos semblent regarder comme alimentaire toute substance animale, quel que soit l'état dans lequel elle se trouve. Les restes du repas d'un lion, débris putréfiés

cachés dans la forêt, et dont l'approche des milans et des vautours leur révèle l'existence, sont recueillis par eux avec joie. Le fumet leur garantit que la viande est tendre, et ils estiment que dans cette condition elle est plus nourrissante et plus facile à digérer que la chair fraîche. Il ne saurait, d'ailleurs, être question de goût



Fig. 32. — Industrie de Kano : tunique des Touaregs.

avec des gens qui ne reculent pas devant la nourriture la plus révoltante. Chaque fois que j'ai fait tuer un bœuf, j'ai vu mes porteurs se disputer avidement le contenu de la panse, ainsi que le font les Esquimaux, qui prennent la seule idée qu'ils puissent avoir des légumes dans ce que leur fournit l'estomac des rennes. »

Faut-il poursuivre cette citation? « J'ai vu, » dit le voyageur, « les Bongos arracher avec calme les vers qui tapissent tout l'appareil digestif du bétail de cette région,

d'affreux amphistomes, et s'en emplir la bouche. Après cela, je ne suis pas surpris qu'ils tiennent pour gibier tout ce qui grouille et qui rampe, depuis les rats jusqu'aux serpents; ni de les voir manger sans répugnance du vautour, dont la chair conserve l'odeur de la nourriture habituelle de ces oiseaux de proie; de l'hyène galeuse, de l'hétéromètre palmé, — c'est un gros scorpion terrestre; — des chenilles et des larves de termite à l'abdomen huileux. »



Fig. 33. — Dessins d'objets en cuir, fabriqués à Tombouctou.

Les Bushmen se guident aussi sur les vautours pour se procurer les reliefs du lion. Quand cet animal a surpris quelque girafe, un buffle, un élan, dès le lendemain les vautours, planant au-dessus des débris de ce festin, en indiquent la place. Les gros os que les mâchoires de la bête fauve n'ont pu entamer, les Bushmen les brisent pour en sucer la moelle.

Les Zoulous sont très friands de sauterelles : ils les mangent au miel, bouillies et réduites en poudre; il paraît que grillées elles sont supérieures aux crevettes, selon l'opinion des Européens qui en ont goûté. Les Zoulous sont gourmets de grosses chenilles, auxquelles ils

trouvent une saveur végétale qu'ils prisent fort; une énorme grenouille appelée *mallamello*, qui, une fois cuite, ressemble assez à un poulet, constitue une des singularités de leur cuisine.

Dans l'occident de la région équatoriale, il y a un fruit, la noix de kola ou de goûro, dont il est fait une consommation importante. Les Achantis en envoient des quantités considérables au marché de Salaga et les indigènes viennent pour s'approvisionner de plus de 1,400



Fig. 34. — *Kano*, sandale en cuir.

kilomètres. De même, des caravanes de Bihé vont chercher, entre le Zaïre et le Zambèse, de grandes quantités de miel, qui entre dans l'alimentation sous forme d'hydromel.

Ceci nous amène à dire quelques mots des boissons.

Les musulmans, qui dominent à l'ouest de la Nigritie, se désaltèrent avec de l'eau fraîche, mélangée avec de la farine de millet. L'infidèle, le fétichiste, boit son *pombé* ou sa bière de millet et de miel, espèce d'hydromel très fort et très enivrant, quelquefois aussi du vin de palmier ou de dattes. Ces bières africaines, *mérissa, caffir*, etc., fait pour la plupart avec une espèce de millet nommé

doura, sont des boissons acidulées très capiteuses. Sous leur influence, les Noirs se livrent souvent à toutes sortes d'actes de sauvagerie et de brutalité.

Quelques mots sur l'industrie des populations africaines trouveront naturellement leur place ici.

Certains Noirs se montrent singulièrement doués pour les arts industriels. Ainsi les Achantis connaissent le tissage, la broderie, la poterie, la fabrication des cuirs, l'art de travailler les métaux et même l'orfèvrerie.

Les indigènes de la région forestière située au sud du lac Tanganyika sont très laborieux : non seulement ils cultivent la terre avec soin, mais ils ont des forgerons qui étirent en fil mince, pour en faire des bracelets, des barres de cuivre apportées du Katannga (à l'ouest du lac Moëro). Ils ont aussi des tisserands qui font, avec le beau coton que produit la contrée, des châles rayés de noir et de blanc. Les habitants de l'Ounyamouési travaillent assez bien le fer et fabriquent des instruments d'agriculture, des couteaux, des ciseaux, des bracelets, des boucles d'oreilles.

Les Zoulous se montrent habiles dans la fabrication des armes dont se servent leurs guerriers. Ils emploient aussi avec art différentes manières de préparer les peaux d'animaux pour les vêtements.

Les Djours sont forgerons et fournissent des ustensiles de métal aux Chillouks, aux Dinkas et aux Nouers.

Les Monbouttous, excellents ouvriers dans les travaux de forge, surpassent aussi tous les peuples de l'Afrique centrale dans la construction des habitations.

Enfin, il y a dans le haut Niger dix ou douze millions de Noirs, les plus industrieux sans doute de l'Afrique. C'est qu'en effet la vie est active dans ces grandes villes

des royaumes du Soudan. Comment vivraient sans industrie les 40,000 habitants de Kouka, capitale du Bornou? les 50,000 habitants de la ville de Kano, dans les États du sultan de Sokoto? A Tombouctou, il y a aussi quelque chose de cette activité.



Fig. 35. — *Djebira*, sac de cuir.

Les marchands du Bornou apportent aux marchés de Kouka et des autres localités importantes les produits variés du sol et de l'industrie. Ces derniers consistent surtout en coton filé, corbeilles en pailles tressées, cordes, brides, bâts, sacs de cuir, ustensiles agricoles, plats, vases d'argile, vêtements : *tourkédi*, draperie bleu foncé dont les femmes s'enveloppent; *tobé*, blouse flottante que

portent les indigènes par-dessus leur large pantalon, tuniques à l'usage des Touaregs, sandales de cuir, etc. Ils s'approvisionnent en retour de marchandises, venues de bien loin par la voie des caravanes. Ajoutons que nous tenons les deux débouchés de cette immense région africaine par l'Algérie et le Sénégal.

## III.

Difficulté de pénétrer en Afrique. — Tentatives des nations civilisées. — Les explorateurs célèbres du continent africain. — Burton, Speke, Grant, Livingstone, Cameron, Stanley, Schweinfurth, Serpa-Pinto. — Autres voyageurs : G. Lejean, Matteucci, G. Rohlfs, Baines, Nachtigal, S. de Brazza, etc.

Voilà, en somme, des peuples bien étranges qui, par leurs mœurs, leurs idées, rendent presque impénétrable le pays qu'ils habitent.

On sait quel a été le sort de la mission Flatters, chargée d'étudier l'établissement d'une voie ferrée à travers le désert qui avoisine nos possessions algériennes. Notre colonie du Sénégal, qui est cependant bien placée pour nous donner accès chez les populations de la Nigritie septentrionale, ne nous a pas été jusqu'ici d'une grande utilité pour cet objet. L'ouverture du Congo par M. de Brazza n'aura peut-être pas non plus d'avantages immédiats.

Les Portugais, qui ont pénétré assez avant dans l'intérieur de l'Afrique, il y a plusieurs siècles déjà, ne sont guère plus avancés que les autres nations européennes dans leurs relations avec le continent noir ; ils en sont réduits à fonder des comptoirs sur le littoral.

Les Anglais, établis en sentinelle au Cap, ne font un pas en avant qu'au prix d'énormes sacrifices, comme on l'a vu lors de la guerre avec les Zoulous, et encore ont-ils eu quelquefois comme auxiliaires, dans cette partie australe de l'Afrique, les Boërs, d'origine hollandaise et fran-

çaise, qui ont fondé les républiques situées au sud et à l'orient du désert de Kalahari. Leur expédition en Abyssinie, leur campagne contre les Achantis, demeurent des faits sans conséquences appréciables au point de vue de la civilisation générale.

L'Égypte seule, — malheureusement la moins civilisée des puissances « civilisées », — a réussi à ouvrir les régions du haut Nil, mais avec des avantages contestables. Que pouvait réellement organiser l'Égypte ayant besoin, elle-même, que l'Europe aille faire la police chez elle?

En 1869, sir Samuel Baker, connu déjà par ses voyages dans la région des lacs équatoriaux, fut chargé par le vice-roi d'Égypte de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, aussi avant qu'il le jugerait utile; et le vice-roi lui donna le commandement d'une petite armée, d'une flottille, avec un matériel considérable. L'expédition fut faite aux frais d'Ismaïl-Pacha, qui était appelé à en recueillir les premiers bénéfices. Il s'agissait pour lui d'annexer à ses États d'immenses territoires; de souder une vaste oasis aux plaines sablonneuses de la Nubie et du Soudan; de faire du Nil, dans son étendue, un fleuve égyptien. Sir Samuel Baker, revêtu du titre de pacha, à lui conféré par la Porte, et tenant du khédive de pleins pouvoirs militaires et politiques, devait avoir le gouvernement des futures provinces dont l'Égypte s'agrandirait.

Il fallut en rabattre. Toutefois, des stations militaires furent établies jusque sous l'équateur; le khédive détròna les roitelets qui lui faisaient obstacle et prit sous sa tutelle les rivaux qu'il leur opposa.

L'Égypte a-t-elle fait davantage du côté de l'Éthiopie? dans la Nigritie intérieure? En 1873, Berbera, le grand

marché des Somalis, la rivale d'Aden, a été occupée par elle. L'année suivante, le Darfour, royaume comptant 4 millions d'habitants, a été conquis; en 1875, Harrar, un autre royaume de 1,800,000 habitants, a été annexé sans coup férir, et l'Abyssinie, par ces agrandissements successifs de l'Égypte, se trouve enclavée dans les États du khédive. L'insurrection du Soudan, dirigée par le Mahdi, a remis tout en question.

Ce n'est donc pas encore de ce côté-là que l'Afrique est ouverte; d'ailleurs, les voyageurs européens y rencontrent trop de mauvais vouloir de la part des fonctionnaires égyptiens.

Nous demeurons en présence d'une Afrique où l'on ne pénètre encore qu'avec d'extrêmes difficultés, où la population est hostile, les chefs d'État ignorants de leurs véritables intérêts, le climat et le sol meurtriers. L'explorateur, qui n'est pas arrêté par les obstacles en quelque sorte insurmontables qui se présentent à lui, doit se sentir couvert, selon l'expression d'Horace, de l'armure de triple chêne et de triple airain.

Au delà d'une étroite zone, nul autre chemin que celui que jalonnent les ossements épars, les squelettes desséchés, traces lugubres des convois de voyageurs ou d'esclaves qui ont passé par là; nulle ressource que celles que l'on traîne après soi au prix des plus grandes fatigues, nul gîte que la terre humide ou les sables. Les bois, les marécages, les campagnes sont peuplés de bêtes fauves, de crocodiles aux formidables mâchoires, de serpents et de scorpions. Les airs sont infestés de nuées de moustiques à longues jambes, qui vous poursuivent jusque dans votre sommeil, si toutefois les hurlements

du chacal et les rugissements du lion vous permettent de prendre quelque repos.

Ailleurs, la mouche *tsé-tsé* tue les chevaux du convoi.

Ailleurs encore, c'est la désolation des vastes déserts. Là, les oasis sont semées comme de rares îles au milieu d'un océan de sable, incessamment soulevé par les vents brûlants; en dehors de ces refuges, pas une ombre rafraîchissante, pas une goutte d'eau pour étancher sa soif, de toutes parts l'horizon dans sa continuité désespérante. Les fourmis blanches dévorent les vêtements et les provisions; le bois même ne résiste pas à leur voracité; en un instant, elles ont démoli un fusil.

Le voyageur ne pourra s'avancer qu'accompagné de nombreux porteurs pour ses bagages, gens indisciplinés et de mauvaise foi, toujours prêts à s'insurger ou à déserter. Il n'est pas rare, en effet, de voir les porteurs, après s'être fait payer d'avance un salaire élevé, décamper la nuit suivante. La précaution de détenir leurs armes et leurs boucliers est loin d'être suffisante, comme certains voyageurs en ont fait la désagréable expérience. Avec ses gens à gages sir Samuel Baker ne fut pas plus heureux que Speke et Grant. A un moment, les hommes de peine de son convoi imaginèrent de refuser la verroterie en payement, et d'exiger quatre vaches par porteur, pour prix d'un trajet relativement assez court. Comme, dans ce moment-là, il ne fallait pas à l'explorateur moins de 1,000 hommes pour ses approvisionnements et ses marchandises, c'était donc 4,000 vaches qu'il s'agissait de se procurer, si l'on ne voulait demeurer sur place. Les Turcs de l'escorte, en diverses razzias, purent à peine en réunir la moitié.

Si l'explorateur compte utiliser les fleuves, il lui faudra



Fig. 36. — Restes d'une caravane.

remonter leur cours encombré d'îles d'alluvion, franchir des cataractes, se laisser emporter par des rapides. Dans d'autres régions, il ne saurait cheminer qu'en caravane avec des chameaux et une nombreuse escorte.

Avant le départ, que de travail! Il s'agit de tout organiser, de tout prévoir. Il faut se munir d'armes pour se défendre contre les bêtes fauves et contre les hommes noirs, il faut se procurer des tentes, des ustensiles de cuisine, toutes sortes de provisions de bouche comme pour une longue traversée; des médicaments pour les maladies à peu près inévitables au-devant desquelles on court, et songer surtout aux moyens d'acquitter, en bien des endroits, le droit d'aller au delà, aux moyens de payer le personnel de l'expédition, d'acheter, au besoin, quelques vivres supplémentaires.

Pour cela, il n'y a que des monnaies encombrantes ou difficiles à réunir. Sur la côte de l'océan Indien, l'explorateur se munira de verroteries dites *rassades* (1), de fils d'archal, de la toile américaine, de la cotonnade bleue, des bracelets de cuivre; on ne connaît pas d'autre monnaie. Avec 40 mètres d'étoffe par jour, il paiera la nourriture de 100 hommes; avec un collier de perles en verre, il apaisera les convoitises d'un sultan noir. Mais les peuplades dont il doit traverser les domaines n'ont pas toutes le même goût, et les femmes des rois nègres ont différents caprices : il en est qui préfèrent la cotonnade bleue à la cotonnade rayée de diverses couleurs; il en est qui repousseront avec un souverain mépris une collec-

(1) C'est par centaines que l'on compte les variétés de perles de verre ou de porcelaine. Les plus communes, celles qui font l'office de la monnaie de billon, sont en porcelaine bleue; les plus recherchées sont rouges (de l'écarlate recouverte d'émail blanc) et sont le plus souvent désignées sous le nom de *sam-sam*.

tion de perles blanches et s'épanouiront à l'aspect d'un collier de perles vertes. Pour épargner ses ressources et prévenir de fâcheuses difficultés, le voyageur doit donc, avant de faire ses emplettes, prendre tous les renseignements possibles sur ces diverses préférences.

Sur d'autres points du littoral africain, l'explorateur sera forcé de se procurer des cauris. Le cauri est un petit coquillage blanc de la grosseur d'une noisette, que l'on pêche sur les côtes de Mozambique, de Zanzibar et de l'île de Ceylan, et qui sert de monnaie courante dans une grande partie de l'Afrique. A la côte des Esclaves, il en faut de 50 à 60 pour représenter une valeur de 5 centimes. Cent cauris ou kourdis y sont le prix de deux défenses d'hippopotame.

Dans la Guinée méridionale, le fusil représente l'unité monétaire. L'offre s'exprime donc en « tant de fusils »: le paiement s'effectue réellement partie en fusils et barils de poudre, partie en tissus, baguettes de laiton, cercles de fer, bouteilles vides. Chose assez singulière, c'est le fusil qui sert pour les achats d'ivoire; mais, pour les arachides, l'unité représentative est la pièce de tissu ou le mille de *matars*, — sorte de verroterie de Bohême : ce sont des morceaux de tubes de verre bleu à facettes, enfilés par séries de cent, et qui servent aussi pour l'achat des vivres; ainsi, à Ambrizette une poule coûte de 1,000 à 1,200 matars.

Chez les Bongos du bassin du Bahr-el-Gazal, le fer préparé en fers de bêche grossiers devient une monnaie courante et remplit l'office de nos valeurs métalliques.

Pour traverser les plaines immenses et marécageuses qui forment la ligne de partage entre le Zaïre et le Zambèse, le lieutenant Cameron dut faire une ample provi-

sion de poissons secs, seule monnaie ayant cours dans cette partie de l'Afrique.

Si l'on pénètre dans le Kordofan et certaines régions voisines, il faut alors une tout autre monnaie, le *ta-*



Fig. 37. — Oasis dans le désert de Sahara.

*lari* (1). Plus avant, dans l'Ouadaï, dans le Bornou, c'est encore le talari, et pour les petites dépenses, les parfums.

(1) Le *talari*, monnaie qui se frappe en Autriche, n'a cours que dans certaines parties de l'Afrique; son nom en arabe est *ryâl*. Le talari ou thaler, frappé à l'effigie de Marie-Thérèse, vaut 5 francs 25 centimes.

Voilà bien des difficultés de détail, qu'il s'agit avant tout d'aplanir.

Quand le voyageur a trouvé, rassemblé ses trésors, ses provisions de route, il lui faut encore diviser tout cela par portions égales dans des nattes cousues en forme de sac, en tenant compte du poids des ballots, chacun d'eux devant former la charge d'un porteur, toujours disposé à se plaindre, surtout s'il est plus chargé qu'un autre.

C'est en se faisant suivre d'un nombreux cortège d'hommes armés et de porteurs, que les voyageurs se sont aventurés au milieu de populations toujours en guerre et à travers des pays où il est difficile sinon impossible de s'approvisionner. La caravane de Speke et de Grant se composait, en quittant Zanzibar, de 220 hommes. Plus récemment, Stanley, suivant la même voie, emmenait avec lui 191 soldats ou porteurs. Sir Samuel Baker, en s'avançant à travers l'Égypte et la Nubie, se fit accompagner par une troupe de maraudeurs turcs, qu'il retint tant bien que mal sous ses ordres. N'oublions pas que le transport des marchandises au milieu des déserts rencontre des difficultés de toute sorte, qu'en venant d'Égypte, par exemple, les cataractes du Nil entre Assouan et Khartoum rendent la navigation à peu près impraticable, et qu'il n'est pas facile de se procurer des chameaux lorsque les pâturages ont été détruits par la sécheresse. Par la voie de Zanzibar, on peut se servir de mules et d'ânes.

Enfin, le voyageur est en route.

D'autres difficultés surgissent pour lui, heureux encore si la maladie ne vient point paralyser tous ses efforts, ruiner son énergie! C'est la guerre qui a éclaté sur un point qui coupe le chemin; ce sont les hommes de l'es-

corte qui prennent peur : plus loin ils croiront à des récits réels ou imaginaires, qu'on leur fera sur les dispositions de populations féroces; ils craindront d'être mangés et refuseront d'avancer. Chaque chef des pays à traverser



Fig. 38. — Dans le désert, près d'Assouan.

retient tant qu'il le peut auprès de lui les voyageurs qui le visitent, soit pour en obtenir des présents à force d'importunité, soit pour donner le change à ses ennemis en leur faisant craindre un auxiliaire redoutable.

Après tout cela, on peut se faire une idée du mérite qu'il peut y avoir à diriger jusqu'au bout, et avec succès, un voyage d'exploration à travers l'Afrique. Et comment

ne pas admirer les dispositions généreuses de Livingstone, le plus hardi de tous les explorateurs, lorsqu'il écrit les lignes suivantes :

« Quand on voyage avec la perspective d'améliorer le sort des indigènes, les moindres actes s'ennoblissent. Le plaisir purement physique du voyage en pays inexploré est d'ailleurs très grand par lui-même. Marcher vivement sur des terres de quelque 2,000 pieds d'altitude donne de l'élasticité aux muscles; un sang renouvelé circule dans les veines; l'esprit est lucide, l'intelligence active, la vue nette, le pas ferme, et la fatigue du jour rend très doux le repos du soir. On a le stimulant des chances lointaines de danger, soit de la part des hommes, soit de la part des animaux. Tout est fortifié; le corps reprend ses proportions, les muscles durcissent, le visage se bronze; il n'y a plus de graisse et pas de dyspepsie. L'Afrique, sous ce rapport, est un pays merveilleux. Il y a certainement des obstacles et des fatigues dont ceux qui voyagent sous les climats tempérés ne peuvent se faire qu'une idée affaiblie; mais quand on travaille pour Dieu, la sueur qui coule du front n'est pas un châtiment; elle est vivifiante et se change en bienfait. »

Nous avons nommé plusieurs fois Livingstone, Speke, Baker, Schweinfurth, Cameron et d'autres explorateurs modernes; nous devons plus d'attention à leurs héroïques travaux.

C'est à la mission protestante allemande de Rabat Mpia, sur la côte des Souahélis, qu'il était réservé de donner les premières notions bien précises sur les grands lacs de l'Afrique équatoriale, qui ont servi d'impulsion à tous les explorateurs de notre temps. Deux officiers de la Com-

pagnie des Indes se rendirent alors à Zanzibar, pour y organiser, sous les auspices de la Société de géographie de Londres, une expédition de découvertes vers la région centrale. L'un de ces hommes était le capitaine Speke, que recommandait sa constitution herculéenne et une énergie que n'avait pas entamée le climat de l'Inde. Le second, Burton, était déjà connu par deux voyages, où il avait fait preuve d'une audace inouïe : il avait visité le petit État abyssin d'Harrar, et, sous le costume d'un hadji musulman, il avait osé pénétrer en Arabie jusqu'à la ville sainte du Prophète, que les yeux des chrétiens ne doivent même pas contempler du haut des montagnes voisines. Versé dans la connaissance des langues africaines, habitué aux mœurs de l'Orient, calme, résolu, observateur sagace, Burton était le digne compagnon de Speke.

Les deux explorateurs partirent de Kaolay, dans le courant de 1857, avec une escorte de Souahélis, fournie par les chefs indigènes relevant de l'iman. Kaolay est un petit port sur l'océan Indien, à l'embouchure de la rivière Kingani, rivière qu'ils remontèrent tout d'abord.

On connaît la relation de ce voyage, écrite par Burton. Sceptique de son naturel, Burton ne montra pas la même confiance que son émule dans le résultat d'une exploration de l'Afrique équatoriale.

Speke recommença un nouveau voyage en 1860; cette fois, il était accompagné par le capitaine Grant. Les deux voyageurs quittèrent Zanzibar le 1er octobre, après avoir pris soin d'envoyer en avant une caravane d'indigènes, qui devaient former, à Kaseh, un dépôt de toutes les choses nécessaires à l'expédition. Ils emmenaient avec eux 60 hommes armés, de plus une troupe de porteurs et un détachement de soldats hottentots, que le gouver-

neur du Cap avait voulu leur adjoindre. La différence de climat entre le sud et le centre de l'Afrique est telle, que ces Hottentots n'y purent résister : la plupart moururent; il fallut renvoyer les survivants.

Dans son premier voyage, de compagnie avec Burton, Speke avait trouvé libre et ouverte la route de Zanzibar à Kaseh; il en fut, cette fois, tout autrement. Une sécheresse inusitée et la famine désolaient toute l'Afrique orientale. La guerre s'était élevée entre les tribus indigènes, et Speke s'attendait à voir intercepter toute communication avec Zanzibar. Aussi employa-t-il près d'une année à atteindre Kaseh, c'est-à-dire à accomplir la portion déjà connue du voyage. Là, il trouva de nouveaux interprètes, et un an après son départ de Zanzibar, il se remettait en route. Jusqu'au 15 février 1863, aucune nouvelle des deux voyageurs ne parvint en Europe; la Société de géographie de Londres envoya à leur recherche deux de ses membres qui, remontant le Nil, allèrent à la rencontre de l'expédition : l'un, M. Petherick, n'atteignit Gondokoro qu'après de longs retards; l'autre, sir Samuel Baker, arriva assez à temps pour servir utilement Speke et ses compagnons.

L'explorateur avait reconnu le lac Nyanza de Karagoué, auquel il donna le nom de Victoria Nyanza, et qui est l'un des grands réservoirs du Nil. Speke et Grant avaient séjourné chez les peuples riverains de cet immense bassin d'eau douce. Sur leurs indications, sir Samuel Baker parvint à un autre grand lac, qu'il appela le lac Albert; c'est aussi un réservoir du Nil. Baker visita les pays situés entre les deux lacs, se donnant pour un prince européen, traitant d'égal à égal les petits despotes de ces contrées, vivant à leurs cours, et se trouvant, bien

malgré lui, plus ou moins engagé dans leurs querelles.

Pendant que s'accomplissaient les explorations dont nous venons de parler, un autre intrépide voyageur poursuivait de son côté les siennes, entreprises avant les découvertes de Speke et de Baker.

Livingstone, parti pour l'Afrique en 1840, y était resté



Fig. 39. — Rochers sur le Tanganyika.

d'abord douze ans. Il y retourna une seconde et une troisième fois, après quelques mois de séjour en Angleterre. Quoiqu'il ne fût plus jeune et qu'il eût cruellement souffert, il ne pouvait se résigner au repos. Pendant bien des années, il parcourut l'Afrique australe, le bassin du Zambèse et la région des lacs. Plusieurs fois des rumeurs sinistres se répandirent en Europe sur le sort de l'illustre explorateur. Des expéditions furent organisées pour aller à sa recherche : Cameron et Stanley y ont rencontré une célébrité méritée. Un jour, la nouvelle de cette mort de

Livingstone, si souvent annoncée, précéda de peu, cette fois, la dépouille de l'homme persévérant mort au champ de labeur : on le ramenait en Angleterre pour y être inhumé à Westminster, à côté des rois, des héros et des grands génies de ce pays.

C'est surtout en comparant une carte de l'Afrique telle qu'on la connaissait il y a une quarantaine d'années et les cartes actuelles, qu'on est frappé de toute la prodigieuse étendue des travaux de Livingstone.

Avant lui, on se contentait, au-dessous de l'équateur, de dessiner les côtes, le cours du fleuve Orange et, un peu au hasard, quelques montagnes parallèles à la mer. « Du Congo, l'embouchure seule était indiquée, un trait incertain figurait le Zambèse jusqu'à 2 ou 300 kilomètres de la côte, un pointillé aventureux donnait au lac Maravi un contour aussi vague que les renseignements recueillis à son sujet, et le reste de l'intérieur était d'une blancheur immaculée. Livingstone est venu, et avec une persévérance qui a peu à peu attiré l'attention et lui vaut aujourd'hui l'admiration du monde entier, il a poursuivi l'exploration de cette région inconnue. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir dressé la carte actuelle dont le cadre seul existait avant ses voyages. La découverte du lac Ngami, des rivières Tioungué et Tchobé, le tracé du cours du Zambèse, la découverte de ce curieux lac Dilolo qui envoie des eaux à l'océan Indien par le Zambèse et à l'océan Atlantique par le Congo, le relevé des côtes du Nyassa (le Maravi des Portugais), du lac Pamalombé, la découverte et le tracé du cours du Chiré, leur déversoir dans le Zambèse, la découverte du lac Chiroua, de l'extrémité méridionale du lac Tanganyika, du lac Bangouelo, du lac Moëro, du lac Landj et du Loualaba, cette

mystérieuse rivière qui relie ces trois lacs et dans le bassin de laquelle il s'est obstiné jusqu'à la mort, le tracé de la Rofouma, le relief des contrées que traversent ces cours d'eau, toute la masse de faits géographiques qui ont si complètement modifié les idées sur l'Afrique, c'est à lui que nous en devons la révélation (1). »

Le lieutenant Cameron avait vingt-neuf ans quand on songea, en 1873, à lui confier la direction d'une expédition dont le but était d'aller au secours de Livingstone et de l'aider à achever son œuvre. Il était préparé à cette mission par un long séjour sur la côte africaine et par la connaissance de la langue kissouahili, parlée dans l'intérieur partout où le commerce arabe a pénétré.

Cameron était lieutenant de vaisseau dans la marine anglaise. Il partit au mois de mars 1873 de Bagamoyo, et arriva en novembre 1875 au port de Katombéla, sur l'océan Atlantique, après avoir traversé l'Afrique dans sa largeur, presque en ligne droite, non sans courir, comme on le pense bien, de nombreux dangers, dans un voyage si extraordinaire. Il usa toujours vis-à-vis des indigènes d'une extrême douceur, sauf de rares exceptions où il fut obligé de leur faire entendre « le son » de sa grosse carabine. Et plus d'une fois aussi il vit fuir devant lui des populations qui, vivant dans la crainte perpétuelle de tomber en esclavage, redoutaient l'approche de sa caravane.

M. Stanley, Américain, correspondant du *New-York Herald*, fut aussi envoyé à la recherche de Livingstone par les propriétaires de ce journal. Il rejoignit ce dernier, en octobre 1871, à Oudjiji, sur la rive orientale du lac

(1) Paul Bourde.

Tanganyika. Il l'accompagna dans une exploration de la partie nord de ce lac, et rapporta en Europe des lettres et un Journal de celui qu'il avait été assez heureux de retrouver vivant, et plein encore de confiance dans l'achèvement de son œuvre.

L'explorateur américain réussit, comme avant lui le lieutenant Cameron, à traverser l'Afrique équatoriale de l'est à l'ouest. Parti du Zanguebar, il arriva à Saint-Paul de Loanda, sur la côte occidentale d'Afrique, avec 115 hommes de son expédition. Il avait quitté Nyangoué le 5 novembre 1876; c'est le point d'où Cameron se proposait de gagner le lac Sankora par le Loualaba, et de descendre ce grand cours d'eau, supposé en communication avec le Congo, jusqu'à la mer.

L'officier anglais avait dû modifier cet itinéraire et tourner brusquement au sud jusqu'à Kisenga, pour marcher ensuite vers Benguëla par une ligne à peu près plein ouest. Stanley s'est davantage rapproché de l'équateur. Après avoir traversé par terre l'Oureggou, ne pouvant plus avancer au milieu de forêts impraticables, il passa le Loualaba et continua son voyage le long de la rive gauche, à travers l'Oukousou du nord-est. Malgré les continuelles attaques des indigènes, l'expédition, pourvue de dix-huit canots et d'un bateau d'exploration, réussit à descendre le fleuve du Congo, semé de grandes îles, et aussi de cataractes, qui obligèrent nombre de fois les voyageurs à prendre terre et à traîner leurs embarcations le long des rives.

De Boma, l'expédition gagna par vapeur Cabinda (13 août 1877) et, de là, Saint-Paul de Loanda, fort éprouvée par la dysenterie, le scorbut et ces ulcères particuliers à l'Afrique, qui rongent la chair des pieds



Fig. 40. — Chasse au lion.

jusqu'à l'os, et dont Livingstone eut tant à souffrir.

Dans une autre partie encore inexplorée de l'Afrique centrale, dans la région arrosée par le Bahr-el-Gazal (la rivière des Gazelles) et ses affluents, un savant naturaliste a fait un séjour de plusieurs années (1868-1871). Schweinfurth fut séduit surtout par les richesses nouvelles qui s'offraient à lui, se désintéressant de tout ce qui n'avait pas un rapport direct avec ses études. La relation de son voyage a, cependant, la plus grande valeur pour la connaissance d'un pays très sauvage, peuplé d'anthropophages et voisin de la seule partie du continent africain demeurée mystérieuse, et figurant encore sur les cartes avec cette mention : « Région inconnue ».

Enfin, plus récemment encore, un officier portugais, le major Serpa-Pinto, a réussi à traverser l'Afrique de l'Atlantique à l'océan Indien, ou plus exactement de Benguela à Durban. Grâce à sa relation, nous avons été renseignés sur bien des contrées inconnues jusqu'ici. Sur plusieurs points aussi, ses explorations ont complété celles de Livingstone dans l'Afrique australe. Quant au voyageur, il semble avoir couru bien des dangers, s'être soustrait à plus d'une embûche. Il a triomphé de l'astuce des souverains des pays traversés par lui, du mauvais vouloir de ses propres serviteurs, des maladies inévitables, et même des bêtes féroces, — car le major n'a jamais hésité à suivre un lion dans les hautes herbes. Une nuit, il en a tué deux, à la faveur de la lumière de magnésium : on peut bien le croire, puisqu'il a rapporté les griffes de ces animaux.

Le major Serpa-Pinto s'est donné partout comme un envoyé du roi de Portugal (le « Mouéné Pouto », comme disent tous les peuples de l'Afrique méridionale), en vue

d'établir ou plutôt de développer des relations commerciales déjà existantes.

Il y aurait plus que de l'injustice à passer sous silence les travaux, les efforts persévérants, les souffrances et souvent les succès, de plusieurs explorateurs qui ont pénétré en Afrique par divers points. Sans remonter trop loin dans le passé, une foule de noms se présentent à notre souvenir, — ceux de Caillé, Clapperton, Laing, du docteur Cowen, du lieutenant Denovan, du fils de Mungo-Park, du jeune et vaillant Vogel, du docteur Overweg et de Richardson, compagnons du docteur Barth.

Plus près de nous, nous devrions encore payer des dettes de reconnaissance à Guillaume Lejean, qui a visité la haute Nubie, au marquis de Compiègne, pour ses explorations du Gabon, du pays des Pahouins et de l'Ogooué, au docteur Matteucci et à M. Massari, son ami, pour leur voyage de la mer Rouge au golfe de Guinée; à M. Savorgnan de Brazza, qui a fait triompher la politique française et les intérêts français dans cette région du Congo, qui est l'une des clés de l'Afrique centrale.

M. Trémaux nous a montré le Soudan et l'esclavage; Gérard Rohlfs est allé à l'oasis de Koufara et aux montagnes Noires; le docteur Nachtigal a décrit la région qui s'étend de la Tripolitaine au pays des Gaberis et au delà, par l'Ouadaï. M. Ch. de Rouvre a passé huit années (1870-78) sur les rives du Zaïre, où il a entretenu des relations suivies avec les indigènes, et il nous a fait connaître les ressources commerciales de la Guinée méridionale.

Baldwin, l'infatigable chasseur, Baines le naturaliste, ont augmenté la somme de nos connaissances sur l'A-



Fig. 41. — Nubien.

frique australe; Georges Ebers sur la Nubie, Victor Largeau sur le pays de Rirha, Ouargla et Ghadamès, le lieutenant Mage sur le Soudan occidental, Alfred Marche sur le Sénégal et l'Ogôoué, M. Lambert et le docteur Bayol sur le Fouta Djalon, le commandant Gallieni sur le haut Niger. Ce jeune officier de notre infanterie de marine a reçu du gouverneur du Sénégal la mission de pénétrer dans la vallée du haut Niger par le massif montagneux compris entre ce grand cours d'eau et le Sénégal (1880-1881). Ajoutons que M. G. Révoil a entrepris une exploration du pays des Somalis, voisin de la mer Rouge.

Nous oublions d'autres voyageurs et d'autres résultats acquis.

Combien ont payé de leur vie leur dévouement à la science et à la civilisation! le baron de Decken et ses compagnons, massacrés chez les Somalis en 1866; C. Anderson, mort en 1867 dans le pays d'Ovampo; Ernest Linant de Bellefonds, mort victime d'une trahison sur le haut Nil Blanc en 1875, etc., et plus près de nous : Maes, Crespel, Wautier, Deleu, Popelin, Debaize, Madoni, Fraccaroli, Gessi, Pioggia, le Dr Smith, Keith Johnston, Elton, Stahl, Phipson, Wybrandt, Pinkerton, Hildebrandt, Le Saint, Bonnat, Soleillet.

Combien aussi de missionnaires, à qui sont dues tant de précieuses communications, n'ont pas été moissonnés par les fièvres entre la côte de Zanzibar et les lacs intérieurs, ou sur le littoral de l'Atlantique! L'Afrique a le don puissant d'exciter notre curiosité, mais c'est une terre meurtrière.

# IV.

L'Afrique équatoriale. — Les lacs. — Les grands fleuves. — Le Nil. — Le Sénégal. — Le Niger. — Le Congo. — Le Zambèse. — Montagnes. — Les savanes. — Les déserts. — Les rivages.

Quelle est donc cette région des lacs, naguère encore si mystérieuse et qui, tout d'un coup, a surgi comme un nouveau monde, et a pris une si grande place dans les spéculations des savants, des hommes d'État, des philanthropes, des missionnaires et même des commerçants?

La partie équatoriale de l'Afrique, dans la région de ses grands lacs d'où sort le Nil, a une hauteur moyenne de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette portion du globe, composée principalement de roches granitiques, n'a jamais été submergée, ni bouleversée par des volcans, et semble n'avoir subi aucune modification dans son état primitif.

Les campagnes sont, pendant une longue saison, arrosées par des pluies qui, dans une zone de six degrés dont l'équateur occupe le centre, tombent depuis février jusqu'à la fin de novembre; mais ces pluies sont surtout abondantes du mois d'avril au mois d'août. Elles renouvellent les approvisionnements des lacs et, s'échappant en divers cours d'eau, elles vont au loin fertiliser les terres.

Le climat de la région des lacs est assez tempéré. Les pluies qui tombent à torrents, chaque jour, vers le soir, pendant la longue saison dont nous venons de parler,

achèvent de rendre la température fort supportable; mais, faute d'une suffisante exploitation du sol, l'air est très insalubre.

Les lacs équatoriaux sont de diverses grandeurs; pour la plupart, ils s'étendent, du nord au sud, au pied de montagnes qui courent parallèlement à la côte de l'océan Indien. Les dénombrer, les grouper ne peut donner



Fig. 42. — Un radeau.

qu'une très imparfaite idée de leurs positions; essayons néanmoins.

En remontant du sud au nord, il y a d'abord, — sans compter le Chiroua, — le lac Nyassa, découvert par Livingstone en 1859; il est assez isolé et se trouve le plus rapproché de la mer, à la hauteur des îles Comores. Le Nyassa est très profond. A une courte distance de ses rives, une ligne de plus de 90 mètres ne touche pas. Un grand nombre de rivières se jettent dans ce lac; mais, à l'extrémité nord, il en est une qui en sort. Des montagnes riveraines, hautes de 3,000 à 3,500 mètres, serrent la nappe d'eau de très près.

Au nord-ouest du Nyassa, un groupe très remarquable de lacs communiquent entre eux; ils vont perdre leurs eaux dans la région encore inconnue de l'Afrique centrale, peut-être en donnant naissance au fleuve Zaïre ou Congo; ce sont les lacs Bangoueolo, Moëro, Kamolondo, Lincoln (ou Moura?), enfin un lac innommé, semé d'îles, et d'où s'échappe le fleuve dont nous parlons.

Un deuxième groupe est formé du lac Tanganyika, que Burton et Speke virent en 1858, du lac Hikoua ou Léopold, du Nyanza du Karagoué, auquel ce dernier explorateur, Speke, imposa le nom de Victoria Nyanza, et du Mwoutan, que découvrit sir Samuel Baker, en 1864, et plus connu sous le nom d'Albert Nyanza. La reconnaissance du lac Victoria ne se fit pas d'un seul coup, et pendant plusieurs années nous avons vu trois lacs de noms différents figurer sur les cartes dans le tracé de la plus large de ces nappes d'eau placées sous l'équateur. Nous négligeons avec intention quelques lacs secondaires, le lac Baringo, le lac Manyara, etc.; enfin, le lac Ngami, dans l'Afrique australe. Le lac Kassali, vu de loin par Cameron, est couvert de végétaux sur lesquels les indigènes, à l'aide de troncs d'arbres et de terre, établissent des îles flottantes, qui supportent des cultures et peuvent, au gré des habitants, voyager d'un rivage à l'autre.

A l'époque des tempêtes équinoxiales, les gros temps sont terribles sur tous ces lacs. De hautes vagues y donnent le mal de mer aux mariniers du Nil. Parfois, sur une longue étendue, leur surface est couverte de roseaux; ailleurs, des masses flottantes de végétaux (*ambatch* ou *herminiera*) colorent leurs eaux d'une teinte rougeâtre

par la décomposition de leur écorce, et sont assez volumineuses pour entraver la navigation.

Le Tanganyika, le plus remarquable de tous ces lacs, a près de 700 kilomètres de long et une largeur moyenne de 40 kilomètres. Cameron a relevé l'embouchure de 96 rivières qui s'y jettent. Les bords de ce lac ont un caractère uniforme : ce sont des montagnes, coupées de vallées, qui descendent vers le rivage. Aux montagnes, couvertes d'immenses forêts d'un vert sombre, correspondent des falaises rouges, qui s'avancent en promontoire dans l'eau ; aux vallées, des baies qui s'arrondissent dans l'intérieur des terres. Il n'y a pas en Afrique de pays plus fertile que les pays riverains de ce lac.



Fig. 43. — Le papyrus.

Sir Samuel Baker a trouvé l'Albert Nyanza encombré de ces bancs flottants de roseaux, dont nous venons de parler ; ils empêchaient les canots d'aborder. Ces bancs paraissaient s'être formés des détritus d'une végétation aquatique, dans laquelle le roseau papyrus a pris racine. L'épaisseur de la masse flottante est d'environ trois pieds, et si ferme, que l'on peut marcher dessus, sans courir d'autre risque que d'enfoncer jusqu'à la cheville dans la vase. Sous ces radeaux de végétation, l'eau est extrêmement profonde, et le rivage se trouve ainsi protégé sans interruption par

cette jetée, d'une formation si bizarre. Un jour, l'explorateur vit une terrible rafale et le soulèvement de l'eau en détacher de grands morceaux, et le vent agissant sur les roseaux comme sur des voiles, poussa de côté et d'autre sur le lac des îles flottantes de quelques ares d'étendue.

Maintenant, pour mémoire seulement, mentionnons le lac Tchad, très au nord, en plein Soudan; nous en parlerons plus loin.

Si les lacs sont, pour ainsi dire, cantonnés dans la région du sud-est, sauf le lac Tchad qui occupe une position centrale en Afrique, il n'en est pas de même des fleuves

Ils se déversent dans trois mers. C'est le Nil, fleuve immense dont les embouchures sont sur la Méditerranée; ce sont, sur le versant de l'Atlantique, le Sénégal et la Gambie, qui descendent des monts de Kong; le Niger, qui se jette dans le golfe de Guinée par de nombreuses bouches, forme un delta aussi considérable que celui du Nil; c'est encore, sur le même versant, l'Ogôoué, qui atteint l'Atlantique au golfe de Biafra, le Zaïre ou Congo, sur lequel nous reviendrons, le Coanza, qui franchit, par une série de cascades, les derniers gradins des plateaux de l'intérieur, avant d'arriver à la côte; le fleuve Orange, qui roule, sur les plateaux de l'Afrique australe, ses eaux presque taries avant de parvenir à l'Océan.

Enfin, le versant de l'océan Indien est arrosé par deux cours d'eau importants : le Limpopo et le Zambèse, qui descendent des plateaux intérieurs.

De tous les grands fleuves qui sillonnent le globe, le Nil est celui qui, de tous temps, a le plus vivement occupé, et l'on pourrait même dire passionné les esprits. C'est le seul cours d'eau considérable que l'antiquité ait

pu connaître, au moins en partie, d'une façon exacte. Le Gange, l'Indus, le « fabuleux Hydaspe », dont parle Horace, ne s'offraient à l'étude des anciens qu'à travers les ténèbres d'une incertitude, que les expéditions de Sésostris et d'Alexandre n'avaient pu entièrement dissiper. L'Égypte, visitée de bonne heure par Hérodote, conquise par Alexandre, devenue grecque avec les Ptolémées et romaine avec Auguste, était ouverte aux peuples de l'Occident. Les grands systèmes d'eaux de l'Inde et ceux de la Chine et de l'Amérique sont tous océaniques; seul, le Nil, après un cours, qui est peut-être le plus long de tous, — plus long que celui des Amazones et que celui du Mississipi, se jette dans une mer intérieure, à côté de ces colonies dont la civilisation grecque avait parsemé le littoral de l'Asie Mineure et toute la mer Égée.

Ces sept embouchures, formant un double delta, cette fécondité exceptionnelle dont il dotait la basse Égypte, cette crue périodique, tantôt bienfaisante, tantôt dévastatrice, ce mystère même qui dérobait son origine, tout le recommandait à l'attention.

Les explorateurs de notre temps ont fait faire au problème des sources du Nil le plus grand pas vers sa solution. L'hypothèse de l'existence d'une réunion de lacs sur le vaste plateau de l'Afrique équatoriale, émise, dès 1852, par Murchison, le célèbre géologue anglais, fortifiée par les découvertes successives de Livingstone, de Speke, de Baker et de Stanley, est aujourd'hui devenue une donnée scientifique exacte.

Il ne reste plus à déterminer que le point de départ extrême du cours d'eau, — rivière ou ruisseau, — qui vient du plus loin apporter son tribut, bien modeste peut-être, à l'un des puissants réservoirs qui alimentent largement

le Nil. C'est encore une notion incertaine, mais qui n'a véritablement qu'un intérêt secondaire et, en quelque sorte, purement géographique.

Il est certain qu'en étudiant le cours du fleuve qui vient répandre la vie dans les sables brûlés de la Nubie et de la basse Égypte, sous un ciel où il ne pleut point, et en remarquant combien sont peu nombreux ses affluents, et combien sont puissantes ses inondations périodiques, aux mois de juillet et d'août (époque de l'année où partout les chaleurs font baisser les eaux fluviales), on ne pouvait guère s'arrêter à la supposition de commencements modestes pour le Nil, comme pour tant de fleuves; l'on ne pouvait penser qu'il sort, mince filet d'eau, du creux d'un rocher. Il ne faut, en effet, rien moins que plusieurs grands réservoirs, recueillant les eaux tombées sur la surface de vastes bassins, à l'époque des abondantes pluies équatoriales, pour remplir largement, dès sa naissance, le lit d'un fleuve si imposant.

Ces pluies lui apportent, chaque année, une immense quantité d'eau, qui élève son niveau. Le fleuve commence à monter dans les premiers jours de juillet, atteint son maximum de hauteur vers la fin de septembre et baisse ensuite graduellement jusqu'au milieu de mai de l'année suivante. Le Nil élève continuellement son lit par ses dépôts successifs de limon; on a calculé que cet exhaussement est d'un mètre en neuf siècles; cette élévation est plus considérable en dehors du lit du fleuve, dans les plaines où l'eau déborde ou est amenée artificiellement.

A mesure que l'on approche de l'équateur en remontant le Nil, la végétation se développe de plus en plus.



Fig. 44. — Chaussée dans le delta égyptien, au temps de l'inondation du Nil.

Jusqu'à Gondokoro, la navigation sur le fleuve ne laisse apercevoir que des marécages sans fin, s'étendant à perte de vue, habités par les hippopotames et infestés de moustiques. Le fleuve, dont les eaux sont grises, charrie des herbes, des roseaux, des troncs d'arbres. sur les-



Fig. 45. — Le Ripon, près du lac Victoria.

quels sont perchées des cigognes et des grues. Mais, après avoir dépassé Gondokoro, l'aspect du pays se modifie sensiblement. Bientôt on trouve des campagnes magnifiques, où les plaines gazonnées alternent avec les bois, et rappellent, en les écrasant de leur supériorité, les créations des jardiniers paysagistes. Le pays de Médi

offre, dans son entier, l'image d'un véritable parc naturel. Le vert des prairies y est piqué de bouquets de tamarins gigantesques au feuillage sombre.

L'Ounyoro se présente ensuite avec ses vastes plaines, basses et marécageuses, rendues impénétrables par d'interminables forêts de menus arbres, de broussailles et de hautes herbes. Quelques rares collines, d'une forme conique, ne suffisent pas à rompre la monotonie des sites. Les bananes, les patates douces, le sésame et le millet forment la maigre culture des terres.

Les habitants, à l'unisson avec le pays, se couvrent d'une façon sordide de peaux de bêtes, et se réunissent dans de misérables villages, aux huttes étroites et malsaines. En fait de bétail, ils ne possèdent guère que des chèvres, rarement des vaches. Mais, dans ces latitudes, les extrêmes se touchent. Au cœur même de l'Ounyoro, à Rondogani, sur les bords du Nil, les plus riantes perspectives s'offrent à la vue.

Le fleuve coule largement entre deux rives verdoyantes, distantes l'une de l'autre de 600 à 700 mètres. Du milieu de son lit, s'élèvent des îlots habités par les pêcheurs, ou des récifs sur lesquels s'abattent hirondelles de mer, floricans et pintades, et où les crocodiles se chauffent au soleil, tandis que les hippopotames s'agitent à travers les roseaux.

Au delà des berges, errent de nombreux troupeaux d'antilopes. Le Soga, qui est une province de l'Ounyoro, semble appartenir aux bêtes sauvages. Les éléphants s'y promènent par bandes. Les champs de bananiers y sont remplis d'hippopotames et les jungles, d'antilopes. Les lions s'y montrent fréquemment et sont d'une très grande férocité. Il y a des régions d'une fertilité exceptionnelle,

aux environs des chutes de Ripon, situées non loin du point où une branche du Nil sort du lac Victoria.

Le Nil présente un phénomène curieux. Depuis le con-



Fig. 46. — Chasse de nuit au crocodile.

fluent de la Saubat jusqu'au lac Nau, le fleuve, qui a de 1,800 à 3,000 mètres de large, est littéralement couvert par la végétation. Un arbuste, que les Arabes appellent *ambatch* et dont le bois est plus léger que le liège, émet ses racines dans l'eau; le vent les arrache de la rive et les jette dans le courant. Quand un obstacle les arrête,

elles s'entassent; des papyrus et d'autres plantes se mêlent à l'ambatch, et bientôt le Nil coule sous un parquet de verdure. Nous avons vu quelque chose de semblable dans les grands lacs.

Le Nil Blanc, qui est un des affluents les plus considérables du grand fleuve africain, est par lui-même si puissant, si large, qu'à 400 lieues de la mer il ressemble à un lac. Tout ce qu'on y voit est en rapport avec ses proportions gigantesques. L'hippopotame dresse sa tête à la surface des eaux et se roule dans les courants qui aboutissent au fleuve. D'énormes crocodiles se montrent, la gueule béante, sur le rivage; des troupeaux d'éléphants jouent dans les pâturages; entre les hauts palmiers marchent fièrement les girafes; des serpents, gros comme des troncs d'arbre, reposent dans les marais, et des monticules de fourmis, de dix pieds de hauteur, s'élèvent au milieu des joncs. Dans les vastes et épaisses broussailles obstruant les rives, les lions affamés rugissent, et les Noirs apparaissent au loin, brandissant leurs lances.

A l'endroit où le Nil Blanc se joint avec le Bahr-el-Gazal (rivière des Gazelles), affluent occidental du Nil, leurs eaux réunies forment ce lac Nau, que nous venons de nommer, sans l'avoir compté toutefois parmi les lacs africains : c'est à proprement parler un débordement permanent des deux fleuves. Cette nappe d'eau a une lieue de circonférence; elle entoure une île couverte d'une végétation toute tropicale. La ligne blanchâtre du fleuve Blanc se dessine distinctement dans cette eau calme, d'une limpidité si parfaite qu'on peut voir les poissons nager parmi les plantes aquatiques qui tapissent le fond du lac. Ce vaste miroir, reflétant le bleu du ciel, n'est

troublé à sa surface que par les ébats des hippopotames.

Passons au versant de l'Atlantique.

Le Sénégal est le fleuve le plus important de notre établissement colonial sur la côte occidentale d'Afrique. Ce fleuve s'avance vers la mer après avoir traversé de rares collines et un pays plat.

A la saison des pluies, qui commencent vers le 1er juin, le fleuve inonde la partie basse du pays. Quand les eaux se retirent, elles laissent de larges espaces inondés, qui ne peuvent sécher que par l'évaporation. A ce moment,



Fig. 47. — Chef Bambarra en costume de guerre. (Haut Sénégal.)

pullulent les moustiques. Pendant la saison sèche, le fleuve coule entre des berges, qui deviennent de plus en plus élevées à mesure qu'on le remonte. C'est à cette époque que les hirondelles d'Europe viennent chercher un refuge au Sénégal; elles creusent les berges du fleuve pour y établir leurs nids. Le Sénégal, comme la plupart des fleuves de la côte d'Afrique, se jette à la mer par une embouchure qui est obstruée par une barre de sables mobiles, et rendue impraticable durant les basses eaux.

Le Niger, ou Dhioli-Ba, est le second fleuve de l'Afrique. Dans un parcours navigable de plus de 3,000 kilomètres, il reçoit près des trois quarts des innombrables affluents alimentés par les pluies périodiques qui se produisent à époques fixes dans le Soudan, comme dans toutes les régions de la zone équatoriale; le restant de ces eaux se réunit à l'est dans une mer intérieure, sans issue connue : le lac Tchad. Malheureusement la région inférieure des bouches de ce puissant cours d'eau est d'une insalubrité proverbiale : de nombreux marécages, tour à tour submergés par les eaux douces et les eaux de la mer, y produisent des émanations pestilentielles.

A l'embouchure de ces fleuves africains du versant de l'Atlantique, se produisent, avec plus ou moins d'intensité, des raz de marée, d'une durée de plusieurs jours. La houle se jette sur la côte en vagues rapides de plus en plus hautes et qui, blanches d'écume et grondant comme un tonnerre lointain, courent les unes sur les autres et tourbillonnent en bouillonnant sous un ciel de plomb, au milieu de la brume des embruns. Ces vagues finissent par former une sorte de muraille liquide, qui s'effondre avec un énorme fracas, produisant sur le rivage une commotion qui se fait sentir au loin.

Un cours d'eau qui a aussi une importance considérable, moins par son volume que par le rôle qu'il est appelé à jouer, comme voie de communication, c'est l'Ogôoué, qui est presque à la ligne de partage des deux Guinées. On connaît les expéditions successives du marquis de Compiègne accompagné de M. Marche, l'expédition allemande du docteur Lenz et surtout celle de MM. Savorgnan de Brazza et Alfred Marche. M. de Brazza a mené à si bonne fin sa première expédition qu'il a obtenu l'appui du gouvernement français pour en entreprendre une seconde beaucoup plus importante. Nous allons en parler.

Le Congo ou Zaïre est le fleuve-roi de la côte occidentale d'Afrique, bien qu'il n'arrive qu'en troisième ligne parmi les fleuves de ce continent. Son embouchure est immense : elle a plus de 11,000 mètres. Cameron compare cette embouchure à celle de l'Amazone et du Yang-Tsé-Kiang pour la majesté, la rapidité du courant et le volume.

Le Congo est le seul fleuve de la côte occidentale d'Afrique qui n'ait point de barre à son entrée. Il débouche dans l'Océan avec une telle impétuosité qu'à dix lieues au large la mer est encore colorée par ses eaux, dont le volume est si considérable qu'elles adoucissent les eaux de l'Atlantique.

Le Loualaba, ce cours d'eau du centre de l'Afrique qu'on n'a pas encore pu suivre jusqu'à son embouchure, n'est autre chose, selon toute apparence, que le Congo ou Zaïre sous un troisième nom. Coupant la large ceinture de montagnes situées entre le grand plateau central et le littoral, il descend par une trentaine de chutes et de rapides furieux jusqu'au grand fleuve, qui se trouve entre les cataractes de Yellala et la mer. Le Loualaba est semé

d'îles, et malheureusement aussi de cataractes infranchissables, qui obligèrent maintes fois Stanley et ses compagnons à descendre sur la rive et à traîner leurs embarcations sur le sol.

Le grand Loualaba varie, dans sa largeur, entre 4 et 16 kilomètres. Il a été mesuré par Cameron au dernier point reconnu par Livingstone en 1871 (Nyangoué). Ce fleuve avait dans cet endroit 932 mètres, d'un courant très rapide. Cameron a calculé qu'à l'étiage, le débit du Loualaba était de 126,000 pieds cubes par seconde, c'est-à-dire que ce cours d'eau avait un débit égal à plus d'une fois et demie celui du Gange en temps de crue et à trois fois celui du Nil à Gondokoro.

Lorsqu'on pénètre dans le Congo par son embouchure, les rives apparaissent bordées d'îles, couvertes de palétuviers aux racines énormes enchevêtrées de lianes, au travers desquelles serpentent un grand nombre de petits bras. Au milieu de ce delta s'ouvre la voie navigable; à 48 kilomètres de l'embouchure, le fleuve change d'aspect. A partir de là, se succèdent de vastes îles, couvertes d'herbes hautes et serrées, pâturage ordinaire des hippopotames, et qui ne montrent que de rares bouquets d'arbres. Ces îles, formées de terrains d'alluvion, se détachent parfois au moment des hautes eaux, par morceaux de 1,000 mètres et plus, qui descendent le cours du fleuve et s'en vont, flottant avec les végétaux et les animaux qu'elles nourrissent, se désagréger en pleine mer.

Enfin, on aperçoit, derrière de véritables murailles de végétation, quelques hauteurs, les premières; au loin les sommets dénudés des montagnes apparaissent, légèrement teintés de bleu. Puis, sur la rive droite, la montagne se rapproche, nue, plaquée d'énormes blocs étince-

lants de mica. L'estuaire du Congo prend fin, et le paysage change encore d'aspect; les îles deviennent montueuses. Bientôt, tous les bras du fleuve se réunissent en un seul, large de 1,800 mètres et qui coule entre de hautes montagnes, descendant sur les rives par des plans



Fig. 48. — Sur les rives du Congo.

très inclinés. Le fleuve, dit M. Charles de Rouvre, « gronde comme un gigantesque torrent au milieu de passes étroites bordées d'une opulente végétation; les immenses murailles qui le resserrent s'entr'ouvrent par places pour laisser apercevoir de riants vallons. Le paysage est d'un aspect à la fois pittoresque et grandiose. » Tel est le Congo jusqu'aux cataractes ou plutôt jusqu'aux rapides de Yellala.

On sait ce qui a été tenté sur l'initiative de M. de Brazza pour faire prévaloir l'influence française dans les vallées de l'Alima et de la Niari, ainsi que pour assurer le libre parcours des voies de l'Ogôoué et de l'Alima. Notre chambre des députés a voté en 1882 un crédit de 1,275,000 francs pour subventionner la mission de M. de Brazza et lui permettre d'établir huit stations principales reliées par douze postes, et devant former les étapes d'une double route vers le grand fleuve africain, — du Gabon, par l'Ogôoué et l'Alima, et de la mer par le Quillion et la vallée de la Niari, — ces deux routes aboutissant au point où le Congo cesse d'être navigable lorsqu'on remonte son cours.

De son côté, Stanley, repris soudain du désir de retourner en Afrique, et soutenu par l'Association internationale africaine, placée sous le patronage du roi des Belges, a déployé une activité capable d'exercer une grande influence sur la contrée que traverse le Congo. Et bientôt plusieurs baleinières à vapeur ont pu faire sur ce fleuve un service quasi régulier, entre Isanghila et Manyanga. Les petits steamers, remontant le fleuve africain à partir du Stanley-Pool, qui est la partie où il devient navigable, pouvaient sans obstacle sérieux pénétrer jusqu'au cœur du continent noir. L'Association internationale a fondé plusieurs stations au delà du Stanley-Pool. Pour tenir tête, au besoin, aux indigènes, le célèbre explorateur américain a cru prudent de faire venir de Zanzibar deux ou trois cents hommes bien armés; les cadres de cette petite troupe ont été formés des survivants des expéditions précédentes et de quelques compagnons de Livingstone, de Speke et de Grant.

Il se fait un grand commerce sur cette partie du littoral



Fig. 49. — Les chutes de Mosi-oa-Tounia, sur le Zambèse.

africain, et un certain nombre de factoreries françaises, échelonnées sur la rive gauche, y représentent des intérêts sérieux.

Sur le versant de l'océan Indien, le Zambèse présente l'apparence d'un magnifique cours d'eau, de plus de 1,600 mètres de largeur; mais il est si peu profond, que pendant plusieurs mois de l'année, la navigation n'est permise qu'à des canots d'un faible tirant d'eau. A son embouchure, la côte, couverte de palétuviers, a un aspect lugubre; une barre formidable, sur laquelle vient se briser un violent ressac, ne permet pas de considérer le Zambèse comme une grande voie commerciale.

En remontant le fleuve et pendant les cent premiers milles qu'il parcourt, le pays a un aspect des plus monotones. Sur l'une et l'autre rive, s'étend une plaine, couverte d'herbes gigantesques, sans une colline, presque sans arbres. Le sol ne commence à s'accidenter qu'au mont Morumbala; alors la végétation prend quelque force, les arbres se multiplient, les deux rives se bordent de collines. A la plaine nue et monotone a succédé un terrain couvert d'une végétation luxuriante. Le sable blanc des rives fait place à un terrain volcanique; de gros blocs de basalte forment les bords du fleuve. Dans cette région, le fleuve commence à être pointillé d'îlots, couverts d'une magnifique verdure.

La cataracte de Gogna, en aval des rapides de la Sitoumba, interrompt la navigation du Zambèse. Il faut alors transporter par terre les canots jusqu'à un endroit nommé le Mamoungo. Il y a encore d'autres cataractes et d'autres rapides, jusqu'à la grande chute de Mosi-oa-Tounia (la fumée qui monte), nommée par Livingstone cascade de Victoria; « une auge, une crevasse gigantes-

que, » selon l'expression du major Pinto. C'est un abime profond par lequel le Zambèse se précipite, sur une largeur de plus de 1,800 mètres.

D'après la relation du major Serpa-Pinto, le Zambèse se jette dans la crevasse qu'il rencontre par trois cataractes grandioses : le courant est divisé en trois bras par deux grandes îles. La chute perpendiculaire est de 80 mètres. L'une de ces îles est couverte de la végétation la plus riche. La chute la plus petite est aussi la plus belle « ou, à dire vrai, elle est la seule qui soit belle, car pour tout le reste Mosi-oa-Tounia n'est qu'une sublime horreur. Ce gouffre énorme, noir comme le basalte où il est béant, sombre à cause de l'obscurité du nuage qui l'enveloppe, s'il eût été connu aux temps bibliques, eût été pris pour l'image des régions infernales, pour un enfer d'eaux et de ténèbres plus redoutable peut-être que celui de feu et de lumière... Parfois, quand l'œil pénètre jusqu'aux profondeurs, à travers le brouillard éternel, il aperçoit une masse aux formes confuses, pareilles à des ruines aussi vastes qu'effroyables. Ce sont des pics de rochers d'une hauteur énorme, sur lesquels l'eau qui les fouette se convertit en une nuée d'écume (1). »

Aux environs de cette chute, le Zambèse est parsemé d'îles verdoyantes et fleuries. Les eaux transparentes prennent une teinte vert glauque; çà et là, des crocodiles et des hippopotames gigantesques émergent et replongent parmi les ondes rapides.

Dans sa traversée du Barozé, le fleuve, lors de la saison des pluies, inonde la plaine, qui a une étendue de plus de 50 kilomètres.

(1) *Comment j'ai traversé l'Afrique.*



Fig. 30. — Le grand désert du Sahara.

Des colonies portugaises occupent le cours inférieur du Zambèse. Elles se composent généralement de sangs-mêlés, gens d'une santé languissante, d'un aspect grossier



Fig. 51. — Guerrier Touareg.

et plus ou moins engagés dans le trafic des esclaves.

En fait de montagnes, — nous ne nous occupons, qu'on ne l'oublie pas, que de la partie inexplorée ou peu connue

de l'Afrique, — les cimes neigeuses du Kilima-Ndjaro et du mont Kénia, situées dans le pays des Masaïs, non loin de l'océan Indien, marquent les points les plus élevés dans l'état actuel de nos connaissances sur ce continent.

Ces géants africains, suivant le baron de Decken, n'auraient pas moins de 20,000 pieds de hauteur. « Le ciel était clair, » dit-il, « je pus voir en plein la montagne de neige; elle semblait un mur gigantesque, sur le sommet duquel j'aperçus deux tours immenses. Ces deux tours, placées à peu de distance l'une de l'autre, donnent à la montagne un aspect imposant, qui me jeta en de profondes rêveries. Le Kilima-Ndjaro a un sommet en forme de dôme, mais le Kénia a la forme d'un toit gigantesque, sur lequel ces deux tours se dressent comme deux énormes piliers qui, sans aucun doute, sont vus par les habitants des contrées avoisinant les latitudes septentrionales de l'équateur. »

Il existe, en Afrique, beaucoup de vastes étendues abandonnées à la solitude. Ce continent a ses savanes comme le Nouveau Monde. Couvertes pendant la saison pluvieuse d'herbes serrées et dures qui atteignent jusqu'à un ou deux mètres de hauteur, elles présentent de loin l'aspect de verdoyants pâturages, parsemés de place en place de points noirs formés par des arbres, — le plus souvent quelques baobabs isolés, ou des bouquets de palmiers. Elles sont alors peuplées de myriades d'animaux de toutes sortes. A la saison sèche, les herbes jaunissent et les Noirs les brûlent, afin de repousser les fauves, les serpents, et de détruire les insectes malfaisants.

Quant aux véritables déserts, les déserts de sable, ils occupent une large place sur le sol africain. Les principaux sont le Sahara au nord et au centre, le désert de

Libye à l'orient, et le désert de Kalahari dans la région australe.

Le Sahara et le Kalahari n'ont pas toujours été les déserts qu'on voit aujourd'hui. Ces contrées étaient autrefois sillonnées de fleuves et de rivières et parsemées de lacs, dont il ne reste plus que les lits et les coquilles ou les ossements des animaux qui vivaient dans leurs eaux.

D'anciennes traditions permettent de croire qu'à une époque impossible à préciser, le Sahara tout entier était recouvert par une expansion des eaux de la Méditerranée. Ces eaux, contournant la chaîne de l'Atlas, seraient allées se joindre, d'un côté à celles de l'océan Atlantique, de l'autre peut-être à celles de la mer Rouge, avant que le Nil, étendant ses alluvions, eût donné naissance au sol de la basse Égypte. De cette manière, la partie la plus septentrionale de l'Afrique proprement dite, ou patrie des Noirs, se serait trouvée reculée bien loin vers l'équateur.

Dans le Sahara se trouvent encore de vastes dépressions naturelles, sortes de lacs salés aujourd'hui desséchés que l'on appelle *chotts*. Le commandant Roudaire a poursuivi, pendant plusieurs années, le projet d'utiliser les chotts de Rharsa et de Melrin, situés au sud de l'Algérie et de la Tunisie, pour créer une mer intérieure, capable de métamorphoser d'une manière très avantageuse les conditions générales de cette partie du grand désert africain. Le golfe de Gabès mettrait les chotts en communication avec la mer au moyen d'un canal. Ce projet, repoussé une première fois par une commission nommée par le gouvernement français, est devenu l'objet de nouvelles études, et l'Académie des sciences, sur l'initiative de M. de Lesseps, l'a pris en considération.

Deux populations distinctes habitent le Sahara; l'une

sédentaire, ayant des centres fixes dans des villes ou villages (*ksour*) aux endroits où l'eau permanente a permis de s'établir, l'autre nomade, vivant sous la tente : c'est la race des Arabes conquérants.

Quand on pénètre dans le Sahara par l'Algérie, on traverse d'abord des montagnes. Au fond des ravins, l'eau court au milieu des lauriers-roses. Les pentes de toutes les hauteurs sont entièrement couvertes de broussailles et leurs sommets, couronnés de chênes verts, de chênes-lièges et d'arbres résineux. Il y a même là des forêts de palmiers; puis après les montagnes, ce ne sont plus que des rangées de collines encore broussailleuses ou couronnées de quelques pins rabougris; accidentellement, on y voit deux ou trois figuiers et autant de lentisques.

Bientôt, sous l'éclat du jour, sous l'action du soleil sur une terre ardente, apparaît le véritable désert, annoncé par les brises chaudes. Les dattiers ondoient avec des rayons d'or dans leurs palmes. Des plaines succèdent à des plaines; plaines unies, marécageuses, plaines sablonneuses, terrains secs et pierreux, plaines onduleuses hérissées d'alfa, quelques palmiers çà et là, et dans le sud-est, enfin, une plaine indéfiniment plate, le « Pays de la soif ».

C'est un pays « tout de terre et de pierres vives », dit le peintre Fromentin, « battu par les vents arides et brûlé jusqu'aux entrailles, une terre marneuse, polie comme de la terre à poterie, presque luisante à l'œil tant elle est nue, et qui semble, tant elle est sèche, avoir subi l'action du feu, sans la moindre trace de culture, sans une herbe, sans un chardon; — des collines horizontales qu'on dirait aplaties avec la

main ou découpées par une fantaisie étrange en dentelures aiguës, formant crochet, comme des cornes tranchantes ou des fers de faux; au centre, d'étroites vallées, aussi propres, aussi nues qu'une aire à battre le grain;



Fig. 52. — Capitale des Beni-Mzab.

quelquefois, un morne bizarre, encore plus désolé, si c'est possible, avec un bloc informe posé sans adhérence au sommet, comme un aérolithe tombé là sur un amas de silex en fusion; — et tout cela d'un bout à l'autre, aussi loin que la vue peut s'étendre, ni rouge,

ni tout à fait jaune, ni bistré, mais exactement couleur de peau de lion. »

Il faut qu'on nous permette de citer encore une magnifique page d'*Un Été dans le Sahara*. C'est un passage pour lequel M. Fromentin a mieux fait peut-être avec des mots qu'il n'eût pu le faire avec sa riche palette.

Il y a une heure au milieu du jour « où le désert se transforme en une plaine obscure. Le soleil, suspendu à son centre, l'inscrit dans son cercle de lumière dont les rayons égaux le frappent en plein, dans tous les sens et partout à la fois. Ce n'est plus ni de la clarté ni de l'ombre; la perspective indiquée par des couleurs fuyantes cesse à peu près de mesurer les distances; tout se couvre d'un ton brun, prolongé sans rayure, sans mélange; ce sont quinze ou vingt lieues d'un pays uniforme et plat comme un plancher. Il semble que le plus petit objet saillant y devrait apparaître; pourtant on n'y découvre rien; même on ne saurait plus dire où il y a du sable, de la terre ou des parties pierreuses, et l'immobilité de cette mer solide devient alors plus frappante que jamais. On se demande en le voyant commencer à ses pieds, puis s'étendre, s'enfoncer vers le sud, vers l'est, vers l'ouest, sans route tracée, sans inflexion, quel peut être ce pays silencieux, revêtu d'un ton douteux qui semble la couleur du vide; d'où personne ne vient, où personne ne s'en va et qui se termine par une raie si droite et si nette sur le ciel; — l'ignorât-on, on sent qu'il ne finit pas là et que ce n'est, pour ainsi dire, que l'entrée de la haute mer.

« Alors, ajoutez à toutes ces rêveries le prestige des noms qu'on a vus sur la carte, des lieux qu'on sait

être là-bas, dans telle ou telle direction, à cinq, à dix, à vingt, à cinquante journées de marche, les uns connus, les autres seulement indiqués, puis d'autres de plus en plus obscurs : — d'abord, droit en plein sud, les Beni-



Fig. 53. — Camp des Chambaas, près Ouargla.

Mzab, avec leur confédération de sept villes, dont trois sont, dit-on, aussi grandes qu'Alger, qui comptent leurs palmiers par cent mille et nous apportent leurs dattes, les meilleures du monde; puis les Chambaas, colporteurs et marchands, voisins du Touat; — puis le Touat, immense archipel saharien, fertile, arrosé, populeux, qui

confine aux Touaregs; puis les Touaregs, qui remplissent vaguement ce grand pays de dimension inconnue dont on a fixé seulement les extrémités, Tembektou et Ghadmès, Timimoun et le Haoussa; puis le pays nègre dont on n'entrevoit que le bord; deux ou trois noms de villes, avec une capitale comme pour un royaume; des lacs, des forêts, une grande mer à gauche, peut-être de grands fleuves, des intempéries extraordinaires sous l'équateur, des produits bizarres, des animaux monstrueux, des moutons à poils, des éléphants, et puis quoi? plus rien de distinct, des distances qu'on ignore, une incertitude, une énigme. »

Le désert de Libye a quelques-uns des aspects du Sahara. Dans les parties montagneuses, de nombreux défilés coupent dans toutes les directions les hauteurs rocheuses qui ressemblent à une agglomération de formes coniques; les gorges qui les séparent présentent un fond nivelé par les sables que les vents y accumulent. Des carcasses d'animaux et souvent des corps humains indiquent les routes suivies par les caravanes. Ces tristes restes, desséchés dans une atmosphère embrasée, sont momifiés, durcis, et non décomposés.

Le désert de Kalahari occupe une très grande place dans l'Afrique australe. Voici ce qu'en dit le major Serpa-Pinto, qui en a traversé une partie : « La nature semble s'être complu à y mettre en juxtaposition les éléments les plus discordants. Ici, la forêt luxuriante longe la plaine sèche et stérile; le sable mobile et délié est continué par l'argile dure; la sécheresse succède à l'eau. Ce désert ressemble tour à tour au Sahara, aux pampas d'Amérique et aux steppes de Russie; il est élevé d'un millier de mètres au-dessus du niveau de

l'Océan ; mais le phénomène le plus extraordinaire qu'il



Fig. 54. — Paysage dans l'île de San-Thomé (golfe de Guinée).

présente est encore le grand Macaricari ou le grand étang salé, bassin énorme dont la longueur varie entre 220 et 280 kilomètres. »

Au nord du Kalahari et entre ce désert et le Zambèse, se trouve le désert de moindre étendue qui figure sur les cartes de Serpa-Pinto sous le nom de Baines. Ces deux déserts sont séparés par de vastes marais salés. Le désert de Baines est occupé en partie par une forêt d'une puissante végétation, avec un sous-bois épineux qui obstrue tout passage. « En général, » nous apprend le major Pinto, « la flore de la région est légumineuse et compte une immense variété d'acacias. Les fleurs des tons les plus divers et les plus brillants, des formes les plus délicates et les plus charmantes, en même temps qu'elles réjouissent la vue, remplissent l'air de leurs parfums délicieux. »

Dans ces déserts de l'Afrique australe, des espèces d'ouragans, ou trombes minuscules d'un rayon de 4 à 5 mètres, sévissent sur leur passage avec une violence incroyable. La trombe fait sa trouée et enlève à une hauteur prodigieuse un tourbillon de feuilles, d'arbustes arrachés et de grosses branches fracassées.

Les rivages africains ont leur puissante originalité. Nous avons montré les embouchures des grands fleuves, les barres qui les ferment pour la plupart, les raz de marée ou le ressac. Le Cap, pays anglais actuellement, demeurant par ce fait en dehors de notre sujet, nous ne donnerons qu'un rapide souvenir aux dangers de la navigation vers ces parages lointains, dans ces temps d'une science maritime incertaine, qui exigeaient la hardiesse d'un Vasco de Gama pour doubler le cap des Tempêtes, devenu depuis le cap de Bonne-Espérance : le géant Adamastor, conçu par le génie poétique du Camoëns, serait du reste une réminiscence littéraire quelque peu déplacée ici. Le « fantôme épouvantable » sorti

menaçant du sein des flots avec « sa taille gigantesque, ses membres égalant en grandeur l'énorme colosse de Rhodes, son front chargé d'orages, sa barbe hérissée, ses yeux étincelants, son regard horrible, sa chevelure épaisse et limoneuse, » n'est plus qu'un épouvantail de poème épiquè : on va de Southampton à Cape-Town en quelques semaines.

Quant aux îles de l'Afrique, elles sont pour la plupart colonisées par des gouvernements européens ; nous n'en dirons rien, si ce n'est que la nature de leur sol participe directement de la région continentale voisine. Ainsi, l'archipel de Guinée, — l'île du Prince, San-Thomé, Fernando-Po, etc., — placé sous l'équateur, se fait remarquer par la végétation vigoureuse de l'Afrique équatoriale, et le pic de Clarence, couvert de forêts, s'élève en face du pic grandiose des Camarones, situé non loin du rivage africain; San-Thomé présente une ligne de montagnes profusément boisées, ayant pour tête un pic qui se dresse à plus de 2,000 mètres.



## V.

Le Kordofan. — L'oasis de Kagmar. — Les « galeries » du pays des Niams-Niams. — La région des lacs. — Les jungles. — Les plateaux intérieurs. — L'Ouadaï. — Le lac Tchad. — Le pays des diamants.

Le trait le plus saillant de la structure générale de l'Afrique, c'est l'imperfection de sa charpente montagneuse, assez connue actuellement pour qu'on en puisse saisir les caractères généraux.

Le versant de la Méditerranée s'étend par l'Égypte, la Nubie et la moitié de la région des lacs, un peu au delà de l'équateur. Ses bassins principaux sont ceux du Nil et des affluents de ce grand fleuve. Ce versant recueille les eaux du massif montagneux de l'Abyssinie, et, sous le nom de *désert de Lybie*, enlève au Sahara sa partie orientale.

Les plateaux de l'Afrique intérieure sont sans écoulements connus. Ils commencent derrière l'Atlas, englobent à peu près tout le Sahara, et du Soudan une partie dont le lac Tchad forme le centre.

Le versant de l'Atlantique prend une portion du Sahara, le long du littoral, du Maroc au Sénégal; il possède les vastes bassins du Niger et du Congo, avec les monts de Kong, et s'étend, par conséquent, dans les deux Guinées, ainsi que fort avant dans la région équatoriale; on sait que les eaux de quelques-uns des grands lacs découverts de notre temps ne vont pas au Nil, mais se dirigent vers

l'occident. Ce même versant de l'Atlantique s'étend encore, au sud, jusqu'aux pays des Cafres et des Hottentots; il trouve sa limite au Cap même.

Enfin, le versant de l'océan Indien occupe la plus grande partie de l'Afrique australe, avec le Zambèse et le Limpopo pour principaux fleuves et les Draken pour montagnes. Ce versant s'empare de la côte jusqu'au golfe d'Aden.

Ajoutons pour mémoire le versant de la mer Rouge, qui n'est autre chose que l'étroite pente orientale des monts arabiques.

Nous avons déjà indiqué en quelques traits les caractères des paysages que présentent les deux rives du Nil et des grands cours d'eau qui viennent s'y déverser. Les sables, au milieu desquels coule le puissant fleuve, ne sont souvent que des déserts; ils en ont la morne et désolante étendue, le sol brûlant, les plantes rares; l'eau y est plus rare encore; les vents chauds les balayent; enfin, — heureusement cette fois comme dans les déserts, — on y rencontre ces îlots de verdure et de fraîcheur, ces oasis qui sont un refuge, un port de salut pour les caravanes exténuées.

Le Kordofan présente un vaste plateau, où l'on ne trouve nulle part de cours d'eau permanent : les *khor* sont des torrents, qui coulent pendant la saison sèche. Mais l'eau dort presque partout à peu de profondeur sous la surface du sol, et les arbres de l'Afrique tropicale ne manquent pas absolument dans le Kordofan.

Au milieu du Kordofan, Kagmar est une oasis charmante dans un désert aride. « L'œil fatigué des sables brûlants, » dit un voyageur, « se repose avec délice sur ce qui semble être une grande prairie serpentante, d'un

vert d'émeraude. Pendant quatre mois, cette prairie est un lac; le reste de l'année, l'eau se trouve très près de la surface du sol, et on l'y puise dans plus de deux cents trous qui se trouvent au bord de la zone de verdure. Tous les jours on y voit des milliers de chameaux qu'on mène s'y abreuver de tous les déserts environnants. Aussitôt que quelques centaines de ces animaux s'en vont, ils sont immédiatement remplacés par d'autres, et continuellement on a sous les yeux le spectacle de 4 à 5,000 chameaux couvrant un espace de vingt à trente arpents de terrain. De grands troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons viennent aussi s'abreuver à ces puits précieux. Sur les bords de la tache de verdure, on voit une douzaine de palmiers dattiers et autant de palmiers doûm, ainsi que quelques figuiers. Ici, les habitants, qui sont des Quabâbichs, cultivent le doukhn, le blé, le coton, la bâmia. Des myriades d'oiseaux, d'espèces variées, parmi lesquels prédomine la cigogne noire et blanche, contribuent à animer le paysage. »

En pénétrant sous l'équateur, la verdure et l'eau sont de moins en moins rares. L'un des affluents de droite du Nil, — la droite du voyageur qui remonte le cours du fleuve, — nous conduit presque au cœur de l'Afrique. aux pays des anthropophages Niams-Niams et Mombouttous.

Le pays des Niams-Niams, bien que situé à 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, est rempli de sources vives, créant des rivières sans nombre profondément encaissées. La végétation est incroyablement puissante. A la flore de l'équateur s'ajoutent les plantes qui, au nord de cette contrée, sont brûlées par la sécheresse. « Pas une vallée, pas un ravin », dit Schweinfurth, « où



Fig. 55. — Dattier et palmier doûm.

ne déborde en tout temps le luxe des tropiques. » Les bandes de terre qui séparent les rivières sont envahies par des taillis buissonnants; les arbrisseaux y sont distribués comme dans un parc, alternant avec des plantes à grand feuillage.

Au bord des cours d'eau, croissent en lignes épaisses des arbres énormes, plus élevés que tous ceux que le voyageur, se dirigeant vers les sources du Nil, a pu voir jusque-là, sans excepter les palmiers d'Égypte. Ils abritent des arbrisseaux dont les cimes s'échelonnent sous le feuillage. « Vus du dehors, » dit le voyageur cité plus haut, « ces bois ressemblent à un mur de feuillage; l'enceinte franchie, vous vous trouvez dans une avenue, ou plutôt dans un temple dont la colonnade soutient la triple voûte. Les piliers de cette nef ont, en moyenne, 100 pieds de hauteur, les plus bas arrivent à 70. Des « galeries » moins grandes s'ouvrent à droite et à gauche, et donnent accès à des bas côtés, remplis, comme l'avenue principale, des murmures harmonieux du feuillage. » Des arbres géants forment la voûte.

Les palmiers, « ces princes du monde végétal, » n'ont de représentant ici que parmi les plantes inférieures. Il y a aussi les espèces à grandes feuilles, les buissons épineux; partout des lianes s'élançant de branche en branche suspendent leurs festons et leurs girandoles.

« De tout cela résulte un sous-bois qui se ramifie, se mêle, s'enlace, et dont l'énormité du feuillage rend plus épaisse l'ombre verte de la « galerie ». Enfin, près du sol, tous les vides sont remplis par un fourré souvent inextricable; surtout par des jungles d'amomes et de cactus d'une hauteur de 15 pieds et dont les tiges pressées et rigides vous arrêtent, ou ne vous livrent passage que

pour vous faire tomber dans le marais d'où elles s'élèvent. Des fougères merveilleuses, non pas arborescentes, mais ayant des feuilles qui parfois atteignent de 12 à 15 pieds de longueur, et qui, par leur délicatesse, forment le plus ravissant contraste avec le feuillage massif des alentours, jettent sur les plantes basses le voile si varié de leurs frondes, tandis qu'une autre fougère, l'oreille d'éléphant, attache ses nœuds à 50 ou 60 pieds d'élévation, en compagnie de l'angréca et des longues barbes grises de l'usnée. Les troncs d'arbres que ne surchargent pas les fougères de différentes espèces sont entourés, pour la plupart, des grappes de corail du cubèbe.

« Aussi loin qu'il puisse atteindre, l'œil n'aperçoit que verdure. Les étroits sentiers qui se dérobent sous les fourrés, ou qui les tournent, sont composés de marches, formées par les racines nues et saillantes qui retiennent la terre spongieuse. Des troncs d'arbres couverts de mousse, et plus ou moins vermoulus, vous arrêtent à chaque pas. Ce n'est plus la chaleur des steppes inondées de soleil, ni l'air des bosquets ombreux ; c'est l'atmosphère étouffante d'une serre chaude : pas plus de 25 à 30 degrés ; mais d'une chaleur moite, saturée d'eau par l'exhalation du feuillage, et à laquelle on est heureux d'échapper.

« Tout d'abord, l'ami des jardins est ravi : la disposition des groupes n'est pas moins artistique que la végétation est splendide ; mais les cris des oiseaux, l'activité exaspérante des insectes, la prodigieuse quantité de fourmis d'espèce minuscule, fourmis qui pleuvent de toutes les branches, de toutes les feuilles, sur l'envahisseur de leur domaine, gâtent bientôt votre extase. Et cependant, si l'on persévère, la majesté du lieu finit par dominer ; un calme solennel couvre tous les bruits ; à peine si le mur-

mure du feuillage pénètre dans l'ombre qui vous entoure. Des quantités de papillons, d'un jaune brillant pour la plupart, animent le repos de cet océan de verdure, et font oublier le manque de fleurs. »

L'aspect du pays s'embellit encore lorsqu'on pénètre au sud-est chez les Mombouttous. A la végétation du



Fig. 56. — Village près de Ganda.

pays des Niams-Niams se mêlent des bosquets de bananiers et de palmiers élaïs d'une beauté sans pareille.

Revenons vers le cours du Nil, et entrons dans la région des lacs.

Le Ganda ou l'Ouganda est situé entre le lac Albert et le lac Victoria. Le pays est mollement ondulé. Des montagnes s'y dressent, couronnées de la végétation la plus variée; les jardins sont cultivés avec soin. Des chemins larges et bien entretenus relient entre eux des villages,

dont les huttes sont d'une remarquable propreté. Le Ganda est borné au sud par le lac Victoria, dont les rives offrent de grandes beautés de paysage.

Dans le Karagoué, qui contourne le lac Victoria à l'occident, se dressent les montagnes de la Lune. Sur de hautes pentes, couronnées de fourrés d'acacias, naît une épaisse végétation. L'opulente vallée d'Ouzenga, entourée de collines tapissées d'herbages, et s'élevant à plus de 300 mètres, y est plantée de grands et beaux arbres partout où ne s'étend pas la culture du bananier.

Les sources thermales de Mlagata sont vantées dans la région pour leurs propriétés curatives. Stanley a visité la gorge profonde et boisée où sont les sources, et où croissent avec une variété surprenante toutes sortes d'arbres, de plantes, d'herbes et de broussailles. Les végétaux, serrés les uns contre les autres, s'y étouffent faute d'espace. Des collines entières semblent n'être qu'une seule et immense plante aux feuillages divers. Au moment de l'arrivée de l'explorateur américain, de nombreux malades faisaient leur cure à ces sources; tous, femmes et hommes, confondus ensemble, demeuraient couchés, à moitié endormis, dans les mares d'eau chaude.

Un peu au sud de Karagoué, se trouvent les vallées du Soui, à la végétation luxuriante. Là, se voit une sorte de palmier appelée *pandana*, des bananiers en grand nombre, de vastes plants d'indigo sauvage. Quelques montagnes rougeâtres, aux sommets dénudés du haut en bas par de longues traînées blanches, dominent le pays. Plus loin, vers l'est, du milieu des terres cultivées, s'élèvent des collines aux croupes rondes, en partie défrichées, en partie recouvertes de broussailles. On y distingue à peine de petits villages à huttes gazonnées,

cachés au milieu de vastes plantations de bananiers. Le bétail abonde dans cette riche contrée.

Les vallons de l'Ounyamouézi sont séparés, l'un de l'autre, par une suite d'éminences granitiques, qui s'élancent, avec des formes pittoresques, en vastes dômes, en blocs puissants et bizarrement entassés. « Il y a, » dit Burton, « peu de scènes plus douces à contempler qu'un paysage de l'Ounyamouézi, vu par une soirée de printemps. A mesure que le soleil descend à l'horizon, un calme d'une sérénité indescriptible se répand sur la terre; pas une feuille ne s'agite, l'éclat laiteux de l'atmosphère embrasée disparaît : le jour qui s'éloigne en rougissant couvre d'une teinte rose les derniers plans du tableau, que le crépuscule vient enflammer; aux rayons de pourpre et d'or succède le jaune, puis le vert tendre et le bleu céleste, qui s'éteint dans l'azur assombri. »

Dans toute la partie orientale de ce pays, se révèlent des preuves nombreuses de l'action plutonienne; elles s'étendent au nord jusqu'aux rives du Tanganyika. Les roches légèrement bombées qui surgissent du sol ont parfois quelques mètres de tour, d'autres fois des centaines de mètres; elles forment des groupes, des allées. De ces roches, il y en a quelques-unes droites et minces, plantées comme les quilles d'un jeu de géant. Couronnées de cactus, zébrées de noir par les pluies, envahies par les plantes grimpantes, ces masses granitiques donnent au paysage son originalité.

La saison des pluies commence plus tôt dans l'Afrique centrale que sur la côte de Zanguebar et de Mozambique : elle débute par des orages d'une violence extrême. Des éclairs aveuglants s'entre-croisent pendant des heures, tandis que les roulements continus du tonnerre ébranlent

toutes les parties du ciel à la fois. Si à la pluie doit se mêler de la grêle, un grondement se fait entendre, l'air se refroidit brusquement, et des nuages d'un brun violet répandent une étrange obscurité. Les vents se répondent des quatre coins de l'horizon, et l'orage se précipite vers les courants inférieurs de l'atmosphère.

Le désert qui sépare l'Ounyamouézi de l'Ougogo a reçu des indigènes le nom de *plaine embrasée;* actuellement, on le traverse en une semaine. C'est un plateau brûlant, s'étendant de l'est à l'ouest, et dont la largeur est de plus de 200 kilomètres. Aux gommiers et aux mimosas se mêlent le cactus, l'aloès, l'euphorbe, une herbe rigide, que broutent les bestiaux quand elle est verte, et que brûlent les caravanes quand elle est sèche, pour favoriser la pousse nouvelle. A l'époque des grandes chaleurs, les animaux que la soif fait beaucoup souffrir, tels que les éléphants et les buffles, y meurent en grand nombre.

Dans cette partie de l'Afrique, les routes, on le soupçonne bien, n'existent pas. Les plus fréquentées, au rapport de Burton, ne sont que des pistes de 20 ou 30 centimètres de large, et qui reverdissent et s'effacent pendant la saison des pluies. Au milieu de la plaine, le sentier se divise en quatre ou cinq lignes tortueuses; dans les jungles, il disparaît sous une voûte d'arbustes épineux; près des villages, il est fermé par une haie d'euphorbe, ou un amas de fascines. Dans les espaces libres, ce sentier se traîne parmi les grandes herbes, traverse des marécages, des rivières au lit vaseux, où l'on a de l'eau jusqu'aux aisselles. Tantôt il disparaît au fond d'un ravin, ou s'arrête net en face de montagnes abruptes; il se transforme alors en une échelle de racines et de quartiers de roche, interdite, on le comprend, aux bêtes de somme.

En venant de Zanzibar vers l'Ounyamouézi, « le chemin, » dit Burton, « perce des halliers, parcourt des forêts, où les fondrières l'interrompent, et où la plupart du temps on ne le reconnaîtrait plus sans les arbres écorcés ou brûlés qui en marquent les bords. Dans l'Ouvinza et près de l'Oudjiji, la piste cumule tous les inconvénients à la fois : ruisseaux, ravins, halliers, grandes herbes, rochers à pic, marais, crevasses et cailloux. On ne sait laquelle choisir des voies transversales qui s'entrecroisent dans les endroits habités; mais où elles n'existent pas, la jungle est impénétrable, et le conseil donné au voyageur, de préférer les lieux élevés pour y camper le soir, devient une ironie dans cette partie de l'Afrique; il lui serait plus facile de se creuser un terrier que de s'ou-



Fig. 57. — Euphorbe.

vrir un chemin dans ce réseau d'épines et de troncs d'arbres. »

Sur la limite de cette contrée centrale, est un vaste plateau, le pays des Masaïs. Il s'y trouve çà et là quelques dépôts salins et de petits lacs, dont les eaux sont saumâtres; il est terminé à l'occident par une chaîne de montagnes, qui y déroule ses anneaux en face des montagnes de la Lune.

La partie orientale de cette chaîne appartient au versant de l'océan Indien. Les monts Kénia et Kilima-Ndjaro se détachent, par leur majestueuse hauteur, de cette longue chaîne, qui court parallèlement au littoral le plus proche.

Entre le Kordofan et le Darfour, se trouve la ligne de partage des eaux, celles du versant de la Méditerranée et celles des plateaux du centre de l'Afrique. De ces eaux, les unes sont donc destinées à grossir le Nil; les autres vont alimenter le lac Tchad.

Les plateaux intérieurs s'ouvrent à nous. Le pays, situé à l'orient, est d'abord montueux, l'eau n'y est pas trop rare, la végétation y montre quelque vigueur. Nos dernières informations sur cette contrée, nous les possédons grâce à l'exploration du docteur Pellegrino Matteucci. Le voyageur italien a réussi à traverser l'Afrique, depuis la mer Rouge jusqu'au golfe de Guinée (1880-81). Disons, en passant, qu'en visitant le Darfour au lendemain de l'annexion de cet État par l'Égypte, il trouva la capitale El-Fascher et les principales villes tombant en ruines.

Dans cette partie peu accessible du continent africain, se trouve le petit royaume de Tama, situé dans les montagnes les plus hautes de la région; les chameaux et les bœufs de bonne race y abondent.

Depuis le voyageur allemand Nachtigal, aucun Européen n'avait pénétré dans l'Ouadaï lorsque le docteur Matteucci obtint la permission de traverser ses campagnes fertiles mais dépeuplées, et dont les villages, entourés de hautes palissades en osier, semblent abandonnés.



Fig. 58. — Un marché africain.

Si l'on vient du nord, dans les dernières oasis dominent les acacias à épines, les dattiers et les hyphènes. Ce dernier arbre, qui n'atteint pas une très grande hauteur, est remarquable par la façon dont se bifurquent régulièrement le tronc et les branches. Son fruit, gros comme une pomme, a un noyau si dur que les riverains du Nil qui l'utilisent le désignent sous le nom d'*ivoire végétal*.

Mais la route est encore pénible par les grandes cha-

leurs. « Les soirées, heureusement, dédommagent des fatigues du jour, » dit Nachtigal. « Le vent alors se tait; le firmament, qu'aucun nuage ne voile, apparaît dans tout son azur foncé, avec un semis de constellations dont l'éclat n'a d'égal chez nous que celui qu'offre la voûte céleste en certaines nuits d'hiver. Un calme profond plane sur l'aire immense où, toute la journée, on a peiné en proie aux rafales du vent et aux tourbillons de sables mouvants; dans l'atmosphère diaphane, les contours des dunes se dessinent avec une netteté prodigieuse ; çà et là, sur les pâles croulières, pointe fantastiquement un rocher ; une strie lumineuse à l'horizon annonce le lever de la lune dont le globe argenté flotte bientôt dans l'éther, avec une allure si allègre et si gaie, qu'on s'imagine à tout instant qu'il va se mettre à sautiller par l'espace. Lumières et ombres, tout enfin revêt des formes tranchées, qui prêtent aux reliefs multiformes des dunes je ne sais quelle variété mystérieuse, jointe à des intensités de clarté comme le soleil n'en pourrait produire. Ce sont là les meilleurs moments du voyage, et si dans le nord la nuit n'est point d'ordinaire l'amie de l'homme, au désert, par le clair de lune, sous la belle coupole d'un ciel étoilé, parmi les fraîcheurs de l'air assoupi, elle a pour lui un charme indicible. »

Enfin, on sort de la région des sables. Aux dunes succèdent une vaste plaine ondulée et bientôt une forêt claire d'acacias gommifères, de genêts du désert, de serrahs aux branchages feuillus. A tous ces troncs s'enroulent des plantes parasites. « Le sol, » dit le même voyageur, « est tout jonché de capsules traîtresses, d'ardillons aigus, agressifs, que l'on s'enfonce dans le pied au passage, tandis que mille fruits à piquants vous

accrochent par les vêtements et la peau. Mais aussi quelle diversité pittoresque de formes et quelle inépuisable richesse de couleurs! Avec quel ravissement intérieur on



Fig. 59. — Antilope *addax*.

contemple ces créations d'une nature qui fait un contraste si saisissant avec le monde morne et désolé qu'on laisse derrière soi! De toutes parts, dans la forêt, résonnaient à nos oreilles, depuis longtemps sevrées de ce concert, des gazouillements d'oiseaux que le renouveau rendait tout joyeux et dont les nids encombraient les arbres. Partout débordaient la vie, la fécondité et la grâce. »

Parmi les herbes fourragères et dans les clairières rafraîchies par le voisinage du lac Tchad, les antilopes en nombre infini, aux cornes en tire-bouchons de près d'un mètre de longueur, paissent tranquillement, ayant souvent parmi elles l'autruche, leur amie, qui de là s'élance aux solitudes des steppes.

En cheminant de l'est à l'ouest, à peine est-on entré dans l'Ouadaï qu'on laisse derrière soi les dernières collines du pays montueux pour entrer dans la vaste plaine qui s'étend jusqu'à Kano, à 1,400 kilomètres à l'ouest, et où montagnes et collines ne sont plus que des accidents. C'est dans cette plaine que se trouvent les lagunes de Fitri, qui attirent une quantité de mouches importunes. Le sol est imprégné d'humidité, et si fertile qu'il produit deux récoltes par an. Les rivières du pays demeurent à sec pendant la saison chaude. Le long des rives du Batha, l'une d'elles, s'étendent des forêts d'arbres gigantesques, dont le soleil a de la peine à pénétrer les masses. Les lions et les léopards y chassent l'antilope et les gazelles. Le palmier doûm fournit aux habitants un fruit, dont l'écorce douce est utilisée par eux en guise de sucre.

Un petit État, le Midogo, dépendant de l'Ouadaï, possède, à son centre, une montagne, qui s'élève de 600 mètres au-dessus de la plaine unie. Sur la pente méridionale se trouve la capitale du même nom.

A défaut de paysage, car nous ne saurions rien inventer, nous ferons ici un petit tableau de genre. Les habitants de Midogo vont chercher leur eau à des sources fraîches et cristallines, qui jaillissent dans la montagne entre d'énormes pierres. Ils atteignent cet endroit en sautant avec une agilité surprenante de roche en roche, leur amphore sur la tête. Une quantité de singes, les

véritables maîtres du pays, se tiennent pendant le jour assis sur les roches, regardant ce fourmillement de femmes, d'enfants et d'esclaves qui montent et descendent : la nuit, ils entrent dans les habitations pour dérober tout ce qu'ils trouvent à leur convenance.

Le lac Tchad est enfermé dans des rives uniformes,



Fig. 60. — Éléphants au lac Tchad.

ourlées de roseaux. Aux environs, la végétation est admirable; l'hyphène grandit, le tamarinier apparaît dans les grandes plaines herbeuses; la faune se montre extrêmement riche en oies de toute couleur, canards, cigognes, hérons, pélicans, en autruches, en singes, en antilopes, bœufs sauvages, sangliers, en hippopotames, rhinocéros, en girafes, en lions et même en éléphants. Des confins du Sahara, des Arabes amènent jusque-là de magnifiques chevaux.

Dans le lac Tchad se déverse, venant du sud, le Chari, fleuve véritable et qui rappelle le Nil; d'autres cours d'eau lui arrivent de l'ouest. Par contre, naguère encore, il sortait du lac une nouvelle rivière des Gazelles (Bahr-el-Ghazal), dont les eaux allaient se perdre dans le désert, vers le nord; les alluvions du Chari ont obstrué le lit de cette rivière. Le lac Tchad est au centre du Bornou. C'est une nappe immense d'eau, de forme presque triangulaire, véritable mer intérieure, au milieu d'un pays très peuplé, où la capitale, Kouka, nous l'avons dit, ne compte pas moins de 40,000 habitants; un peu plus loin, Kano en a 50,000.

Les éléphants et les hippopotames se jouent sur les bords du lac, habités par une population de Noirs pillards, qui viennent s'embusquer parmi les roseaux de la rive pour surprendre et attaquer les convois; grâce à leurs canots, ils se dérobent ensuite rapidement à toute poursuite.

Le territoire de Kano, l'un des États haoussas gouvernés par le sultan de Sokoto, présente des champs bien cultivés, se succédant sans interruption; il n'y a plus là aucun espace désert. Les jardins contiennent beaucoup de plants d'indigo, de tabac, des oignons, des patates douces et des tomates. Les baobabs sont nombreux dans cette région; on voit aussi près de la ville des dattiers gigantesques. Au sortir de Kano, les cultures cessent; une région montagneuse commence, limite des plateaux de l'Afrique intérieure. La côte occidentale des montagnes qui enferment le bassin du Niger appartient au versant de l'Atlantique.

Les lacs équatoriaux, qui n'alimentent point le Nil ou ses affluents, s'écoulent par le versant de l'Atlantique, en

traversant l'Afrique tout entière, et quelques-uns par le versant de l'océan Indien. C'est ainsi que nous revenons à la région des lacs pour en décrire encore quelques sites.

Au nord-ouest du lac Moëro, de hautes montagnes



Fig. 61. — Un village près du lac Tchad.

coupent l'horizon. La végétation tropicale pare de ses profusions toutes les pentes qui s'inclinent vers le lac. Le Moëro forme avec le lac Bangouelo et le lac Tanganyika le centre d'une région où les sources abondent. Les tremblements de terre y sont fréquents, et parmi toutes ces sources il y a des sources d'eau chaude.

Pendant la saison des pluies, en allant du lac Moëro au lac Tanganyika, la plaine est inondée, et on a souvent

de l'eau jusqu'à la ceinture. Quant aux sources, Livingstone dit qu'il faudrait la vie d'un homme pour les compter. En se rendant au lac Bangouelo, il en passa à gué 32 sur un espace de 96 kilomètres, et chacune d'elles demanda de vingt minutes à une heure pour la traversée du ruisseau qu'elle forme et du terrain spongieux qui nourrit ce ruisseau.

En Afrique, il est très rare de voir l'eau sourdre au pied d'un rocher, comme dans la plupart des pays. L'eau sort d'un marais, ou, pour parler comme Schweinfurth et comme Livingstone, d'une « éponge ».

Ces éponges, qui se forment dans de légères dépressions du sol dépourvues d'arbres et de broussailles, ne sont autre chose qu'une terre noire et poreuse, qui se couvre d'une herbe courte et dure. Cette terre gonflée d'eau s'étend parfois sur plusieurs lieues, avec une largeur de 1,000 ou 2,000 mètres. Les grandes pluies, lorsqu'elles tombent sur les forêts, rencontrent un lit de sable fin et blanc, imperméable, et leurs eaux filtrent jusqu'à ces terres poreuses qui, alors, s'imbibent. A la fin de la saison pluvieuse, la pelouse qui couvre ces terres est entièrement soulevée, bouleversée; entre les touffes d'herbe espacées entre elles, le sol se montre profondément détrempé. Cette terre qui retient tant d'eau la laisse échapper pendant la saison sèche ; elle donne naissance à des ruisseaux, devenant ainsi une véritable source.

Nous avons dit quelques mots des grands fleuves du versant de l'Atlantique et des pays qu'ils traversent : nous n'y reviendrons pas. Signalons toutefois l'aspect « très européen » d'une terre visitée par Cameron, à l'ouest du royaume de Bihé, la province de Bailounda

Là, toutes les pentes des collines ruissellent de cascades, qui apportent à une rivière les deux tiers au moins des eaux qu'elle charrie plus bas; et ces cascades sont de l'effet le plus pittoresque. Le voyageur chemine à travers



Fig. 62. — Magnolier.

un des plus jolis pays que l'imagination puisse rêver; dans toutes les directions, s'élevaient des montagnes aux gracieux contours, dont plusieurs étaient couvertes d'une belle végétation; de petits mamelons s'y couronnaient de villages, ombragés d'arbres énormes. « Il faudrait, » dit Cameron, « un Longfellow ou un Tennyson pour décrire

certains sites de cette région ; il faudrait un Claude Lorrain ou un Turner pour les peindre. »

Plus près du littoral, dans le Dahomey par exemple, les palmiers et les cocotiers, dont le stipe élancé ressemble à de gracieuses colonnes supportant un dôme de verdure, les énodendrons au tronc colossal, les magnolias, couverts de larges fleurs blanches embaument l'air ; diverses espèces de mimosa au feuillage élégant, de sombres manguiers croissent dans ces forêts, que jamais n'a frappé la hache. Au-dessous d'eux, protégés par leur ombre impénétrable, enlacés à leurs robustes rameaux, serpentent des lianes et des convolvulus aux tiges flexibles et cannelées. Çà et là enfin, formant de verts tapis, la délicate sensitive referme ses craintives folioles au moindre froissement du vent.

Rappelons que le versant de l'océan Indien est, en partie, occupé par le désert de l'Afrique australe.

C'est au sud du Kalahari qui se trouvent les merveilleuses mines de diamant, dont la découverte toute fortuite remonte à 1867. Le pays des Griquas, où sont la plupart de ces gisements, a vu tout à coup des villes surgir du sol. Quant au paysage, qu'on imagine, au milieu de terrains brûlés, à la maigre végétation, des champs coupés de fosses profondes et de tranchées, au bord desquelles des machines amènent entre les mains des Cafres et des Zoulous, loués comme travailleurs, ces terres ingrates, d'où peut sortir à tout moment une seconde « Étoile de l'Afrique australe », valant, comme la première 300,000 francs.

Plus près de l'équateur et du littoral, la partie inférieure du bassin de la Rofouma, rivière qui a ses sources dans les montagnes riveraines du lac Nyassa et son embouchure

dans l'océan Indien, est couverte d'une végétation exubérante de grands arbres, où les lianes comblent le sous-bois et forment des fourrés impénétrables. Le voyageur n'y aperçoit le ciel que de loin en loin. Livingstone dut louer des Noirs pour tailler à coups de serpe dans cette masse de verdure et percer un tunnel à sa caravane. Le



Fig. 63. — Dans l'Ougogo.

copal y abonde. Ce n'est qu'à mesure que le pays s'élève que la forêt s'éclaircit.

Alors se développe souvent aux yeux une grande plaine herbeuse, rayée de cours d'eau ensablés, que bordent des plantes parfumées. Les endroits arides, montagneux, sont envahis par les euphorbes vénéneuses aux épaisses raquettes, par les aloès arborescents aux feuilles acérées.

Le sentier, lorsqu'il y en a un de tracé pour le voyageur, se dévide sur des coteaux escarpés, au sol rouge,

parsemés de roches, maigrement tapissés d'herbes, et dont l'aloès, le cactus, l'euphorbe, l'asclépias géant et les mimosas rabougris annoncent l'aridité; cependant le baobab s'y montre majestueux, et l'on y voit parfois de beaux tamarins.

Quand on pénètre dans l'Afrique en passant par Zanzibar et Bagamoyo, on se heurte vite à une chaîne de montagnes, aux crêtes dentelées : ce sont les montagnes de l'Ousagara. Les vents se refroidissent en balayant ces sommets souvent nuageux, et descendent en rafales glacées dans la plaine. Les forêts couvrent le sol rocailleux des parties basses de cette chaîne; et tout ce que le voyageur a pu rêver d'horrible sur l'Afrique se réalise là : c'est une confusion inextricable de buissons épineux et de grands arbres, couverts, de la racine au sommet, par de gigantesques épiphytes; des faisceaux d'herbes tranchantes, des réseaux de lianes énormes qui rampent, se courbent, se dressent dans tous les sens, étreignant tout, et finissant par étouffer jusqu'au vivace et quasi éternel baobab.

« La terre, » dit Burton, « exhale une odeur d'hydrogène sulfuré, et l'on peut croire, en maint endroit, qu'un cadavre est derrière chaque buisson. Des nuages livides, chassés par un vent glacé, courent et se heurtent au-dessus de vous, et crèvent en larges ondées; ou bien un ciel morne étend sur la forêt un voile funèbre; même par le beau temps, l'atmosphère est d'une teinte blafarde et maladive. Enfin, pour compléter cet odieux tableau qui, du centre du Khoutou se déploie jusqu'à la base des monts de l'Ousagara, de misérables cases, groupées au fond des jungles, abritent quelques malheureux, amaigris par un empoisonnement continu. »

Et lorsqu'on a enfin dépassé ces montagnes, on se trouve encore dans une région aride, trop loin des lacs pour en ressentir l'influence, sans rivières, avec des salines vitreuses et des plaines torréfiées, où se produisent quelques-uns des effets de mirage de l'Arabie déserte ; les chemins n'y sont que des pistes; faute de bois, les cabanes sont faites d'épines et de chaume, et c'est la bouse de vache qui sert de combustible. Tel est l'Ougogo.

Dans cette contrée, — au delà de laquelle nous retrouvons le versant de la Méditerranée, ses lacs et son Nil puissant, — le vent du nord, soulevant dans ses tourbillons les molécules argileuses et siliceuses de la terre désagrégée par la sécheresse, ainsi que les détritus des plantes brûlées par le soleil, produit les ravages de la grêle.



# VI.

La flore et la faune. — La Côte d'Or. — La Guinée méridionale. — Le Sénégal. — Les baobabs. — L'Afrique australe. — Région du Zambèse supérieur. — Le Manyéma. — Le pays des Bongos. — Le toucan. — Le haut Nil. — Éléphants, hippopotames et crocodiles. — Le bassin du fleuve des Gazelles. — L'Ounyamouézi. — La mouche tsé-tsé. — L'Ouganda. — Le pays de Natal. — Les sauterelles. — Le gorille.

Une partie du littoral de la Guinée a reçu le nom de Côte d'Or, en raison de la richesse de ses sables aurifères.

C'est un pays bas, couvert en grande partie de forêts sombres, entrecoupé de marais et de jungles. La chaleur et l'humidité des régions tropicales y développent partout une végétation luxuriante. L'arbre à coton, de plus de 50 mètres de hauteur, des bananiers d'une taille gigantesque, la canne à sucre, l'aloès, l'ananas, l'igname, le manioc, le riz, le maïs, l'arachide ou pistache de terre, le chanvre indien ou haschich, le tabac, y croissent à l'état sauvage, avec les bois de teck, de santal, d'ébène; la liane aux nombreuses capitules de fleurs jaunâtres, s'entre-mêle dans les forêts à des arbres élevés, tantôt mince et déliée comme un gros fil, tantôt épaisse comme un câble, droite comme une lance ou courbée comme un arc, se balançant aux vents, ou formant des nœuds inextricables. On trouve parmi ces arbres l'*osami*, dont les fleurs ont la couleur et le parfum des lilas, l'*okoumé*, dans le tronc duquel on creuse de belles pirogues, et dont les branches fournis-

sent ces torches résineuses si utiles la nuit pour écarter les bêtes fauves qui rôdent autour des campements.



Fig. 64. — Le cotonnier.

Sur ces rivages, au milieu de cette puissante végétation où les jeux et les grimaces des singes mettent une note gaie, les léopards, les lions, les éléphants, les rhinocéros, des serpents d'une variété infinie, peuplent les fourrés. Les crocodiles et les caïmans, couchés sous de

grands roseaux, surveillent les berges des rivières, et le requin, aux embouchures des fleuves, dispute à l'indigène le produit de sa pêche.

Au milieu des prairies de la Guinée, croissent des groupes d'arbres à beurre (*Elæis guineense*) : c'est le fruit bouilli de cet arbre qui donne ce beurre végétal, que l'on commence à utiliser dans l'industrie. On y rencontre des forêts de palmiers, et parmi les arbres curieux, le baobab, ce géant végétal, dont le tronc atteint une circonférence d'une vingtaine de mètres, et le sycomore, dont les figues croissent sur le tronc même, et non à l'extrémité des branches.

Certaines régions de la Guinée méridionale y donnent sans travail le cotonnier, le caféier, le tabac et le palma-christi. Les forêts y rappellent, sous certains rapports, celles de l'Amérique : on y trouve le bombax épineux ou fromager et diverses espèces de palmiers, au milieu desquels domine l'élaïs; enfin, le palmier nain. Au bord de l'eau, vit le palétuvier aux racines fantastiques, soutenant à quelques mètres au-dessus du sol un tronc proportionnellement grêle et peu élevé, d'où partent des branches innombrables, couvertes de feuilles d'un vert sombre; de ces branches retombent jusqu'à l'eau des quantités d'autres racines adventices, chargées d'appeler au sommet la nourriture que le véritable tronc ne saurait laisser passer. Tout cela finit par former une suite d'arcades.

Au Sénégal, dans les bois de l'intérieur, on trouve des arbres très gros : le caïlcédra, qui fournit un bois très dur : on fait de très grandes pirogues d'une seule pièce, creusées dans cet arbre, et des roniers, de la famille des palmiers.

Rien de plus étrange, à ce que disent les voyageurs, que l'aspect d'une plaine de baobabs dans cette région. Ces géants du règne végétal, qui grandissent pendant des milliers d'années, mais dont on a, cependant, exagéré beaucoup la grosseur, ont des branches très courtes et,



Fig. 65. — Village de Djoloffs, en Guinée.

pour ainsi dire, pas de feuillage; et si l'on joint à leur couleur uniforme gris sale, l'absence presque complète de végétation autour d'eux, on aura une idée de l'aspect étrange que présente un pareil paysage. Un voyageur a vu au Sénégal un baobab, qui ne comptait encore que trente siècles d'existence, et qui n'avait pas moins de 58 mètres de circonférence. Sans rien perdre de sa vita-

lité, son tronc s'était ouvert comme un vieux saule. On y voyait une grotte de 7 mètres de hauteur et de 6 mètres de diamètre.

Ces mêmes arbres atteignent aussi, dans l'Afrique australe, des proportions gigantesques. C'est le lieu de dire que le baobab paraît doué d'une vitalité merveilleuse. Il résiste à toutes les entreprises : les indigènes le dépouillent de son écorce pour faire des cordes avec les fibres qu'elle contient; les atteintes du feu ne l'éprouvent pas; il ne souffre pas davantage des dégâts intérieurs, car on en trouve de profondément creusés et qui ne s'en portent pas plus mal. Livingstone a vu un baobab dans lequel vingt ou trente hommes pouvaient se coucher et dormir tout aussi à leur aise que dans une hutte. Enfin, chose extrêmement curieuse! un baobab abattu continue encore pendant quelque temps de grandir et de grossir. Le même explorateur a calculé que de vieux baobabs qu'il a vus pouvaient bien compter pour leur âge les années de l'ère chrétienne.

Dans certaines parties de l'Afrique australe, l'herbe pousse par touffes épaisses d'une étonnante vigueur. Dans d'autres endroits, la terre est envahie par des plantes à tiges rampantes, assez fortes pour suspendre la marche des sables, l'envahissement du désert. La plupart de ces plantes sont des racines tuberculeuses et fournissent à la fois un aliment et un liquide à l'époque des grandes sécheresses, où l'on chercherait vainement ailleurs de quoi apaiser la faim et la soif. Il y a de ces tubercules qui atteignent la grosseur de la tête d'un enfant. Grâce à la profondeur où ils gisent sous la terre, leur eau garde une fraicheur agréable.

Le plus abondant des produits de ce sol est le melon

d'eau, qui dans les années pluvieuses couvre des terrains d'une immense étendue. L'éléphant, le rhinocéros et les antilopes font leurs délices de ce fruit; les lions, les hyènes, les chacals, les souris même ne les dédaignent pas. Une sorte de concombre à fruits rouges jouit d'une faveur égale.

On signale dans le pays de Natal des mimosas nains à grosses épines, des acacias et des mimosas d'une autre espèce, remarquables par la projection de leurs branches en forme de parasol. Mentionnons encore l'érythrina ou arbre des Cafres, dont les grandes fleurs écarlates attendent l'hiver pour s'ouvrir. Un conifère de première grandeur y est



Fig. 66. — Danseuse nègre au Congo.

connu sous le nom d'*arbre à éternuer*, parce que ses esquilles fraîches exhalent une forte odeur de tabac. Si l'on met le feu à cet arbre, il brûle lentement, flambant comme une torche gigantesque, mais il ne se consume pas en moins de plusieurs semaines.

Sur le Zambèse supérieur, croissent, dans la forêt de la région des cataractes, des arbres gigantesques, le *couchïbé* et le *moucoussé*, dans le tronc desquels les indigènes creusent des pirogues; on y trouve aussi deux fruits particuliers à cet endroit : le *mocha-mocha* et le *mouchenché*. Ce dernier est très sucré, et le major Pinto en fit une boisson rafraîchissante fort agréable.

La végétation tropicale se retrouve à l'intérieur, en quelque sorte au seuil des déserts brûlés.

Schweinfurth a décrit le féerique pays des Momboutous cannibales, situé à quelques degrés au nord de l'équateur. Nous connaissons par Livingstone le pays des Manyémas, à quelques degrés au sud de l'équateur, et qui lui ressemble à beaucoup d'égards, principalement par ses habitants. Les deux pays sont séparés par cette « région inconnue », à travers laquelle s'écoule un volume d'eau considérable, s'échappant de plusieurs grands lacs, et considéré comme devant donner naissance au fleuve Zaïre.

Le sol du Manyéma est d'une fécondité merveilleuse. Les bords des rivières sont plantés d'arbres gigantesques. Le maïs, la patate, l'arachide, la cassave, le bananier, la fève, le giraumon, n'y demandent aucun soin. La forêt qui couvre toutes les parties non défrichées donne asile aux plus gros animaux de l'Afrique, et surtout à de nombreux éléphants. Les indigènes, ignorant la valeur de l'ivoire, se servaient jadis des défenses de ces animaux pour les charpentes de leurs huttes.

Dans cette même partie de l'Afrique, des fourmis rougeâtres infestent les bois et se font redouter de tous les



Fig. 67. — Bananier.

animaux et de l'homme. Le lion, l'éléphant, qui ne les fuirait pas, serait réduit en peu de minutes à l'état de squelette, comme une préparation anatomique.

Dans le pays des Bongos, les plaines alternent avec les bois, qui couvrent toutes les ondulations de terrain. Ces plaines sont envahies par des herbes arborescentes, qui ont jusqu'à 2 mètres de haut. Quelques espèces fort tranchantes peuvent faire des blessures, à la suite desquelles on risque de perdre un orteil et quelquefois même le pied. De nombreuses constructions de termites, ayant la hauteur d'un homme, forment un trait essentiel du paysage.

Les bois sont pleins de pintades, et le gibier gros et petit abonde : l'éléphant, la girafe, le buffle, de nombreuses sortes d'antilopes, le cochon à verrue, le tamanoir, — ce petit animal si curieux qui peut monter par des plans verticaux lisses, grâce à la faculté qu'il possède de faire le vide sous ses pattes, — le ferbous, et des félins de plusieurs espèces : lion, panthère, léopard, chat sauvage.

Les pays du haut Nil, au delà du 7e degré de latitude nord, sont accidentés et couverts de forêts de tamariniers, d'*égliks* (arbres de l'éléphant), d'ébéniers et des plus belles variétés d'acacias. Ces arbres, toujours verts, sont entremêlés de lauriers-roses, portant des grappes de fleurs les plus variées et les plus agréables à voir ; ils forment des jardins naturels, qui répandent une ombre fraîche. Les lauriers-roses ont dans cette région les dimensions de nos plus beaux cerisiers. Les villages des Baris sont tantôt étagés sur le flanc des montagnes qui leur servent de retraites contre leurs ennemis, et tantôt groupés ou dispersés au milieu des forêts.

Ajoutons qu'on trouve dans le bassin du fleuve des Gazelles, outre les arbres de l'éléphant et les tamarins, des *kakamouts*, des *gimeschs* et d'autres arbres énormes.

En pénétrant dans l'intérieur de l'Afrique par le littoral de l'océan Indien, nous retrouvons les baobabs, les tamarins et aussi des palmyras, des sycomores qui s'élèvent du milieu des massifs; la faune est riche là comme



Fig. 68. — Récolte de fourmis dans le Manyema.

dans presque toute l'Afrique sauvage; des tourterelles gémissent sur les branches, des pintades émaillent les prairies; le pipit babille dans les chaumes. « La plus mignonne, la plus jolie des hirondelles, » dit le capitaine Burton, dans son itinéraire de Zanzibar au lac Tanganyika, « rase la terre, et oppose son vol rapide aux orbes du vautour. Des bandes de zèbres, des trou-

peaux d'antilopes regardent curieusement et s'enfuient comme dans un rêve. »

Malheureusement, la mouche tsé-tsé habite ces jungles, et Burton s'en aperçut vite en voyant diminuer chaque jour les ânes de son convoi.

Cette mouche est le fléau des populations dans certaines parties de l'Afrique équatoriale et plus encore de




Fig. 69. — Le pipit.

l'Afrique australe, car c'est surtout sur les bords du Zambèse qu'elle exerce ses ravages sur les troupeaux; les bœufs, les chevaux et les chiens que pique la tsé-tsé succombent à un empoisonnement du sang. La même piqûre, douloureuse pour l'homme, n'a pour lui aucune suite fâcheuse. Les animaux sauvages, et aussi le mulet, le porc, la chèvre, le jeune veau, partagent ce privilège avec l'homme. Quant à l'âne, les opinions sont partagées : Burton, nous venons de le dire, se plaint d'avoir vu les siens succomber sous les atteintes de la tsé-tsé. Cette

mouche se rencontre aussi à l'est et au sud de la vallée du Barozé.

La tsé-tsé est brune, presque de la nuance de l'abeille; elle a la taille de la mouche d'Europe, avec des ailes plus longues; elle est facile à reconnaître, grâce à un bourdonnement particulier qu'on n'oublie pas quand on l'a entendu.



Fig. 70. — Campement dans l'Ougogo.

Nous arrivons dans une région tout à fait centrale, le pays d'Ounyamouézi (terre de la Lune) ou plutôt de Nyamouézi, — car le *Ou* placé en avant de chaque nom d'État dans cette partie de l'Afrique qui s'étend des lacs à l'Océan, ne signifie autre chose que pays. Généralement, on construit les noms des peuples en remplaçant *Ou* par *Voua*.

« La faune de l'Ounyamouézi, » rapporte Burton, « est a même que celle de l'Ousagara et de l'Ougogo : le lion,

le léopard, l'hyène d'Abyssinie, le chat sauvage en habitent les forêts; l'éléphant, le rhinocéros, le buffle, la girafe, le zèbre, le quagga y parcourent le fond des vallées et les plaines; dans chaque étang de quelque étendue, on trouve l'hippopotame et le crocodile. Les quadrumanes y sont nombreux dans les jungles, celles de l'Ousoukouma renferment des cynocéphales jaunes, rouges et noirs, de la taille d'un lévrier, et qui, d'après les indigènes, sont la terreur du voisinage; ils défient le léopard, et quand ils sont nombreux on assure qu'il n'ont pas peur du lion. Enfin, le colobe à camail (espèce de singe) y fait admirer sa palatine blanche, qu'il peigne et brosse continuellement; très glorieux de cette parure, dès qu'il est blessé, prétendent les Arabes, il la met en pièces afin que le chasseur n'en profite pas. On parle également de chiens sauvages, qui habiteraient les environs de l'Ounyanyembé, et qui, chassant par troupes nombreuses, attaqueraient les plus grands animaux et se jetteraient même sur l'homme. »

Dans l'Ounyamouézi, « vers l'époque de l'année qui correspond à notre automne, les étangs et leurs bords sont fréquentés par des macreuses, des sarcelles grasses, d'excellentes bécassines, des courlis et des grues, des hérons et des jacanas. On trouve quelquefois dans le pays l'oie d'Égypte et la grue couronnée, qui paraît fournir aux Arabes un mets favori; plusieurs espèces de calaos, le secrétaire et de grands vautours, probablement le condor du Cap, y sont protégés par le mépris que les habitants font de leur chair. Le coucou indicateur y est commun; des grillivores et une espèce de grive de la taille d'une alouette y sont de passage, et rendent de grands services aux agriculteurs par la guerre qu'ils font

aux sauterelles. Un gros-bec sociable y groupe ses nids aux branches inférieures des arbres, et une espèce de bergeronnette s'aventure dans les cases avec l'audace d'un moineau de Paris ou de Londres.

« Différentes espèces d'hirondelles, quelques-unes toutes mignonnes et d'une grâce particulière, y séjournent pendant l'été. L'autruche, le faucon, le pluvier, le

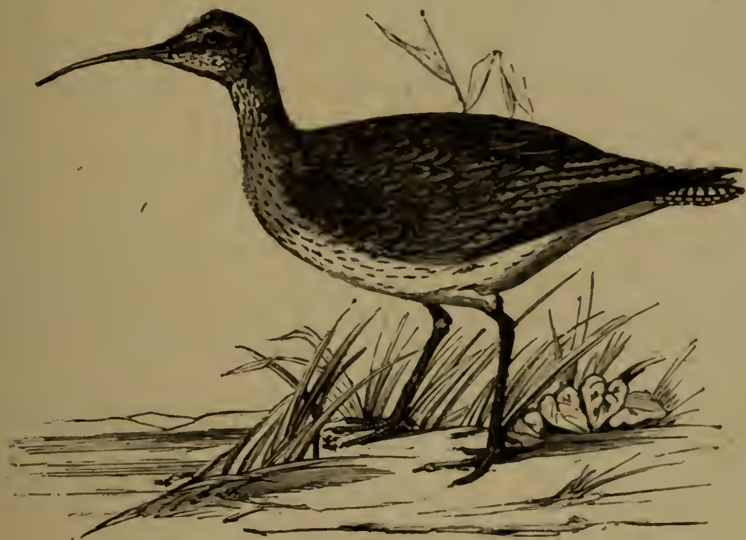


Fig. 71. — Courlis.

corbeau, le gobe-mouche, la fauvette, le geai, la huppe, l'alouette, le roitelet et le rossignol y sont représentés, mais en petit nombre, ainsi que les chauves-souris. Quant aux ophidiens, il y a un serpent gris ardoise, à ventre argenté, qui abonde dans les cases, où il détruit les rats; il n'est pas venimeux. Les marécages sont remplis de grenouilles.

« Les lacs et les rivières contiennent des sangsues, que les indigènes regardent comme habitées par des esprits. Des myriapodes gigantesques sont communs,

beaucoup de papillons, des libellules. Des nuées de sauterelles s'abattent de temps à autre sur le pays. Au printemps, des vols de criquets à ailes rouges s'élèvent de terre. »

Les éléphants, les zèbres, les buffles, les antilopes sont nombreux dans la même région; les lions, les panthères et les léopards se plaisent dans les massifs montagneux qui avoisinent les lacs; les rivières, encombrées par la végétation, et les bords marécageux des lacs, abritent beaucoup d'hippopotames et de crocodiles.

Malgré ce dénombrement un peu effrayant de bêtes féroces et autres, — les Romains nommaient l'Afrique « la terre des monstres », — la terre de la Lune n'en demeure pas moins le jardin de la région des lacs. Ses campagnes reposent agréablement la vue par leur calme beauté; les villages y sont nombreux, les champs bien cultivés; de grands troupeaux de bêtes ovines, à bosse volumineuse comme les races de l'Inde, se mêlent à des bandes considérables de chèvres et de moutons, et donnent partout un air de richesse et d'abondance.

Dans les pâturages de l'Ouganda, le gibier est très abondant, surtout en antilopes. L'antilope et l'autruche foisonnent dans le Ouadaï, ainsi que les éléphants et les rhinocéros à deux cornes.

En redescendant vers le sud, nous avons à signaler, parmi les animaux curieux, le *soko*, sorte de chimpanzé du pays des Manyémas. Il a plus d'un mètre de haut, la face d'un jaune clair, un front très bas, d'énormes oreilles avec des favoris. Bancal et pansu, il se tient gauchement sur ses pattes de derrière. Livingstone en possédait un à Bambarré. « C'est, » dit-il, « la moins maligne de toutes les bêtes simiennes que j'ai rencon-

trées; elle paraît savoir que je suis pour elle un ami et reste tranquillement sur la natte avec moi. Elle marche debout et tend la main pour qu'on la soutienne. Si l'on refuse la main qu'elle vous présente, elle baisse la tête, et son visage a les contractions que donnent à la figure humaine les larmes les plus amères; elle se tord les mains, vous les tend de nouveau, et parfois en ajoute une troisième pour rendre l'appel plus touchant. »

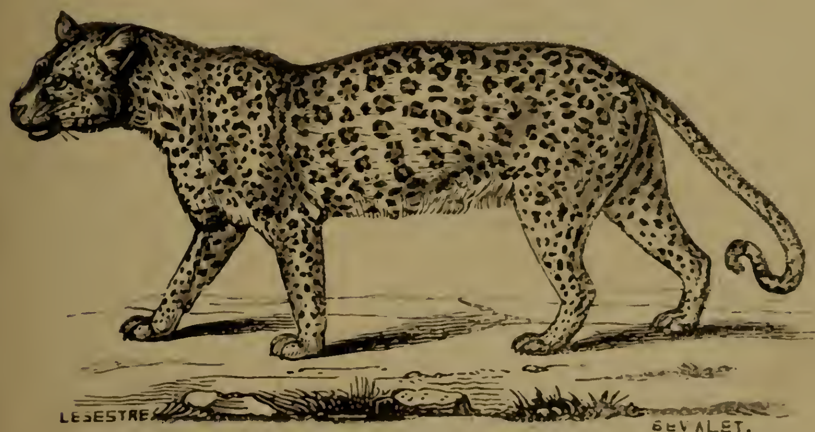


Fig. 72. — Panthère femelle.

Les sauterelles causent de grands ravages dans le Transvaal et le pays de Natal.

Les voyageurs racontent que la végétation disparaît à l'endroit où une immigration de sauterelles a passé; leurs larves sont encore plus redoutables, s'il se peut : on les voit s'avancer en colonnes épaisses sur un front de 2 ou 3 kilomètres; elles rampent sur la terre et dévorent tout. Rien ne peut arrêter ces torrents dévastateurs, ni le feu, ni l'eau, ni l'absence de vivres, car si l'on met le feu aux herbes, les larves qui tiennent la tête du mouvement, poussées par celles qui suivent, finissent par éteindre l'incendie sous leurs masses; si, au con-

traire, c'est un cours d'eau qui leur barre le chemin, les premières larves qui s'avancent font bientôt de leurs corps morts un radeau, qui permet aux autres de passer à la rive prochaine; enfin, si le pays est tout à fait aride, les plus fortes larves mangent les plus faibles, et la marche en avant se poursuit.



Fig. 73. — Pygargue (aigle pêcheur).

La faune de l'Afrique australe comprend principalement l'éléphant, le rhinocéros, le lion, le chacal, des antilopes de divers genres, l'élan, le duiker, le porc-épic, et des autruches. Certains animaux ne se rencontrent jamais que dans le voisinage de l'eau : tels sont le rhinocéros, le buffle, le gnou, la girafe et le zèbre.

Dans la région du Zambèse supérieur, nous signalerons la présence des pygargues, aigles pêcheurs gigantesques, qui habitent les rives du fleuve. La tête, la poi-

trine et la queue sont d'une parfaite blancheur, tandis que les ailes et les flancs ont le noir de l'ébène.

Mais l'animal qui s'impose le plus à l'attention, dans toute la faune africaine, c'est le gorille, singe énorme et redoutable, dont l'existence a longtemps été mise en



Fig. 74. — Hyènes et chacals.

doute. Le Carthaginois Hannon, dans son voyage sur la côte occidentale de l'Afrique, avait signalé les gorilles comme une race d'hommes velus. Ce ne fut qu'en 1847 qu'un missionnaire, P.-S. Savage, découvrit de nouveau ce singe gigantesque sur la côte du Gabon. Le « pays » du gorille est donc la Guinée. C'est dans les profondeurs boisées qu'il se cache, qu'il parvient à se dérober ; mais sur les indications de Savage, Paul du Chaillu a réussi

à étudier minutieusement son caractère et ses mœurs.

« Ma résidence en Afrique, » dit du Chaillu, « m'a procuré de grandes facilités pour nouer des relations avec les indigènes; et comme ma curiosité était vivement excitée par les récits que j'entendais faire de ce monstre si peu connu, je me suis déterminé à pénétrer dans ses repaires et à le voir de mes propres yeux. C'est un bonheur pour moi d'être le premier qui puisse parler du gorille en connaissance de cause, et si mon expérience et mes observations m'ont démontré que plusieurs des habitudes qu'on lui prête n'ont de fondement que dans l'imagination des Nègres ignorants et des voyageurs crédules, d'un autre côté, je suis à même de garantir qu'aucune description ne peut donner une idée trop forte de l'horreur qu'inspire son aspect, la férocité de son attaque et de l'implacable méchanceté de son naturel.

« Je regrette d'être obligé de détruire d'agréables illusions, mais le gorille ne s'embusque pas sur les arbres de la route pour saisir avec ses griffes le voyageur sans défiance; il ne l'étouffe pas entre ses pieds comme dans un étau ; il n'attaque pas l'éléphant et ne l'assomme pas à coups de bâton; il n'enlève pas les femmes de leurs villages; il ne se bâtit pas une cabane de branchages dans les forêts, et ne se couche pas sous un toit, comme on l'a rapporté avec tant d'assurance; il ne marche pas non plus par troupes, et, dans ce que l'on a raconté de ses attaques en masse, il n'y a pas l'ombre de la vérité.

« Il vit dans les parties les plus solitaires et les plus sombres des jungles épaisses de l'Afrique, et de préférence dans les vallées profondes, bien boisées, ou sur les hauteurs très escarpées; il se plait aussi sur les plateaux, quand le sol est parsemé de gros quartiers de rochers,

dont il fait alors ses repaires favoris. Les cours d'eau abondent dans cette partie de l'Afrique, et j'ai remarqué que le gorille se trouve toujours dans leur voisinage. »

Du Chaillu dit que le gorille est vagabond. On ne le voit guère deux jours de suite dans les mêmes endroits ; c'est qu'il a vite épuisé, pour sa nourriture exclusivement



Fig. 75. — Village dans le royaume de Massoua.

végétale, les ressources que peuvent lui procurer les forêts en fruits, graines, noix, feuilles d'ananas ou d'autres plantes, et le gorille est un gros mangeur.

Il ne vit pas habituellement sur les arbres, comme on l'a dit; il est trop gros pour s'y établir, sauter de branche en branche comme les singes de petite taille. S'il grimpe à un arbre, c'est pour y cueillir des fruits. Il se sert de ses énormes dents canines pour broyer des écorces d'arbre et casser certaines noix, quelquefois très dures.

« Les singes qui vivent habituellement sur les arbres. comme le chimpanzé, » dit du Chaillu, « ont les doigts des mains et des pieds beaucoup plus longs que ceux du gorille, qui se rapprochent bien plus des mains et des pieds de l'homme. Le gorille ne vit pas en troupe. En fait d'adultes, je n'ai presque jamais trouvé ensemble que le mâle et la femelle, quelquefois un vieux mâle erre isolément. Dans ce cas, pareil à l'éléphant solitaire, il devient plus sombre et plus méchant que jamais, et son approche est plus dangereuse.

« L'allure naturelle du gorille n'est pas sur deux pieds. mais à quatre pattes. Dans cette posture la longueur des bras fait que la tête et la poitrine sont très relevées; quand il court, les jambes de derrière sont ramenées sous le corps; le bras et la jambe du même côté se meuvent en même temps, ce qui donne à la bête une singulière démarche. Elle court avec une extrême vitesse... Je n'ai jamais vu de femelle attaquer le chasseur : cependant, des nègres m'ont dit qu'une mère qui a son petit avec elle se bat quelquefois pour le défendre. C'est un spectacle charmant qu'une mère accompagnée de son petit qui joue à côté d'elle. J'en ai souvent guetté dans les bois, désireux d'avoir des sujets pour ma collection; mais, au dernier moment, je n'avais pas le cœur de tirer. Dans ce cas-là, mes Nègres montraient moins de faiblesse; ils tuaient leur proie sans perdre de temps.

« Lorsque la mère fuit la poursuite du chasseur, le petit s'accroche par les mains autour de son cou; il se suspend à son sein, en lui passant ses petites jambes autour du corps.

« Je crois que le gorille adulte est tout à fait indomptable. J'ignore dans tous les cas comment l'expérience

pourrait en être faite, car il me paraît impossible qu'on prenne jamais un gorille adulte vivant, puisque le chimpanzé adulte, moins féroce, n'a jamais pu être capturé.

« Quant aux petits gorilles, à l'exception peut-être d'un sujet qui a été pris à la mamelle, et c'était une femelle, pendant le peu de temps qu'ils sont restés avec moi jusqu'à leur mort, mes traitements, doux ou rudes, n'ont pu vaincre la férocité native et la méchanceté de ces petits monstres. Le sentiment de leur captivité les aigrit sans cesse, comme mes jeunes sujets l'ont prouvé; ils refusent toute nourriture, excepté les fruits de leurs forêts natales; ils mordent, ils déchirent avec leurs dents et leurs griffes celui même qui pourvoit attentivement à leurs besoins; enfin, ils meurent sans maladie apparente, et sans autre cause probable que la rage toujours nouvelle d'une nature qui ne peut souffrir ni la captivité ni la présence de l'homme. »

Les Nègres de l'intérieur des terres, nous apprend le même voyageur, aiment beaucoup la chair du gorille, aussi bien que celle des autres grands singes; cette chair est d'un rouge foncé et très coriace. Les tribus de la côte n'en mangent pas, à cause de l'affinité qu'elles trouvent entre la nature de cet animal et la leur.



## VII.

Chasses. — L'éléphant. — L'hippopotame. — Le rhinocéros. — Le lion. — L'antilope. — Trappes, fosses et pièges. — Le hoppo. — L'élan oréas. — Les buffles. — Chamois. — Le gorille. — L'autruche. — Pêches.

L'Afrique est, en général, un triste pays de chasse, et peu d'Européens se hasarderaient dans les plaines boisées du Douthoumi, dans les jungles et les forêts de l'Ougogo, dans les steppes de l'Ousoukoma, les halliers de l'Oudjiji ou le pays aride des Somalis pour le seul plaisir de se montrer aux Noirs ou aux Bédouins du cap Guardafui comme des émules de Nemrod, avec la chance de gagner sur cette terre malsaine de ces maladies dont on ne se relève jamais, d'être déchirés par la griffe des fauves, ou même capturés et mangés par certains indigènes, comme de vrais gibiers.

Il y a toutefois, parmi les chasseurs, quelques célèbres exceptions : l'Anglais Baldwin et le Suédois Anderson se sont popularisés par leurs exploits cynégétiques. Il n'y aurait que justice de nommer après eux Jules Gérard, bien que ses lions algériens fussent, pour ainsi dire, naturalisés français.

Charles Baldwin, explorateur de l'Afrique australe après Livingstone, mais chasseur avant tout, a parcouru les côtes orientales de ce continent, depuis le Natal jusqu'à la baie de Delagoa, franchi les monts Draken, visité, la carabine en bandoulière, les républiques de l'Orange

et du Transvaal, et atteint les chutes du Zambèse par le Merico, le Sicomo, le Kalahari et le lac Ngami. Tout en s'abandonnant avec fougue à sa passion, il a réussi à en tirer parti et à amasser, en quinze ans, une fort honnête fortune.

Charles Anderson a aussi choisi l'Afrique australe pour territoire de chasse, — de grandes chasses. Les Bushmen l'aidèrent à poursuivre l'éléphant, le rhinocéros, le gnou, le lion et quelquefois aussi la girafe.

Mais tout en se faisant suivre par de nombreuses troupes d'indigènes, Baldwin et



Fig. 76. — Bédouin errant, du pays somali.

Anderson substituaient aux armes du pays les armes perfectionnées de l'Ancien Monde, la poudre et les balles, même les balles explosibles. Ce ne sont pas ces chasses-là que nous voulons raconter, si émouvantes qu'elles puissent être. Rigoureusement, nous devons montrer ici les Africains, — noirs ou bronzés, — aux prises avec les hôtes de leurs forêts, de leurs marécages, de leurs déserts, et réduits aux moyens primitifs et périlleux du chasseur sauvage. Toutefois, dans certaines parties de l'Afrique, le fusil est déjà une arme de chasse assez habilement maniée.

La chasse la plus fructueuse, et à laquelle les Noirs se livrent depuis longtemps, est celle de l'éléphant. On sait que le commerce de l'ivoire se fait des rives du Nil à celles du Niger et du Congo. L'achat des défenses d'éléphant, et aussi des dents d'hippopotame, a servi et sert encore à couvrir le trafic humain, la traite des esclaves. Les dépouilles de l'éléphant sont donc convoitées sur toute la surface du continent africain.

La plupart des Noirs craignent d'attaquer l'énorme pachyderme qui, lorsqu'il saisit son adversaire, le broie littéralement. Les Djours et d'autres indigènes creusent dans le voisinage d'un églik, — arbre dont cet animal recherche la feuille, — d'énormes fosses qu'ils recouvrent de menues branches et de paille. Lorsque l'éléphant « est encavé », ils osent venir le tuer à coups de lance.

Cependant, les Nègres de la Louëna, pays où l'éléphant abonde, attaquent hardiment ces animaux, sans autre arme que leurs sagaies; les Pahouins également. Les nains Akkas, qui sont très braves, ne craignent pas non plus d'attaquer l'éléphant à coups de lance.

Dans les régions infestées de moustiques, les éléphants

se creusent, à proximité de l'eau, une sorte de baignoire, d'une profondeur proportionnée à leur taille et dont l'entrée est en plan incliné. Le pachyderme asperge copieusement les parois de cette fosse avec sa trompe, et se frotte ensuite contre ses parois jusqu'à ce qu'il ait tout



Fig. 77. — Éléphants d'Assinie (Côte-d'Or).

le corps enduit d'une croûte de vase, qui le préserve des piqûres d'insectes auxquelles il est fort sensible. Quand il a terminé cette toilette, il sort de sa cuve à reculons. C'est le moment que guette le chasseur.

Dans d'autres parties de l'Afrique, où les Noirs n'oseraient s'attaquer à une troupe d'éléphants, ils guettent ceux de ces animaux qui s'éloignent des leurs et s'effor-

cent de les cerner en mettant le feu aux herbes : l'éléphant, quand il se voit entouré de flammes, demeure immobile. Alors les Noirs lui décochent une multitude de traits; mais la peau du pachyderme est si épaisse, qu'il est fort difficile de le blesser mortellement. Les chasseurs doivent parfois, pendant plusieurs jours, poursuivre l'énorme bête de leurs attaques.

Cette manière de chasser les éléphants, en incendiant la plaine desséchée, est usitée en plusieurs parties de l'Afrique, notamment chez les Cafres et chez les Niams-Niams. Ces derniers, réunis à l'appel du tambour au nombre de plusieurs milliers, aussitôt qu'une troupe d'éléphants est signalée, se mettent à pousser ces animaux vers un coin de la plaine, qui a été tout exprès préservé du feu. Armés de torches, les chasseurs entourent l'enceinte; les flammes s'étendent bientôt de tous côtés, et les pauvres bêtes, étouffées par la fumée et couvertes de brûlures, tombent devant leurs destructeurs, qui les achèvent à coups de lance.

Schweinfurth constate qu'ils ne se contentent pas de tuer les mâles, et qu'ils massacrent également femelles et jeunes. « Il est facile de comprendre, » ajoute-t-il, « comment, d'année en année, ce noble animal devient de plus en plus rare. L'avarice des chefs, qui n'ont jamais assez de cuivre, et la gloutonnerie de leurs compagnons, qui n'ont jamais assez de viande, les rendent tous passionnés pour la chasse. Je les ai vus souvent revenir à leurs cases chargés de gros fagots, que je prenais pour du bois à brûler; c'était leur part du butin : lorsque la viande d'éléphant a été coupée en lanières et séchée au feu, elle offre toute l'apparence du menu bois. »

Les amazones du roi de Dahomey, très courageuses sur

le champ de bataille, montrent aussi beaucoup d'intrépidité dans leur manière de chasser l'éléphant. Elles partent en nombre, munies de fusils, et se dirigent du côté où l'on a signalé la présence d'une troupe de ces animaux. Lorsqu'elles se trouvent en présence des éléphants, elles les cernent et s'en approchent le plus près possible en rampant, cachées par les hautes herbes ou les broussailles; parvenues à bonne portée, elles font feu toutes ensemble. Ils ne tombent pas tous, comme on peut le croire : malheur aux chasseresses qui se trouvent sur le passage de ceux qui fuient, surtout s'ils sont blessés! Aussi terribles maintenant qu'ils étaient inoffensifs, ils les foulent aux pieds, ou, les saisissant avec leur trompe, les lancent en l'air et les déchirent avec leurs défenses. Ces expéditions donnent de beaux bénéfices au roi de Dahomey, mais elles coûtent cher à ses amazones.

Il y a plusieurs manières de tuer l'hippopotame : l'une d'elles est établie sur la connaissance de ce fait, que l'animal ne sort de l'eau que le soir pour venir paître comme les autres ruminants; il regagne ensuite le fleuve exactement par le chemin qu'il a suivi. Les chasseurs l'attendent donc au passage; l'un d'eux est armé d'un harpon au fer recourbé, attaché à une corde de plusieurs mètres; l'engin est muni d'un flotteur. On devine ce qui va se passer. L'hippopotame se prélasse sur la rive lorsque le gros des chasseurs vient l'effrayer par ses cris, ou en battant du tambour, ou même en lui mettant sous le nez des torches enflammées. Cet animal n'attaque pas l'homme; il s'enfuit donc à toute vitesse; mais il frôle les chasseurs apostés qui l'attendent et le saluent de leur javelot.

L'hippopotame blessé précipite sa course, se jette à l'eau, se cache; mais ses efforts sont vains, ils ne font

qu'agrandir la blessure qu'il porte au flanc. Au jour, les chasseurs, montés dans leurs canots et guidés par le flotteur, achèvent de le tuer à coups de lance.

On dresse aussi à l'hippopotame un piège, où une branche d'arbre dérangée par l'animal laisse tomber sur lui une lourde pointe de fer, suspendue au bout d'une corde.

Les habitants des bords du Nil ont encore une autre manière d'attaquer l'hippopotame : ils tendent des filets à mailles très fortes. Ces amphibies ont la peau d'un rouge foncé, assez semblable à de la viande crue, et marquée de grandes taches noires. Au soleil, leur corps humide paraît d'un gris bleu. Quand l'un d'eux s'est embarrassé dans les filets, il est facile aux indigènes d'en venir à bout avec leurs lances.

Dans leur chasse aux hippopotames, les Noirs de l'Afrique australe choisissent, comme partout, la tombée du jour, qui est le moment où l'animal s'en va, hors de l'eau, chercher sa nourriture. On le voit s'avancer, remuant constamment ses petites oreilles pointues pour s'assurer qu'aucun danger ne le menace; le mâle pousse d'effroyables rugissements. Dans les sentiers que les amphibies se sont frayés à travers les roseaux épais, les Cafres enfoncent des pieux, dont la pointe durcie au feu demeure hors de terre. Ils se mettent à poursuivre les hippopotames, qui, reprenant en toute hâte le chemin de la rivière ou du marais, s'enfoncent les pieux dans la poitrine. Dangereusement blessés, ils deviennent aussitôt pour le chasseur une proie assurée. Les Noirs obtiennent de l'hippopotame une graisse dont ils aiment le goût en faisant fondre la couche de lard qui se trouve entre les côtes. Quant à la chair, elle est trop fibreuse pour être tendre.

C'est à peu près de la même façon que l'on chasse le rhinocéros, bête fort redoutable lorsqu'elle avance à travers les grandes herbes, soufflant furieusement comme



Fig. 78. — Piège à hippopotame.

un marsouin, la tête haute, la queue roulée sur la croupe, l'allure superbe, à la fois puissante et rapide. Après l'avoir tué, les Noirs lui coupent la langue pour la manger, lui enlèvent sa corne, — ou ses cornes, car il y a une espèce de rhinocéros qui en a deux, — et taillent dans sa peau de larges bandes, dont la vente est fort avan-

tageuse. C'est avec cette peau que l'on fait les courbaches.

Le rhinocéros blanc est plus facile à atteindre que son congénère noir. Dans l'Afrique australe, il est de plus grande taille que le rhinocéros noir. Mais celui-ci est plus dangereux; il a la vue basse, mais l'odorat très fin. Quand le rhinocéros noir aperçoit ceux qui le poursuivent, la chasse devient un duel à mort, et si la bête n'est pas tuée du premier coup, les chasseurs courent les plus grands dangers.

On ne « chasse » pas les crocodiles, mais on leur fait parfois la chasse pour les éloigner des lieux dont la présence écarte l'homme; on les effraie par quelque démonstration hostile. Baldwin raconte qu'il tirait des coups de fusil à ceux de l'Omvelouse Noire, rivière dont ils infestent les rives.

Quant au lion, les Africains songent bien plus à se défendre contre lui qu'à l'attaquer. Ils enferment parfois leur bétail dans une enceinte réservée au milieu de leurs villages : les kraals de l'Afrique australe sont toujours disposés de manière à protéger les troupeaux de chaque tribu. Pourtant, pendant la nuit, les lions réussissent souvent à enlever quelque chèvre. C'est que le lion adulte, qui a des lionceaux à nourrir, fait montre d'une hardiesse extrême lorsqu'il va à la provision.

Des voyageurs parlent même de bœufs enlevés par lui; mais c'est une manière de dire qui exige une explication. Un lion n'est pas assez fort pour emporter une vache ou un taureau, afin d'aller le dévorer paisiblement du côté où l'attendent la lionne et les petits; les voyageurs ont à cet égard accepté trop facilement les fables que leur racontent les indigènes dans tous les pays où il y a encore des lions. Quelque prodigieuse

que soit la force du lion, elle ne va pas jusqu'à lui permettre des rapts de ce genre.

S'il s'attaque en pleine campagne à un troupeau de taureaux, ceux-ci à son approche se réunissent et se mettent sur la défensive, les vaches se placent au centre



Fig. 79. — Village du pays des Bassoutos.

du groupe qu'ils forment. Frappant du pied résolument, mais avec des regards d'angoisse, et tandis que des flots d'écume blanchissant leur poitrail témoignent de leur terreur, les taureaux attendent l'ennemi. Le lion trotte pesamment autour de leur foule pressée, comme s'il voulait choisir sa proie; il la choisit peut-être : quelque jeune taureau, qui n'ose pas le regarder en face, lui présente sa croupe et suit ses mouvements.

Le lion mettra toute son adresse, toute sa science de chasseur, à séparer des compagnons le taureau qu'il convoite. S'il y réussit, il lui reste à amener l'animal à l'endroit où il a établi son repaire. Pour cela, tantôt il court après lui, comme un chien de berger, tantôt il lui barre le chemin; il lui fait prendre à droite ou à gauche; sa prunelle étincelante exerce aussi une redoutable fascination sur la bête affolée, qui obéit malgré elle à son dominateur, et se rend à l'endroit où elle sera étranglée et dépecée.

La dépouille du lion, — son pelage et sa chair, qui est fort bonne à ce qu'il paraît, et comparable à celle du veau quand il est jeune, — n'e tente pas assez les chasseurs noirs pour qu'ils essayent de s'en emparer en s'engageant dans de périlleuses aventures.

Cependant, les Cafres des frontières de la colonie du Cap ont le courage de forcer un lion. Sans se laisser troubler par ce terrible rugissement du *mangeur d'hommes* qui ébranle les forêts, cet effroyable soupir, ce *vouf!* d'une incomparable puissance de poumons, ils prennent leurs dispositions pour cerner l'animal qu'ils veulent tuer. Ils s'avancent sur lui jusqu'à ce que le félin soit à portée de leurs flèches. Le lion, lorsqu'il est atteint par leurs traits, s'il voit sa retraite coupée, bondit sur l'un des chasseurs. C'est l'épisode émouvant de la journée.

Ce chasseur doit pouvoir éviter l'animal, rendu furieux par sa blessure, en se laissant tomber à plat contre terre et se couvrant d'un vaste bouclier de buffle épais et dur dont la forme est concave. Malheur à lui si le lion est plus prompt! Tandis que le chasseur sur lequel la bête fauve s'acharne se dérobe à ses griffes et à ses dents, les autres chasseurs s'approchent hardiment et

tous à la fois ils attaquent le lion à coups répétés de leurs sagaies. Mais l'animal prend le change et croit recevoir tous ces coups de l'adversaire qu'il piétine et essaie de déchirer. Au retour, on fête par des réjouissances et des honneurs ceux qui se sont le plus distingués dans cette chasse dangereuse.

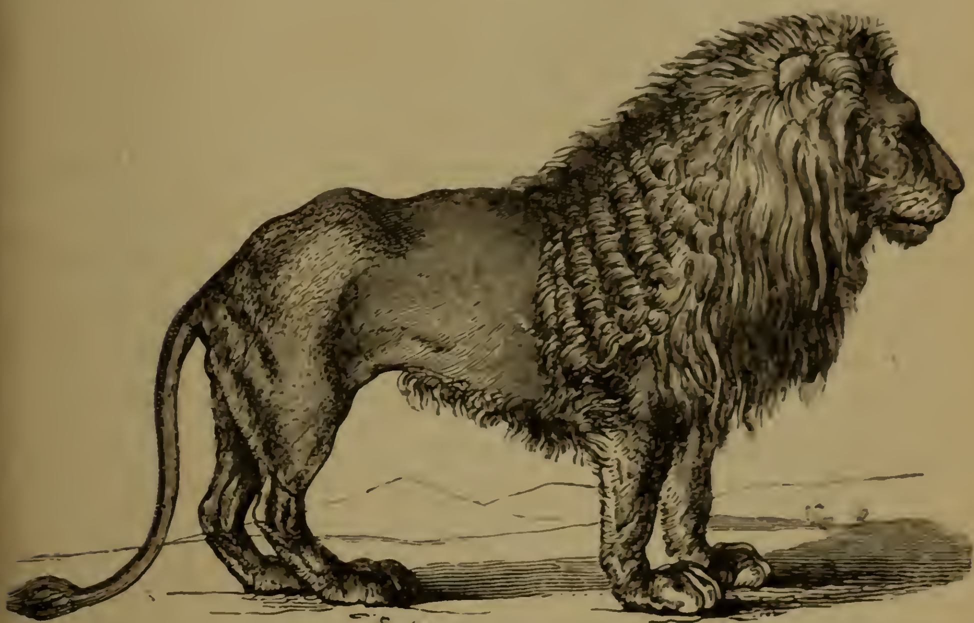


Fig. 80. — Lion d'Afrique.

Les Cafres, on le voit, sont certainement plus hardis chasseurs que la plupart des Africains. Ils savent aussi employer la ruse. Dans l'Afrique australe, pour détruire les léopards et posséder leur riche fourrure, les indigènes enfoncent, parmi les herbes qui entourent le pied d'un arbre, des pieux ayant leur pointe en l'air, armée d'un fer de sagaie bien aiguisé. Aux branches de l'arbre, on suspend assez haut de grosses pièces de viande. Le léopard, pour les atteindre, fait de grands sauts et court

le risque de retomber sur les fers tranchants, où assez souvent il s'embroche.

Ces mêmes Cafres construisent aussi un piège, qui, toutes proportions gardées, ressemble exactement à une souricière. Ils mettent pour appât, dans le fond, une poule ou un chevreau. Le léopard, malgré sa prudence ordinaire, poussé par la faim, pénètre dans le piège, dont la porte s'abat aussitôt derrière lui.

Le lendemain et les jours suivants, furieux, bondissant, — ou grinçant des dents et évitant le regard de ceux qui viennent lui rendre visite, — la bête captive doit endurer toutes sortes d'injures : « Le voilà, le mangeur de poules! Il est donc pris, l'infâme chien! Se souvient-il du veau rouge qu'il a étranglé à la fin de la dernière lune? Que n'avait-il attendu le propriétaire de l'animal, qui lui aurait certainement administré une bonne correction à l'aide du bâton? Mais non, le drôle avait pensé que sa robe aurait plus de prix en continuant à se bien garnir la panse! Je me ferai un collier de tes dents et de tes griffes, dit l'un; je porterai ta queue enroulée autour de mon corps, dit un autre; les plus nobles parmi les chefs se pareront de ta peau, ajoute le plus modeste. »

La magnifique bête montre ses dents ; ses grands yeux, d'un beau vert doré, pleins d'audace et de ruse, menacent encore. Son pelage, moucheté de taches brunes ou noires sur un fond jaune orangé, qui passe au blanc vers la partie inférieure du corps, se hérisse. Il fait entendre un grognement furieux, comme s'il allait s'élancer, et parmi tous ces guerriers à la parole abondante, c'est à qui se reculera le plus promptement.

Le léopard ainsi pris au piège, quand il s'est épuisé à



Fig. 81. — Les Léopards bloqués.

secouer les barreaux de sa cage pendant plusieurs jours, reçoit le coup de la mort, juste châtiment de tous ses méfaits.

Trappes, fosses et pièges, engins de la ruse, jouent un grand rôle dans les chasses africaines. Les Bushmen de l'Afrique australe construisent au milieu d'un espace découvert de vastes pièges, qu'ils nomment *hopo :* ce



Fig. 82. — Rue d'un village de Bushmen.

sont deux haies qui, laissant d'abord entre elles une large ouverture, se rapprochent par l'une de leurs extrémités, de manière à resserrer le passage qu'elles forment. Au bout de ce passage est une fosse profonde, dissimulée par des joncs. Les indigènes se livrent au loin à une battue, qui amène des animaux de toutes sortes dans l'ouverture du hopo. Là, des chasseurs, cachés derrière les haies, jettent leurs javelines au milieu des bêtes effarées qui, pensant s'échapper, se précipitent du côté de la fosse et tombent les unes sur les autres dans le trou creusé pour les recevoir.

Dans l'immense fosse gisent pêle-mêle des antilopes de diverses variétés, — très nombreuses ; — les ongiris, l'inyala farouche et prudente, armée de cornes en spirales, dont le poil à reflets argentés est long sur la poitrine et la partie inférieure du corps ; des oryx, des royebucks, etc. ; des élans, — cet élan oréas du Cap, qui atteint plus de 2 mètres de hauteur, mesuré au garrot : il a les jambes courtes, le corps épais et rond, le fanon allongé, le garrot surmonté d'une bosse, une robe isabelle, avec une épaisse crinière noire ; le chasseur sait à quoi s'en tenir sur sa prestigieuse vitesse.

On fait aux buffles l'honneur d'un piège spécial, consistant en une fosse, creusée dans un endroit battu par ces animaux et aboutissant à quelque source. La fosse est recouverte soigneusement de broussailles ; au fond, un énorme pieu, dont la pointe est en l'air, reçoit et blesse l'animal lorsqu'il tombe dans le trou, qui s'ouvre sous ses pas.

Les Cafres aiment aussi à faire aux chamois et à toutes les petites espèces d'antilopes une chasse forcée. Les chasseurs disséminés rabattent le gibier vers un point central. Ils se rapprochent en poussant des cris, serrant leurs rangs de plus en plus jusqu'à ce que le gibier soit complètement cerné. Alors, ils l'assaillent et tuent à coups de sagaie tout ce qu'ils peuvent atteindre. Dans la saison sèche, les chasseurs, avant de se retirer, mettent le feu aux herbes, pour retrouver plus facilement les fers de leurs armes.

Mais, dans beaucoup de parties de l'Afrique, les animaux de plusieurs espèces ne sont l'objet d'aucune poursuite. Ainsi dans le Bornou, le docteur Nachtigal a vu de nombreuses antilopes paissant tranquillement à l'ap-

proche de sa caravane, en bêtes qui, n'étant jamais pourchassées par l'homme, ne se dérangent même pas à son approche. De quelque côté que l'on regardât, on n'apercevait qu'antilopes aux cornes en tire-bouchon. Leur nombre était « incroyable ». Là, ce sont les lions qui se livrent à la chasse.

Les éléphants et les hippopotames des rives du lac Tchad ne sont pas plus tourmentés par les indigènes que les antilopes.

Un animal que l'on n'inquiète guère, non plus, dans les forêts de l'Afrique occidentale qu'il habite, c'est le gorille; mais pour celui-là, il y a plus de peur que de générosité. Les Nègres ne l'attaquent jamais avec une autre arme que le fusil; et dans les régions de l'intérieur où l'on ne sait pas encore ce que c'est qu'une arme à feu, le gorille est laissé en possession paisible de son domaine. « Tuer un gorille, » dit P. du Chaillu, « est un exploit, qui donne à un chasseur une réputation immortelle de courage et de détermination, même chez les plus braves des tribus nègres qui, en général, on peut le dire, ne manquent pas d'intrépidité à la chasse. »

Si le chasseur possède des armes à feu, carabine ou fusil, il peut essayer d'entrer en lutte avec l'énorme quadrumane. C'est ce que du Chaillu a fait avec quelque succès, suivi courageusement par des chasseurs indigènes. « Si, » dit-il, « la fortune favorable au chasseur le met en présence de l'animal, il n'y a plus à craindre que celui-ci prenne la fuite. Quand je surprenais un couple de gorilles, le mâle était d'ordinaire assis sur un rocher ou contre un arbre; dans le coin le plus obscur de la jungle, la femelle mangeait à côté de lui, et ce qu'il y a de singulier, c'est que c'était presque toujours elle qui donnait

l'alarme en s'enfuyant avec des cris perçants. Alors le mâle, restant assis un moment et fronçant sa figure sauvage, se dressait ensuite avec lenteur sur ses pieds, puis jetant un regard plein d'un feu sinistre sur les envahisseurs de sa retraite, il commençait à se battre la poitrine, à redresser sa grosse tête ronde et à pousser son rugissement formidable. Le hideux aspect de l'animal, à ce moment, est impossible à décrire. En le voyant, je pardonnais à mes braves chasseurs indigènes de s'être laissé envahir par des terreurs superstitieuses, et je cessai de m'étonner des étranges et merveilleux contes qui circulaient au sujet des gorilles. »

Le tableau suivant, que trace du Chaillu de la rencontre d'un gorille à la mort duquel il prit part, donnera une idée de l'impression que doit produire ce formidable quadrumane :

« Pendant que nous rampions, au milieu d'un silence tel que notre respiration en sortait bruyante, la forêt retentit tout à coup du terrible cri du gorille.

« Puis les broussailles s'écartèrent des deux côtés, et soudain nous fûmes en présence d'un énorme gorille mâle. Il avait traversé le fourré à quatre pattes; mais, quand il nous aperçut, il se redressa de toute sa hauteur, et nous regarda hardiment en face. Il se tenait à une quinzaine de pas de nous. C'est une apparition que je n'oublierai jamais. Il paraissait avoir près de 6 pieds, son corps était immense, sa poitrine monstrueuse, ses bras d'une incroyable énergie musculaire. Ses grands yeux gris et enfoncés brillaient d'un éclat sauvage, et sa face avait une expression diabolique. Tel apparut devant nous ce roi des forêts de l'Afrique.

« Notre vue ne l'effraya pas. Il se tenait là, à la même



Fig. 83. — Chasse au gorille.

place, et se battait la poitrine avec ses poings démesurés, qui la faisaient résonner comme un immense tambour. C'est leur manière de défier leurs ennemis. En même temps, il poussait rugissement sur rugissement.

« Le rugissement du gorille est le son le plus étrange et le plus effrayant qu'on puisse entendre dans ces forêts. Cela commence par une sorte d'aboiement saccadé, comme celui d'un chien irrité, puis se change en un grondement sourd qui ressemble littéralement au roulement lointain du tonnerre... La sonorité de ce rugissement est si profonde, qu'il a l'air de sortir moins de la bouche et de la gorge que des spacieuses cavités de la poitrine et du ventre. Ses yeux s'allumaient d'une flamme plus ardente pendant que nous restions immobiles sur la défensive. Les poils ras du sommet de sa tête se hérissèrent, et commencèrent à se mouvoir rapidement tandis qu'il découvrait ses canines puissantes en poussant de nouveaux rugissements... Il avança de quelques pas, puis s'arrêta pour pousser son épouvantable rugissement; il avança encore et s'arrêta de nouveau à dix pas de nous, et comme il recommençait à rugir en se battant la poitrine avec fureur, nous fîmes feu et nous le tuâmes.

« Le râle qu'il fit entendre tenait à la fois de l'homme et de la bête. Il tomba la face contre terre. Le corps trembla convulsivement pendant quelques minutes, les membres s'agitèrent avec effort, puis tout devint immobile : la mort avait fait son œuvre. J'eus tout le loisir alors d'examiner l'énorme cadavre; il mesurait cinq pieds huit pouces, et le développement des muscles de ses bras et de sa poitrine attestait une vigueur prodigieuse. »

« Il est de principe chez tous les chasseurs qui savent

leur métier, » dit ailleurs du Chaillu, « qu'il faut réserver son feu jusqu'au dernier moment. Soit que la bête furieuse prenne la détonation du fusil pour un défi menaçant, soit pour toute autre cause inconnue, si le chasseur tire et manque son coup, le gorille s'élance sur lui, et personne ne peut résister à ce terrible assaut. Un seul coup de son énorme pied armé d'ongles éventre un homme, lui brise la poitrine ou lui écrase la tête. On a vu des Nègres, en pareille situation, réduits au désespoir par l'épouvante, faire face au gorille et le frapper avec leur fusil déchargé; mais ils n'avaient pas même le temps de porter un coup inoffensif; le bras de leur ennemi tombait sur eux de tout son poids, brisant à la fois le fusil et le corps des malheureux. Je crois qu'il n'y pas d'animal dont l'attaque soit si fatale à l'homme par la raison même qu'il se pose devant lui face à face, avec ses bras pour armes offensives absolument comme un boxeur, excepté qu'il a les bras bien plus longs, et une vigueur bien autrement grande que celle du champion le plus vigoureux que le monde ait jamais vu.

« Quelquefois, il s'assied pour se battre la poitrine et pour rugir en regardant son adversaire avec fureur; puis il marche en se dandinant de droite et de gauche, car ses jambes de derrière, qui sont très courtes, paraissent suffire à peine pour supporter la masse de son énorme corps. Il prend son équilibre en balançant ses bras comme les matelots sur le pont d'un navire; son large ventre, sa tête grossièrement plantée sur le tronc, sans aucune attache apparente du cou, ses gros membres musculeux et sa poitrine caverneuse, tout cela donne à son dandinement une gaucherie hideuse qui ajoute à son air de férocité. En même temps, ses yeux gris enfoncés

dans leurs orbites jettent des éclairs sinistres; ses traits contractés sillonnent sa face de rides affreuses, et ses lèvres minces, en se séparant, laissent voir de longs crochets et des mâchoires formidables, entre lesquels les membres d'un homme seraient broyés comme du biscuit. »



Fig. 84. — Femmes à la pêche, sur la Rofouma.

Livingstone nous a fait connaître la manière de chasser l'autruche dans l'Afrique australe. Ce gigantesque oiseau paît tranquillement dans des plaines tellement découvertes qu'il serait impossible de l'approcher sans être aperçu. Les Bushmen doivent souvent faire plusieurs milles en rampant sur le ventre pour surprendre les autruches. Lorsque le moment est venu d'attaquer l'au-

truche, un certain nombre de chasseurs font semblant de vouloir lui barrer le passage du côté opposé, mais elle se précipite follement au-devant des chasseurs, qui lui lancent leurs javelines; elle n'essaye d'échapper au danger qu'en précipitant sa course. Cette ressource qui supplée à son intelligence n'est pas à dédaigner, car l'autruche pourrait lutter de vitesse avec une locomotive. Généralement, l'autruche ne se défend pas; mais quand elle est poursuivie par des chiens, il lui arrive de se retourner vivement et d'un coup de pied vigoureux de briser les reins de l'assaillant.

Pour ce qui est des oiseaux, les Noirs prennent au collet la pintade, le petit francolin, etc.; ils abattent avec des pierres lancées au moyen de frondes les perdrix, les pigeons ramiers, les corbeaux, les tourterelles et d'autres oiseaux, même au vol.

Quant à la pêche, une de leurs manières les plus originales de se procurer du poisson est celle des indigènes du Sénégal qui, armés d'une lance et se tenant debout dans une pirogue, harponnent les poissons qu'ils aperçoivent. Les riverains de la Rofouma, cours d'eau situé près du lac Nyassa, font preuve de beaucoup d'adresse dans leur manière de prendre le poisson au moyen d'un engin ayant la forme d'un entonnoir, tel qu'on le voit sur notre gravure.

FIN.

# TABLE.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 20 03 12 016 6